



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

ENGLISH FACULTY LIBRARY

St. Cross Building, Oxford

OXFORD
UNIVERSITY
SCHOOL OF
ENGLISH



G 91.8 MAR

Oxford University
ENGLISH FACULTY LIBRARY
Manor Road
Oxford OX1 3UQ
Telephone: (0865) 249631

Opening Hours:

Monday to Friday: 9.30 a.m. to 7 p.m. in Full Term.

(9.30 a.m. to 1 p.m., and 2 p.m. to 4 p.m. in Vacations.)

Saturday: 9.30 a.m. to 12.30 p.m. in Full Term only (closed in Vacations).

The Library is closed for ten days at Christmas and at Easter, on
Encaenia Day, and for six weeks in August and September.

*This book should be returned on or before the latest date
below:*

ISSUED - 5 MAR 1986
~~CANCELLED~~

Readers are asked to protect Library books from rain. etc



ŒUVRES

DE

CLÉMENT MAROT

Œuvres authentiques élucidées par des préfaces, notices, notes, variantes, tables analytiques, glossaires-index.

Volumes elzéviens in-16 (petit in-8)

EDITION A 1 FR. LE VOLUME

VILLON. Œuvres complètes	1 vol.
CAYLUS (M ^{me} DE). Souvenirs	1 vol.
CONTES FANTASTIQUES. { Diable amoureux.	} 1 vol.
{ Démon marié	
{ Merveilleuse histoire	
LA PRINCESSE DE CLÈVES	1 vol.
MALHERBE. Poésies complètes	1 vol.
MANON LESCAUT	1 vol.
LA FONTAINE. Contes et Nouvelles	2 vol.
— Fables.	2 vol.
DAPHNIS ET CHLOÉ	1 vol.
RESTIF DE LA BRETONNE :	
* Contemporaines mêlées	1 vol.
** — du commun	1 vol.
*** — par gradation	1 vol.
REGNIER. Œuvres complètes	1 vol.
RABELAIS. Œuvres complètes	7 vol.
AVENTURES DE TIL ULESPIÈGLE.	1 vol.
PERRAULT. Contes.	1 vol.
LE DIABLE BOITEUX	2 vol.
LA CÉLESTINE	1 vol.
PAUL ET VIRGINIE	1 vol.

EDITION DE LUXE

Tirages spéciaux avec vignettes en tête de pages, culs-de-lampe, fleurons, etc., sur très beaux papiers.

Vélin ordinaire.	le vol. broché.	2 fr.
Vélin (fil) à la forme.	—	4 fr.
Chine véritable (en étui)	—	15 fr.
Reliure en percal, bleu, titre or, non rogné.	50 c.	le vol.
Etuis pour vélin fil, titre or.	60 c.	le vol.

EN PRÉPARATION : plusieurs ouvrages vers et prose.

Paris. — Impr. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CLÉMENT MAROT

Revue sur les éditions originales

AVEC

PRÉFACE, NOTES ET GLOSSAIRE

PAR

M. PIERRE JANNET

TOME I



PARIS

C. MARPON & E. FLAMMARION

GALERIES DE L'ODÉON, 1 à 7

E. PICARD, ÉDITEUR, 5, PASSAGE DES FAVORITES

Tous droits réservés.

E. PICARD

Paris. — Impr. de Ch. Noblet, 15, rue Cujas.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

La dernière édition des Œuvres complètes de Clément Marot remonte à plus de quarante ans¹. On ne la trouve que difficilement. Je crois le moment venu de mettre à la portée du public les œuvres d'un poète qui a exercé sur notre langue et notre littérature une influence considérable.

On a essayé de divers systèmes de classement des œuvres de Marot. L'ordre chronologique aurait l'avantage de rapprocher des pièces qui se rattachent les unes aux autres par le fond, bien qu'elles diffèrent dans la forme. Mais il est très-difficile d'assigner une date précise à chaque pièce. Le travail de Lenglet Dufresnoy à cet égard est loin d'être complet et n'est pas toujours exact. D'ailleurs le classement par genres a bien ses avantages, entre autres celui de faciliter les recherches. C'est celui qu'adoptèrent Marot lui-même et ses premiers éditeurs. Quelques-uns de ceux qui sont venus depuis, en conservant les gran-

1. Publiée par M. Paul Lacroix, Paris, Rapilly, 1824
3 vol. in-8.

des divisions, ont réparti chaque genre de pièces en diverses catégories, en se basant sur des conjectures qui ne sont pas toujours admissibles. J'ai laissé de côté ces subdivisions, et j'ai suivi autant que possible le classement des premières éditions.

Trois éditions principales ont servi de base à mon travail :

1° Celle de 1538, donnée par Marot chez Etienne Dolet; les pièces y sont classées par genres.

2° Celle de Lyon, à *l'enseigne du Rocher*, 1544¹, 2 parties en un volume in-8. Bien que l'éditeur se vante d'avoir *rendu chascune chose en meilleur ordre (soubz la correction et bon jugement toutesfois de l'auteur)*, il a suivi presque sans modifications l'ordre adopté en 1538. Mais on trouve dans cette édition, qui est d'ailleurs la plus belle des éditions anciennes, nombre de pièces inédites ou qui n'avaient pas encore été réunies aux autres œuvres.

3° Celle de Niort, Thomas Portau, 1596, in-16, donnée par François Mizière, médecin. Cette édition est importante en ce qu'elle donne bon nombre de pièces qui manquent à celle de 1544.

Marot vivait encore en 1544. Il mourut au mois de septembre, à Turin. Les relations entre l'Italie et Lyon étaient faciles. Lorsque l'éditeur lyonnais se prévaut du concours de

1. Il y a des exemplaires datés de 1545.

L'auteur, rien n'autorise à suspecter sa véracité. L'édition de 1544, à l'enseigne du Rocher, est donc très-probablement la dernière édition originale. Elle reproduit d'ailleurs fidèlement les pièces comprises dans celle de 1538. Comme elle en contient de nouvelles, comme chaque atelier typographique avait alors ses habitudes orthographiques, j'ai cru devoir, pour éviter des variations d'orthographe déjà trop nombreuses, suivre l'édition de 1544 pour toutes les pièces qu'elle contient. Quant à celles qui n'y figurent pas, je me suis reporté, quand je l'ai pu, aux éditions originales publiées à part. Lorsque je n'ai pu me les procurer, j'ai suivi les éditions collectives où je les rencontrais. Je donnerai là-dessus, dans les Notes, tous les renseignements désirables.

On trouve dans de nombreux manuscrits des vers de Clément Marot. Pour les pièces publiées du vivant de l'auteur, les manuscrits ne pourraient offrir que des variantes d'un faible intérêt. La forme définitivement adoptée par Marot se trouve dans le texte imprimé. Quant aux pièces inédites, il est permis d'avoir des doutes sur leur authenticité. Je n'ai pas voulu les mettre à leur rang à la suite de celles que les précédents éditeurs ont recueillies. Il y en a déjà là trop d'apocryphes. Je les publierai à part.

Cette édition formera quatre volumes. Le premier contient les *Opuscules* et les *Epîtres*; on trouvera dans le second les *Elégies*, les

Ballades, les *Chants divers*, les *Rondeaux*, les *Chansons*, les *Etrennes*, les *Epitaphes*, le *Cimetière* et les *Complaintes*; dans le troisième, les *Epigrammes* et les traductions d'auteurs profanes; dans le quatrième, les *Oraisons*, les *Psaumes*, les œuvres en prose, les pièces inédites, les notes, les variantes des premières éditions, une notice biographique et un glossaire.

J'ai placé entre parenthèses, à la suite d'un certain nombre de pièces, quelques indications qui m'ont paru utiles, notamment la date que leur assigne Lenglet Dufresnoy. Je donnerai dans le quatrième volume la *Table chronologique des œuvres de Marot* dressée par cet éditeur.

P. J.

BIOGRAPHIE

DE

CLÉMENT MAROT

Le signe particulier du génie de Clément Marot, c'est le mélange de l'esprit du Midi et de l'intelligence du Nord ; c'est la vivacité d'imagination, l'agilité du style, propres surtout aux poètes de la langue d'oc, unies à la gravité mélancolique de la race normande.

Marot appartient, en effet, par sa naissance, en même temps au Nord et au Midi, et tous les accidents de sa vie ne servirent qu'à ranger sa muse,

tantôt sous l'une, tantôt sous l'autre de ces deux influences qui se disputent son talent.

Il a gardé la renommée d'un poète amoureux, élégant, leste et pimpant. L'histoire littéraire n'a vu de lui que cette portion de sa vie qui s'écoula entre l'adolescence et l'âge mûr, alors qu'au sommet de sa fortune, au milieu brillant de son existence, il développa, dans toute leur originalité, les plus fines, les plus charmantes, les plus exquises de ses qualités. La Postérité a oublié qu'il a débuté en poète pédant, et fini en poète prêcheur, comme elle a pardonné le cynisme répugnant de mainte épigramme en considération de la grâce parfaite de tant d'épîtres et de l'émotion touchante de plusieurs élégies.

L'édition des œuvres complètes qu'on donne aujourd'hui au lecteur permettra de mieux apprécier un poète plus célèbre que connu, et plus complet, quoique moins pur, qu'il n'a la renommée de l'être.

I

Clément Marot naquit à Cahors, en Quercy, non pas, comme on l'a dit souvent, en 1495, mais vers la fin de l'année 1496 ou au commencement de 1497. Au printemps de 1526, il nous dit, en

effet, qu'il est en France depuis vingt ans et qu'il y est venu ayant près de dix ans.

Son père, Jehan Mares, ou Marais, des Mares, ou des Marets, dit Marot, appartenait à une famille normande demeurant à Matthieu, à une lieue et demie de Caen, et dont une dizaine de membres nous sont, à des titres divers, cités dans les documents, soit du tabellionage, soit de l'Université de Caen à la fin du xv^e siècle.

On ignore les causes qui amenèrent Jehan Marot en Quercy. Je le vois nommé dans les archives de Cahors en 1471. A cette date, il y épousa la fille d'un bourgeois nommé Rosières ou Rousières. On peut conclure des indications données par les comptes des consuls de Cahors qu'il perdit cette première femme avant 1480 et qu'il se remaria avec une femme de la même ville dont le nom nous est inconnu et qui fut mère de Clément.

Nous avons dit que notre futur poète fut amené en France — ce sont ses propres expressions — en 1506.

En 1507, son père Jehan Marot, escrivain de la reine Anne de Bretagne, suivit Louis XII à l'expédition de Gênes. Il nous a laissé un récit de ce *Voyage de Gênes*, et il occupa dès lors à cette illustre et magnifique cour de la reine Anne une place qu'il nous a été difficile de définir exactement.

Cette cour, disons-nous, était magnifique. Il est juste d'y voir, en effet, l'aube de la Renaissance, le début de ce brillant xvi^e siècle amoureux d'art et de poésie. Jean Marot lui-même nous montre quelle bienveillance Anne témoignait aux *beaux esprits*, aux *gens de sçavoir*. Ceux-ci étaient nombreux alors ; ils étaient les amis de Jean Marot, et ils l'aidèrent à enseigner à son fils l'art des vers, ce que le bon vieillard, comme Clément nous le dira plus tard, faisait « avec une peine remplie de plaisir ».

Les premiers essais de notre poète : *Traduction de la première Eglogue de Virgile*, le *Jugement de Minos*, le *Dialogue des deux amoureux*, et ses plus anciens rondeaux, portent la trace de cette influence paternelle.

On peut supposer qu'il les composa lorsque, après avoir achevé son éducation universitaire, il commença à suivre le Palais.

Il ne resta pas longtemps parmi les basochiens, et devint page de messire de Neuville, seigneur de Villeroy, qui fut pour lui un protecteur intelligent. Il lui ouvrit la carrière des armes, où il n'était pas destiné à briller, et le poussa à la cour, qui devait être, comme il le dira, la vraie *maîtresse* de son génie.

Clément avait, vers 1514, présenté à François de Valois, qui allait devenir François I^{er}, le *Juge-*

ment de Minos ; il offrit un peu plus tard à son nouveau protecteur, Nicolas de Neuville, le *Temple de Cupido* et le corrigea d'après ses conseils.

On sortait de page de 16 à 18 ans. Ce ne fut pourtant qu'en 1519 que Clément — il avait pris avant cette date le titre purement honorifique, sans doute, de *facteur de la royne*, poète de la reine Claude — fut attaché à la cour de Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}. Je le trouve inscrit pour la première fois en 1524 parmi les pensionnaires de cette princesse. Il recevait 95 livres par an. Il était en même temps attaché à la maison militaire du duc d'Alençon, mari de Marguerite.

Il travaillait à secouer l'influence littéraire qui avait pesé sur ses premières années, l'influence des poètes pédantesques, contemporains de son père, mais sans montrer encore grande originalité dans la masse des rondeaux, complaintes, épitaphes, épîtres, épigrammes cyniques qu'il composait alors.

C'est entre 1522 et 1523 que notre poète commença à se révéler, et c'est à cette date que son cœur — qui devait être le plus utile de tous ses précepteurs — commença aussi à ressentir des émotions plus nobles et plus profondes. Marot s'attacha vraiment à une dame qu'il nomme Diane. S'agit-il de Diane de Poitiers, comme l'a dit Lenglet du Fresnoy ? Rien ne le prouve. Mais il est

certain qu'il dut à cet amour vigoureux, sincère et ardent l'éveil de son génie.

En 1524, il suit le roi en Italie. Il est blessé et fait prisonnier à la bataille de Pavie, mais il est relâché et revient en France au commencement de l'année 1525. Il y trouve sa maîtresse tout à fait changée, et non-seulement infidèle mais perfide. C'est à elle qu'il attribue les malheurs qui vont lui arriver, son emprisonnement, dont il nous racontera si énergiquement l'histoire dans la pièce intitulée *l'Enfer*. Il se gardera bien, du reste, de dire que c'est moins à la méchanceté des hommes en général et de Diane en particulier, qu'à la légèreté un peu naïve et à l'effronterie étourdie de Clément Marot, qu'il dut les malheurs qui vont avec la gloire composer désormais son existence.

II

La cour de Marguerite de Valois était ouverte non-seulement aux poètes, aux artistes, aux gens d'habitudes purement littéraires, mais à ces adeptes d'une critique plus philosophique, d'une érudition plus grave et d'une science exclusivement théologique, à ceux qu'on nommait alors les novateurs. Parmi ceux-là, quelques-uns, sans se séparer encore du catholicisme, réclamaient de bonne foi ou par

ambition, gravement ou légèrement, au nom de la vertu ou de la débauche, avec des préoccupations ou pieuses ou politiques, réclamaient, disons-nous, des réformes dans l'établissement ecclésiastique du Moyen Age. Clément Marot, vif, spirituel, amoureux du bruit et du changement, actif d'esprit, audacieux de pensées, d'ailleurs vain et vaniteux, léger et libertin, fanfaron, étourdi et bavard, était naturellement désireux de plaire à la duchesse et d'éblouir par sa témérité le cercle des novateurs. Il se laissa volontiers pousser en avant par des compagnons plus vénérables, plus doctes, mais plus prudents et meilleurs diplomates que ce poète écervelé. Il fit tant de bruit et parada si bien, qu'il fut accusé d'hérésie, saisi et enfermé au Châtelet, vers la fin de février 1526. Il ne tarda pas à être réclamé par un ami de Marguerite, Louis Gailhard, évêque de Chartres, qui, sous prétexte de prison, le logea dans une maison fort claire, au milieu d'un aimable jardin. Il fut relâché peu de temps après, vers Pâques de cette même année 1526. C'est à la fin de cette année — je crois facile de le prouver — qu'il perdit son père. Jean Marot était valet de garde-robe, ou plutôt valet de chambre du roi, aux appointements de 240 livres par an. Clément, qui revenait de visiter ses propriétés de Clément et de Marot, en Quercy, demanda à succéder à son père.

Il arrivait à l'apogée de son talent. Il venait de composer ses plus touchantes élégies, et il écrivit ses plus charmantes épîtres, ses plus fines épigrammes. Enfin en 1528, il est bien définitivement inscrit sur les états de la maison du roi, aux appointements de 250 livres. Il est à la cour, il est de la cour, il est auprès de François I^{er}. C'est alors, dans ce milieu, et à côté de ce grand roi, qui fut, si je puis dire, sa véritable muse, que son génie devint complètement original ; son talent acquit toute sa politesse, sa grâce, sa délicatesse, tout son naturel.

Ici se présente la question capitale de la vie de notre poëte, celle de ses amours avec la duchesse Marguerite. Je l'ai étudiée ailleurs longuement et attentivement. Je crois avoir prouvé clairement que Marguerite ne fut jamais la maîtresse de Marot. C'est un roman qu'il faut laisser à Lenglet du Fresnoy, érudit ingénieux et sans autorité, et à ses successeurs en érudition à la fois grossière et légère, successeurs moins ingénieux sans doute que leur maître, mais aussi plus discrédités encore que lui.

Quoi qu'il en soit, Clément, après avoir eu de nouvelles relations désagréables avec dame Justice, après avoir été volé, après avoir souffert une grave maladie, et avoir raconté cela dans les plus char-

mantes de ses épîtres, se maria vers 1530, à ce que je crois.

Peu après, en 1531, il eut encore affaire au Parlement par cause d'hérésie. Il fut sauvé momentanément par le roi de Navarre et Marguerite de Valois, sa nouvelle épouse, qui envoyèrent leur secrétaire, Etienne Clavier, le pleiger et cautionner.

Notre poète parut vouloir, hélas ! pour trop peu de temps, se livrer exclusivement aux œuvres littéraires. Il publia en 1532, sous le titre d'*Adolescence clémentine*, le premier recueil de ses œuvres. Cette première édition fut suivie de beaucoup d'autres, auxquelles on ajoutait chaque fois quelques pièces nouvelles, jusqu'à l'édition de Dolet, Lyon, 1538, la dernière sans doute qu'ait revue l'auteur.

Au commencement de l'année 1535, Clément Marot fut de nouveau ajourné à comparaître devant le Parlement. Mais cette fois l'affaire était grave. François I^{er}, après quelque temporisation, avait décidément pris parti contre les luthériens et la théologie allemande. Notre poète avait donc cru sage de se sauver. Il avait couru jusqu'en Béarn, avait laissé auprès de Marguerite son fils, tout jeune encore, et avait gagné le Ferrarois, en l'hiver de l'année 1535.

III

Dans cette Italie, où, selon du Bellay, tout était compassé, hypocrite et plat, dans ce Ferrarois, où le peuple était si avide, le prince si corrompu et la poésie si pédantesque, Marot apprit, comme il dit, à *poltroniser*, à s'arrêter une heure sur un mot avant de le prononcer et à ne répondre que d'un signe de tête.

Il y sut aussi conquérir la gloire, et les pièces qu'il envoya de Ferrare en France mirent le comble à sa renommée. Les *Blasons du beau et du laid Tetin*, les *Epistres du coq-à-l'asne* ne représentaient pourtant pas un genre nouveau, et ils sont, à nos yeux, bien inférieurs à ses bonnes épistres au roy, à ses épigrammes, à ses élégies. Le goût d'alors n'en jugea pas ainsi. Les *Blasons* furent imités, sans repos ni mesure, et les *Epistres du coq-à-l'asne* passèrent pour le dernier mot de la satire.

Néanmoins bientôt il fut obligé de quitter Ferrare, où Renée de France, épouse d'Hercule d'Este, cherchait à faire de cette ville un des boulevards du luthéranisme. Le prince son mari, parent du pape et protégé de l'empereur, chassa la petite troupe des pédants et des prédicants qui

essayaient de changer sa ville en une officine de pamphlets germaniques.

Marot fut obligé de s'enfoncer plus avant dans l'exil. Il gagna Venise, où il fut assez malheureux. Il obtint enfin la permission de rentrer en France à la fin de 1536 et se retrouva bientôt plus avant que jamais dans la faveur du roi.

A cette époque de sa vie se place cette grosse querelle qu'il eut avec François Sagon, et à laquelle prirent part bon nombre des poètes contemporains. On reprochait à Marot d'être, comme on le dirait aujourd'hui, un mauvais citoyen, d'être un renégat, un homme sans foi, sans courage, sans caractère. Il y eut échange de beaucoup d'injures.

Bien que cette campagne contre notre poète paraisse avoir réussi à tourner contre lui une partie de l'opinion, le roi ne l'abandonna pas, et nous le voyons faire à son poète favori don d'une « maison, grange et jardin, le tout enclos de murailles et situé au faubourg Saint-Germain (1539). »

Marot pourtant tournait à la décadence. Le pédantisme théologique appesantissait sa muse autant que l'avait fait le pédantisme littéraire, et, à la fin de sa carrière, la fréquentation des prédicants huguenots devait lui nuire autant et de même façon que le fit, en son adolescence, la hantise des vieux poètes latinisants du xv^e siècle.

Il avait aussi un peu oublié la prudence que l'Italie lui avait apprise, et il n'avait pas encore deviné qu'il était un instrument dans les mains des pieux et habiles diplomates qui présidaient à la conduite politique du parti luthérien.

Nous ne comprenons aujourd'hui ni le succès ni la malice des *Psaumes* traduits par Marot. Mais jamais œuvre littéraire n'avait excité enthousiasme pareil à celui qui accueillit cette traduction.

Pour nous, ce sont des vers au-dessous de toute critique, emphatiques, embarrassés, pompeux, chevillés jusqu'à la bouffonnerie, de vrais modèles de cette muse grossière et grotesque à laquelle nous devons les plaintes populaires.

Ils devinrent pourtant immédiatement, et restèrent jusqu'au xviii^e siècle, partie importante du culte réformé ; et la Sorbonne s'empressa de les condamner.

Marot se remit à la fuite. Cette fois il gagna Genève. Mais quand il fut arrivé dans les murs de cette Jérusalem nouvelle, il put comprendre à quel point il avait été le jouet des fanatiques.

C'était au nom de la liberté de conscience et de la tolérance que les gens de Genève essayaient de s'introduire en France et d'y dominer, et quand leur instrument, le poète candide qui leur devait pour la troisième fois la persécution et l'exil, vint se réfugier chez eux, quand il leur de-

manda la millième partie de la liberté qu'ils exigeaient en France, ils l'appelèrent libertin et le chassèrent, quelques-uns disent après l'avoir condamné à mort et fouetté, mais le fouet pas plus que la condamnation à mort ne sont certains. On se contenta de l'expulser, avec des injures; il est vrai qu'on n'avait plus besoin de lui pour essayer de convertir le roi à la liberté de conscience et à la tolérance.

Marot était décidément perdu pour la France.

Il s'était réfugié en Piémont, alors aux mains des Français, et où la protection de François I^{er} le suivit encore. Il y mourut en l'automne de 1544, en achevant une ode qui n'est pas sans valeur. Il chanta une dernière fois, à propos de la victoire de Cérisolles, l'honneur et la gloire du roi, son maître, et, autant qu'on le pouvait comprendre alors, en des positions si diverses, son ami.

IV

Marot fut un des derniers poètes du Moyen Age, un des premiers des Temps modernes. C'est là une des grandes causes de sa renommée et de son talent.

Il résuma et traduisit dans un langage clair et fin des qualités qui étaient essentiellement fran-

çaises et qui étaient fort bien représentées dès le XIII^e siècle, mais qui étaient mises en œuvre dans une langue destinée à varier, à chaque siècle ou demi-siècle, jusqu'au XVI^e.

Ainsi ces qualités de finesse, d'élégance, de clarté qui sont propres au style français, et qui étaient goûtées par chaque génération du Moyen Age, étaient difficilement perceptibles à la génération suivante, quand elle les trouvait dans des monuments littéraires écrits en un langage déjà vieilli pour elle.

Marot venant à une époque où la syntaxe s'affermait, où la langue ne devait plus guère changer, ravit le monde classique, les critiques et la société du XVII^e siècle qui vit en lui l'unique représentant de nos vieilles beautés littéraires, l'inventeur de l'esprit français. On le prit pour homme de génie quand il n'était qu'un artiste habile, un poète heureux et venu à l'heure favorable.

Il posséda une intelligence ouverte, un esprit aisé et leste, une âme sensible et flexible et un tempérament léger, mobile, facile à distraire. En toute idée il apercevait vite le point incisif et brillant. Son esprit agile et joyeux, tout à l'aise dans la phrase limpide, aiguësait plus finement encore ce point brillant, et quand il arriva à l'équilibre parfait de ses qualités, et dans un milieu aristocratique, noble, poli, très-élégant, très-amou-

reux d'art et très-expert aux choses de l'esprit, il put présenter cet ensemble de finesse, de naturel et d'éloquence qui constitue la *grâce*.

Je dirais volontiers de lui qu'il fut le *poète du sourire* :

Et de ses vers qui ont domté la Mort
Les Sœurs luy ont sepulture bastie
Jusques au Ciel. Ainsi la *Mort n'y mord*.

Ainsi parle du Bellay en commentant la fière et hautaine devise de maître Clément ; et je crois volontiers que sa gloire vivra du moins aussi longtemps que la noble et chère France pourra garder ce génie sobre et vif, cette intelligence fine et mesurée, cette langue claire et sensée qui l'avaient mise si haut parmi les nations.

C. D'HÉRICAULT.

M. P. Jannet avait publié trois volumes de cette édition de Marot et à peu près achevé le quatrième, quand il est mort. Il ne restait à faire, pour que l'ouvrage fût achevé, que cette biographie et le glossaire index. C'est donc sur ces deux points uniquement que porte ma responsabilité, et c'est à notre vieil ami, trop tôt perdu, que revient le mérite de tout le reste de l'édition.

C. H.

Octobre 1872.

L'AUTHEUR A SON LIVRE.

OSTER je veulx (approche toy, mon livre)
Un tas d'escripts qui par d'autres sont faicts.
Or va, c'est fait : cours leger, et delivre ;
Déschargé t'ay d'un lourd et pesant faix.
S'ilz font escripts (d'avanture) imparfaictz,
Te veulx tu faire en leur fautes reprendre ?
S'ilz les font bien, ou mieulx que je ne fais,
Pourquoy veulx tu sur leur gloire entreprendre ?
Sans eulx (mon livre) en mes vers pourras prendre
Vie après moy, pour jamais, ou long temps ;
Mes œuvres donc content te doivent rendre :
Peuples et Roys s'en tiennent bien contens.

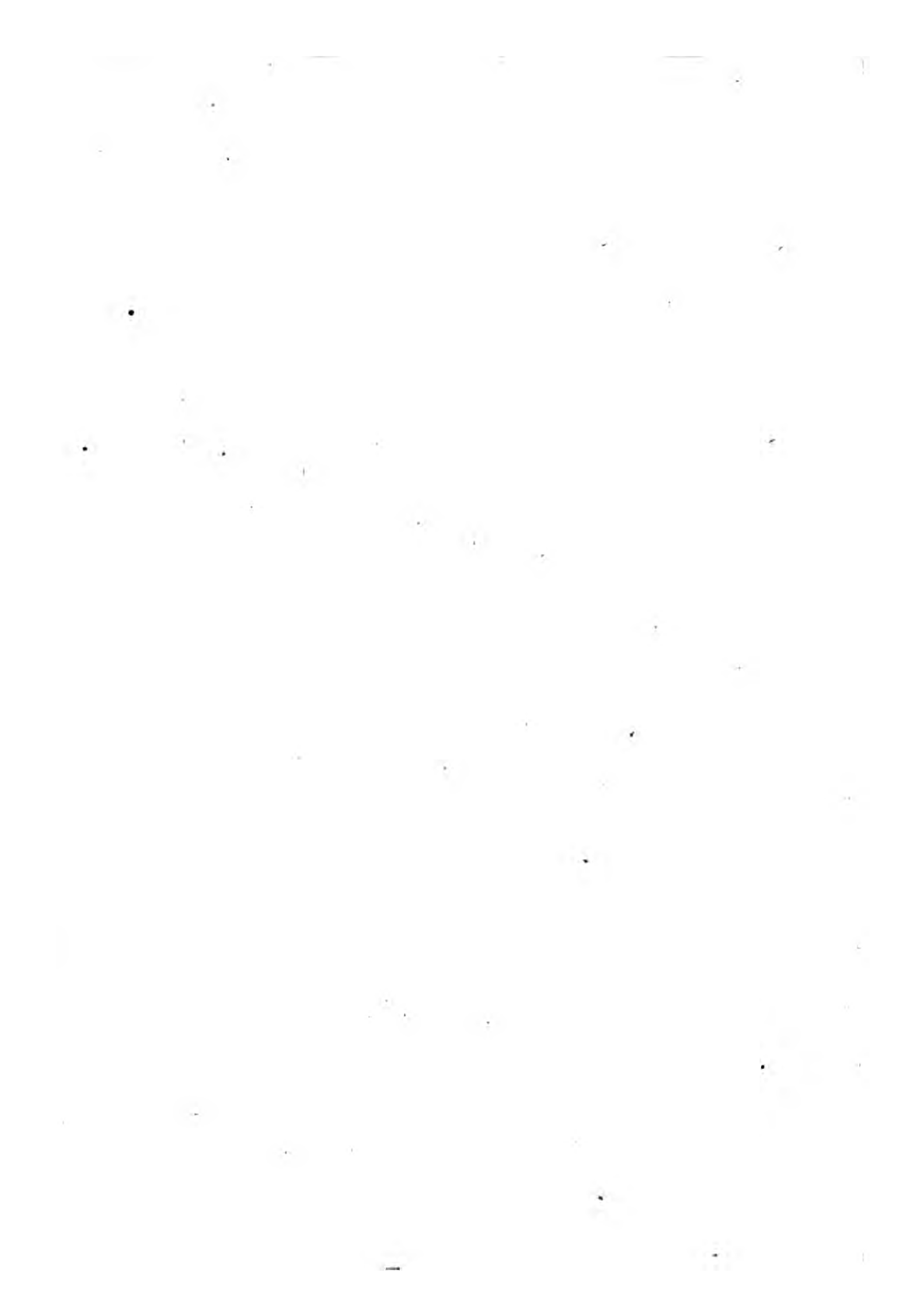
A SA DAME.

Tu as pour te rendre amusée
Ma jeunesse en papier icy ;
Quand a ma jeunesse abusée,
Une autre que toy l'a usée ;
Contente toy de ceste cy.

LA MORT N'Y MORD.



OPUSCULES



A. Pièce comprise dans l'édition de 1538.

I. LE TEMPLE DE CUPIDO

AU ROY FRANÇOIS I^{er}

(Dédicace placée en tête de l'édition gothique du Temple de Cupido, sans lieu ni date, in-8° de 12 ff.)

N'a pas long temps, Prince magnanime, une fille inconstante, nommée Jeune Hardiesse, m'incitoit de vous presenter ce petit traicté d'amourettes, en me disant : « Pourquoi differes tu ? Fus tu mal recueilly lorsque luy presentas le Jugement de Minos ? » Adonc je respondy : « Ma jeune fille, le recueil que ce hault Prince me fait alors fut de la sorte dont maintesfoys l'avois souhaitté. Mais de ce bon recueil fut cause la matiere du livre dont tu parles, d'autant qu'il touchoit des armes, tant proufitables que decentes à jeune Prince. Et cestuy parle d'amour, effeminant les cueurs haultains, et à eulx peu convenable. Donc ne t'eshaby se je crains luy faire present. » A peine fut ma response mise à fin, que cette garse affectée me va dire. « Veulx-tu donc maintenir (homme ignorant) amourettes estre indecentes à jeune Prince ? Ton peu de sçavoir congnoistras ores par le contraire que je te vueil prouver. » Lors, cuydant repliquer, ma loquence interrompit par un rondeau qu'elle tira du coffret de sa jeune rhétorique, disant ainsi :

RONDEAU.

En sa jeunesse un prince de valeur,
Pour éviter ennuy plein de malheur,

Le noble estat des armes doit comprendre,
Et le beau train d'amourettes apprendre,
Sans trop aymer venerique chaleur.

Armes le font hardy, preux et vainqueur,
Amours aussi font d'un prince le cueur
Plus liberal que ne fut Alexandre
En sa jeunesse.

S'il est hardy, preux et entrepreneur,
Il sera dict plein de los et bonheur ;
S'en sa largesse il veult sa main estendre,
Aymé sera tant du grand que du mendre :
Par amour donc un prince acquiert honneur
En sa jeunesse.

Tant m'a presché, o Roy tresmagnanime, et tant a faict par son babil Jeune Hardiesse, qu'elle m'a mené devant vostre royale Majesté, et de faict m'a dict en chemin que vous avez je ne sçay quelle grace d'excuser les ignorans, qui supporteroit tout. De laquelle grace, Sire, je vous supplie d'user au besoing sur ce mien petit livre, parlant de trois sortes d'amours. L'une est ferme, l'autre legiere, et la tierce venerienne, et sur laquelle est escripte en mondaines comparaisons la construction du Temple de Cupido par un amoureux errant, lequel y fut en la queste de sa dame nommée Ferme Amour, disant ainsi :

Sur le printemps que la belle Flora, etc.

(Comme dans le Temple de Cupido.)

A MESSIRE
NICOLAS DE NEUFVILLE,
CHEVALIER, SEIGNEUR DE VILLEROY

CLEM. MAROT, S.

(Dédicace placée en tête du Temple de Cupido, dans l'édition des Œuvres publiée par Dolet, en 1538.)

EN revoiant les escriptz de ma jeunesse, pour les remettre plus clerz que devant en lumiere, il m'est entré en memoire que estant encores page, et à toy, treshonoré Seigneur, je composay par ton commandement la queste de Ferme Amour, laquelle je trouvay au meilleur endroit du Temple de Cupido, en le visitant comme l'aage lors le requeroit. C'est bien raison donques que l'œuvre soit à toy dediée, qui la commandas, à toy mon premier maistre, et celluy seul (hors mis les Princes) que jamais je servy. Soit donques consacré ce petit livre à ta prudence, noble seigneur de Neufville, à fin qu'en recompense de certain temps que Marot a vescu avecques toy en ceste vie, tu vives ça bas après la mort avecques luy, tant que ses Œuvres dureront.

De Lyon, ce quinziesme jour de May 1538.

LE TEMPLE DE CUPIDO

SUR le printemps, que la belle Flora
Les champs couverts de diverse flour a,
Et son amy Zephyrus les esvente,
Quand doucement en l'air souspire et vente,
Ce jeune enfant Cupido, dieu d'aymer,
Ses yeulx bandez commanda deffermer,
Pour contempler de son throsne celeste
Tous les amants qu'il attainct et moleste.

Adonc il veit au tour de ses charroys,
D'un seul regard, maintz victorieux roys,
Haultz empereurs, princesses magnifiques,
Laides et laidz, visages déifiques,
Filles et filz en la fleur de jeunesse,
Et les plus forts subjectz à sa haultesse.

Brief, il congneut que toute nation
Ployoit soubz luy comme au vent le sion ;
Et, qui plus est, les plus souverains dieux
Veit trebucher soubz ses dardz furieux.
Mais ainsi est que ce cruel enfant,
Me voyant lors en aage triumphant,
Et m'esjouyr entre tous ses souldars,
Sans point sentir la force de ses dards ;
Voyant aussi qu'en mes œuvres et dicts
J'allois blasmant d'amours tous les edicts,
Delibera d'un assault amoureux
Rendre mon cueur (pour une) langoureux.

Pas n'y faillit : car par trop ardante ire
Hors de sa trousse une sagette tire
De boys mortel, empenné de vengeance,
Portant un fer forgé par Desplaisance
Au feu ardent de Rigoureux Refus,
Laquelle lors (pour me rendre confus)
Il descocha sur mon cueur rudement.

Qui lors congneust mon extremes tourment,
Bien eust le cueur emply d'inimitié
Si ma douleur ne l'eust meü à pitié ;
Car d'aucun bien je ne fuz secouru
De celle là pour qui j'estois feru,
Mais tout ainsi que le doux vent Zephyre
Ne pourroit pas fendre marbre ou porphyre,
Semblablement mes sospirs et mes criz,
Mon doux parler et mes humbles escriptz
N'eurent pover d'amollir le sien cueur,
Qui contre moy lors demoura vainqueur.

Dont congnoissant ma cruelle maistresse
Estre trop forte et fiere forteresse
Pour chevalier si foible que j'estoye,
Voyant aussi que l'amour où jectoye
Le mien regard portoit douleur mortelle,
Deliberay si fort m'eslongner d'elle,
Que sa beauté je mettrois en oubly ;
Car qui d'amours ne veult prendre le ply,
Et a desir de fuyr le danger
De son ardeur, pour tel mal estranger,
Besoing luy est d'eslongner la personne,
A qui son cueur enamouré se donne.
Si feiz dès lors (pour plus estre certain
De l'oublier) un voyage loingtain ;
Car j'entrepris soubz espoir de liesse
D'aller chercher une haulte déesse
Que Juppiter de ses divines places

Jadis transmit en ces regions basses
 Pour gouverner les esperitz loyaulx
 Et resider ès dommaines royaulx.

C'est Ferme Amour, la dame pure et munde
 Qui long temps a ne fut veue en ce monde ;
 Sa grand' bonté me fait aller grand' erre
 Pour la chercher en haulte mer et terre,
 Ainsi que faict un chevalier errant ;
 Et tant allay celle dame querant,
 Que peu de temps après ma departie
 J'ay circuy du monde grand' partie,
 Où je trouvoy gens de divers regard,
 A qui je dy : « Seigneurs, si Dieu vous gard,
 En cestè terre avez vous point congnu
 Une pour qui je suis icy venu,
 La fleur des fleurs, la chaste colombelle,
 Fille de paix, du monde la plus belle,
 Qui Ferme Amour s'appelle. Helas, Seigneurs,
 Si le sçavez, soyez m'en enseigneurs. »

Lors l'un se taist, qui me fantasia ;
 L'autre me dict : « Mille ans ou plus y a,
 Que d'Amour Ferme en ce lieu ne souvint. »
 L'autre me dict : « Jamais icy ne vint. »
 Dont tout soudain me prins à despiter,
 Car je pensois que le hault Juppiter
 L'eust de la terre en son throsne ravie.

Ce néantmoins, ma pensée assouvie
 De ce ne fut : tousjours me preparay
 De poursuyvir. Et si deliberay,
 Pour rencontrer celle dame pudique,
 De m'en aller au temple Cupidicque
 En m'esbatant : car j'euz en esperance
 Que là dedans faisoit sa demeure.

Ainsi je pars : pour aller me prepare
 Par un matin, lors qu'Aurora separe

D'avec le jour la tenebreuse nuict,
 Qui aux devotz pelerins tousjours nuit.

Le droict chemin assez bien je trouvoye :
 Car çà et là, pour adresser la voye
 Du lieu devot, les passans pelerins
 Alloient semans roses et romarins,
 Faisans de fleurs mainte belle montjoye,
 Qui me donna aucun espoir de joye.

Et, d'autre part, rencontray sur les rangs
 Du grand chemin maintz pelerins errants
 En souspirant, disans leur aventure
 Touchant le fruict d'amoureuse pasture,
 Ce qui garda de tant me soucier,
 Car de leur gré vindrent m'associer,
 Jusques à tant que d'entrer je fuz prest
 Dedans ce temple, où le dieu d'amour est,
 Fainct à plusieurs, et aux autres loyal.

Or est ainsi que son temple royal
 Suscita lors mes ennuyez esprits ;
 Car environ de ce divin pourpris
 Y soupiroit le doulx vent Zephyrus,
 Et y chantoit le gaillard Tityrus.
 Le grand dieu Pan avec ses pastoureaux,
 Gardant brebis, beufz, vaches et taureaux.
 Faisoit sonner chalumeaux, cornemuses
 Et flageoletz, pour esveiller les Muses,
 Nymphes des boys et déesses haultaines
 Suyvans jardins, boys, fleuves et fontaines.
 Les oyseletz par grand joye et deduyt
 De leurs gosiers respondent à tel bruyt.
 Tous arbres sont en ce lieu verdoyans ;
 Petis ruisseaulx y furent undoyans,
 Tousjours faisans au tour des prez herbus
 Un doulx murmure, et quand le cler Phebus
 Avoit droit là ses beaulx rayons espars,

Telle splendeur rendoit de toute pars
 Ce lieu divin, qu'aux humains bien semb
 Que terre au ciel de beauté ressembloit,
 Si que le cueur me dit par providence
 Celluy manoir estre la residence
 De Ferme Amour, que je queroye alors.

Parquoy, voyant de ce lieu le dehors
 Estre si beau, Espoir m'admonesta
 De poursuyvir, et mon corps transporta
 (Pour rencontrer ce que mon cueur poursuyt)
 Près de ce lieu, basty comme il s'ensuyt.

Le Temple de Cupido.

CE temple estoit un clos fleury verger,
 Passant en tout le val delicieux
 Auquel jadis Paris, jeune berger,
 Pria d'amour Pegasis aux beaulx yeulx ;
 Car bien sembloit que du plus hault des cieulx
 Juppiter fust venu au mortel estre
 Pour le construire et le faire tel estre,
 Tant reluysoit en exquise beauté.
 Brief, on l'eust pris pour paradis terrestre,
 S'Eve et Adam dedans eussent esté.

Pour ses armes, Amour cuysant
 Porte de gueules à deux traicts,
 Dont l'un, ferré d'or tresluisant,
 Cause les amoureux attraictz ;
 L'autre, dangereux plus que très,
 Porte un fer de plomb mal couché,
 Par la poincte tout rebouché,
 Et rend l'amour des cueurs estaincte.
 De l'un fut Apollo touché ;

De l'autre Daphné fut attaincte.

Si tost que j'euz l'escusson limité,
 Levay les yeulx, et proprement je veiz
 Du grand portail sur la sublimité
 Le corps tout nud, et le gratieux vis
 De Cupido, lequel pour son devis
 Au poing tenoit un arc riche tendu,
 Le pied marché, et le bras estendu,
 Prest de lascher une flesche aguysée
 Sur le premier, fust fol ou entendu,
 Droict sur le cueur, et sans prendre visée.

La beauté partant du dehors
 De celle maison amoureuse
 D'entrer dedans m'incita lors,
 Pour veoir chose plus sumptueuse :
 Si vins de pensée joyeuse
 Vers Bel Accueil le bien apris,
 Qui de sa main dextre m'a pris,
 Et par un fort estroict sentier
 Me fait entrer au beau pourpris
 Dont il estoit premier portier.

Le premier huys de toutes fleurs vermeilles
 Estoit construict, et de boutons yssans,
 Signifiant que joyes nompareilles
 Sont à jamais en ce lieu fleurissans.
 Celuy chemin tindrent plusieurs passans,
 Car Bel Accueil en gardoit la barriere ;
 Mais Faulx Danger gardoit sur le derriere
 Un portail faict d'espines et chardons,
 Et dechassoit les pelerins arriere,
 Quand ilz venoient pour gagner les pardons.

Bel Accueil, ayant robe verte,
 Portier du jardin precieux,
 Jour et nuict laisse porte ouverte
 Aux vrays amans et gracieux,
 Et d'un vouloir solacieux
 Les retire soubz sa baniere,
 En chassant (sans grace planiere,
 Ainsi comme il est de raison)
 Tous ceulx qui sont de la maniere
 Du faulx et desloyal Jason.

Le grand autel est une haulte roche,
 De tel' vertu, que si aulcun amant
 La veult fuyr, de plus près s'en approche,
 Comme l'acier de la pierre d'aymant.
 Le ciel, ou poisle, est un cedre embasmant
 Les cueurs humains, duquel la largeur grande
 Cœuvre l'autel. Et là (pour toute offrande)
 Corps, cueur et biens à Venus fault livrer.
 Le corps la sert, le cueur grace demande,
 Et les biens font grace au cueur delivrer.

De Cupido le dyademe
 Est de roses un chappelet,
 Que Venus cueillit elle mesme
 Dedans son jardin verdelet,
 Et sur le printemps nouvelet
 Le transmit à son cher enfant,
 Qui de bon cueur le va coiffant,
 Puis donna pour ces roses belles
 A sa mere un char triumphant,
 Conduict par douze colombelles.

Devant l'autel, deux cyprez singuliers
 Je veis fleurir soubz odeur embasmée,

Et me dit on que c'estoient les pilliers
 Du grand autel de Haulte Renommée.
 Lors mille oyseaulx d'une longue ramée
 Vindrent voler sur ces vertes courtines,
 Prestz de chanter chansonnettes divines.
 Si demanday pourquoy là sont venus,
 Mais on me dit : « Amy, ce sont matines,
 Qu'ilz viennent dire en l'honneur de Venus. »

Devant l'ymage Cupido
 Brusloit le brandon de destresse,
 Dont fut enflammée Dido,
 Biblis, et Helaine de Grece.
 Jehan de Mehun, plein de grand' sagesse,
 L'appelle, en terme savoureux,
 Brandon de Venus rigoureux,
 Qui son ardeur jamais n'attrempe :
 Toutesfoys au temple amoureux
 Pour lors il servoit d'une lampe.

Sainctes et saintz qu'on y va reclamer,
 C'est Beau Parler, Bien Celer, Bon Rapport,
 Grace, Mercy, Bien Servir, Bien Aymer,
 Qui les amans font venir à bon port.
 D'autres aussi, où (pour avoir support
 Touchant le fait d'amoureuses conquestes)
 Tous pelerins doivent faire requestes,
 Offrendes, vœuz, prieres et clamours ;
 Car sans ceulx là l'on ne prent point les bestes
 Qu'on va chassant en la forest d'Amours.

Chandelles flambans ou estainctes,
 Que tous amoureux pelerins
 Portent devant telz saintz et saintes,
 Ce sont bouquetz de romarins.

Les chantres, lynotz et serins,
 Et rossignolz au gay courage,
 Qui sur buyssons de verd boscage,
 Ou branches, en lieu de pulpitres,
 Chantent le joly chant ramage
 Pour Versetz, Responds et Epistres.

Les vitres sont de clair et fin chrystal,
 Où painctes sont les gestes autentiques
 De ceulx qui ont jadis de cueur loyal
 Bien observé d'Amours les loix antiques.
 En après sont les tressainctes reliques,
 Carcans, anneaux aux secretz tabernacles ;
 Escuz, ducatz, dedans les cloz obstacles ;
 Grands chaines d'or, dont maint beau corps est
 Qui en amour font trop plus de miracles [ceint,
 Que Beau Parler, ce tresglorieux saint.

Les voulttes furent à merveilles
 Ouvrées souverainement :
 Car Priapus les fait de treilles,
 De feuilles de vigne et serment.
 Là dependent tant seulement
 Bourgeons et raisins à plaisance ;
 Et pour en planter abondance,
 Bien souvent y entre Bacchus,
 A qui Amour donne puissance,
 De mectre guerre entre bas culs.

Les cloches sont tabourins et doulcines,
 Harpes et luz, instrumens gracieux,
 Haultboys, flageotz, trompettes et buccines,
 Rendans un son si très solacieux
 Qu'il n'est souldard, tant soit audacieux,
 Qui ne quictast lances et braquemars,

Et ne saillist hors du temple de Mars
 Pour estre moyne au temple d'amourettes,
 Quand il orroit sonner de toutes pars
 Le carillon de cloches tant doulcettes.

Les dames donnent aux malades
 Qui sont recommandez aux prosnes
 Rys, baisers, regards et œillades ;
 Car ce sont d'Amours les aumosnes.
 Les prescheurs sont vieilles matrones
 Qui aux jeunes donnent courage
 D'employer la fleur de leur aage
 A servir Amour le grand roy,
 Tant que souvent par beau langage
 Les convertissent à la Loy.

Les fons du temple estoient une fontaine
 Où decouroit un ruisseau argentin ;
 Là se baignoit mainte dame haultaine
 Le corps tout nud, monstrant un dur tetin.
 Lors on eust veu marcher sur le patin
 Povres amans à la teste enfumée.
 L'un apportoit à sa tresbien aymée
 Esponge, pigne, et chascun appareil ;
 L'autre à sa dame estendoit la ramée,
 Pour la garder de l'ardeur du soleil.

Le cimetièrre est un verd boys,
 Et les murs, hayes et buyssons ;
 Arbres plantez, ce sont les croix ;
De profundis, gayer chansons.
 Les amans surprins de frissons
 D'amours, et attrapez ès laqs,
 Devant quelque huys, tristes et las,
 Près la tumber d'un trespasé,

Chantent souvent le grand *helas*,
 Pour *requiescant in pace*.

Ovidius, maistre Alain Charretier,
 Petrarque, aussi le Roman de la Rose,
 Sont les messelz, breviaire et psaultier,
 Qu'en ce saint temple on lit, en rithme et prose ;
 Et les leçons que chanter on y ose,
 Ce sont rondeaux, ballades, vireletz,
 Motz à plaisir, rithmes et trioletz,
 Lesquelz Venus apprend à retenir
 A un grand tas d'amoureux nouveletz,
 Pour mieulx sçavoir dames entretenir.

Autres manieres de chansons
 Léans on chante à voix contrainctes,
 Ayant casses et meschans sons,
 Car ce sont crys, pleurs et complainctes.
 Les petites chapelles saintes
 Sont chambrettes et cabinetz,
 Ramées, boys et jardinetz,
 Où l'on se perd quand le verd dure ;
 Leurs huys sont faitz de buyssonnetz,
 Et le pavé tout de verdure.

Le benoistier fut fait en un grand plain
 D'un lac fort loing d'herbes, plantes et fleurs ;
 Pour eau beneite estoit de larmes plein,
 Dont fut nommé le pitieux Lac de pleurs ;
 Car les amans dessoubz tristes couleurs
 Y sont en vain mainte larme espandans.
 Les fruitz d'amours là ne furent pendans ;
 Tout y sechoit tout au long de l'année :
 Mais bien est vray qu'il y avoit dedans,
 Pour aspergez une rose fennée.

Marguerites, lys et œilletz,
 Passeveloux, roses flairantes,
 Romarins, boutons vermeilletz,
 Lavandes odoriferantes,
 Toutes autres fleurs apparentes,
 Jettans odeur tresadoulcie,
 Qui jamais un cueur ne soucie,
 C'estoit de ce temple l'encens.
 Mais il y eust de la soulcie :
 Voylà qui me trouble le sens.

Et si aucun (pōur le monde laisser)
 Veult là dedans se rendre moyne ou prebstre,
 Tout aultre estat luy convient delaisser,
 Puis va devant Genius l'archiprebstre,
 Et devant tous, en levant la main dextre,
 D'estre loyal faict grand vœux et sermentz
 Sur les autelz couverts de parementz,
 Qui sont beaux litz à la mode ordinaire,
 Là où se font d'amours les sacrements
 De jour et nuict, sans aucun luminaire.

Depuis qu'un homme est là rendu,
 Soit sage, ou sot, ou peu ydoine,
 Sans estre ne raiz ne tondu,
 Incontinent on le faict moyne.
 Mais quoy ? il n'a pas grand essoine
 A comprendre les sacrifices :
 Car d'amourettes les services
 Sont faictz en termes si tresclairs,
 Que les apprentifz et novices
 En sçaissent plus que les grans clerics.

De requiem les messes sont aulbades,
 Cierges rameaux, et sieges la verdure,

Où les amans font rondeaux et ballades.
 L'un y est gay, l'autre mal y endure :
 L'une maudict par angoisse tresdure
 Le jour auquel elle se maria ;
 L'autre se plainct que jaloux mary a,
 Et les saintz motz que l'on dict pour les ames,
 Comme *Pater* ou *Ave Maria*,
 C'est le babil et le caquet des dames.

Processions, ce sont morisques
 Que font amoureux champions,
 Les hayes d'Allemaigne frisques,
 Passe piedz, bransles, tourdions.
 Là par grans consolations
 Un avec une devisoit,
 Ou pour Evangiles lisoit
 L'art d'aymer faict d'art poetique ;
 Et l'autre sa dame baisoit
 En lieu d'une sainte relique.

En tous endroicts je visite et contemple,
 Presques estant de merveille esgaré ;
 Car en mes ans ne pense point veoir temple
 Tant cler, tant net, ne tant bien préparé.
 De chascun cas fut à peu près paré,
 Mais toutesfoys y eust faulte d'un point,
 Car sur l'autel de paix n'y avoit point :
 Raison pourquoy ? tousjours Venus la belle,
 Et Cupido, de sa darde qui point,
 A tous humains faict la guerre mortelle.

Joye y est, et dueil remply d'ire ;
 Pour un repos, des travaux dix ;
 Et brief, je ne sçauois bien dire
 Si c'est enfer ou paradis.

Mais par comparaison je dis
 Que celluy temple est une rose
 D'espines et ronces enclose,
 Petis plaisirs, longues clamours.
 Or taschons à trouver la chose
 Que je cherche au temple d'Amours.

DEDANS la nef du triumpant dommaine,
 Songeant, resvant, longuement me pourmaine,
 Voyant Refuz qui par dures alarmes
 Va incitant l'œil des amans à larmes ;
 Oyant par tout des cloches les doux sons
 Chanter versetz d'amoureuses leçons ;
 Voyant chasser de Cupido les serfz,
 L'un à connilz, l'autre à lievres et cerfz,
 Lascher faulcons, levriers courir au boys,
 Corner, souffler en trompes et haultboys :
 On crie, on prent, l'un chasse et l'autre happe :
 L'un a ja pris, la beste luy eschappe,
 Il court après ; l'autre rien n'y pourchasse ;
 On ne veit onc un tel deduit de chasse
 Comme cestuy. Or tiens je tout pour veu,
 Fors celle là dont veulx estre pourveu,
 Qui plongé m'a au gouffre de destresse.
 C'est de mon cueur la treschere maistresse,
 De peu de gens au monde renommée,
 Qui Ferme Amour est en terre nommée.
 Long temps y a que la cherche et poursuis,
 Et (qui pis est) en la terre où je suis
 Je ne voy rien qui me donne assurance
 Que son gent corps y face demeureance,
 Et croy qu'en vain je la voys reclamant,
 Car là dedans je voy un fol amant,
 Qui va choisir une dame assez pleine

De grand' beauté Mais tant y a qu'à peine
 Euz contemplé son maintien gracieux,
 Que Cupido l'enfant audacieux
 Tendit son arc, encocha sa sagette,
 Les yeulx bandez dessus son cueur la jette
 Si rudement, voyre de façon telle,
 Qu'il y crea une playe mortelle.
 Et lors Amour le jucha sur sa perche ;
 Je ne dis pas celle que tant je cherche,
 Mais une Amour venerique et ardante,
 Le bon renom des humains retardante,
 Et dont par tout le mal estimé fruit
 Plus que de l'autre en cestuy monde bruyt.

Un' autre Amour fut de moy apperceue,
 Et croy que fut au temps jadis conceue
 Par Boreas courant et variable ;
 Car oncques chose on ne veit si muable,
 Ne tant legere en courtz et autres partz.
 Le sien pouvoir par la terre est espars,
 Chascun la veult, l'entretient et souhaite,
 A la suyvir tout homme se dehaitte.
 Que diray plus ? Certes, un tel aymer,
 C'est Dedalus voletant sur la mer ;
 Mais tant a bruyt, qu'elle va ternissant
 De Fermeté le nom resplendissant.

Par tel' façon au milieu de ma voye
 Assez et trop ces deux Amours trouvoye :
 Mais l'une fut lubricque, et estrangere
 Trop à mon vueil, et l'autre si legere,
 Qu'au grand besoing on la treuve ennemye.
 Lors bien pensay que ma loyalle amye
 Ne cheminoit jamais par les sentiers
 Là où ces deux cheminoient volontiers ;
 Parquoy concludz en autre part tirer,
 Et de la nef soubdain me retirer,

Pour rencontrer la dame tant illustre,
 Celle de qui jadis le trescler lustre
 Souloit chasser toute obscure souffrance,
 Faisant regner Paix divine soubz France :
 Celle pour vray (sans le blasme d'aucun)
 Qui de deux cueurs maintesfoys ne faict qu'un ;
 Celle par qui Christ, qui souffrit moleste,
 Laissa jadis le hault throsne celeste,
 Et habita ceste basse vallée
 Pour retirer nature maculée
 De la prison infernale et obscure.

A poursuyvir soubz espoir je prins cure :
 Jusques au chœur du temple me transporte :
 Mon œil s'espart au travers de la porte,
 Faicte de fleurs et d'arbrisseaux tous verds ;
 Mais à grand' peine euz je veu à travers,
 Que hors de moy cheurent plainctes et pleurs,
 Comme en yver seiches feuilles et fleurs.
 Tristesse et dueil de moy furent absens ;
 Mon cueur garny de liesse je sens.
 Car en ce lieu un grand prince je veis,
 Et une dame excellente de vis,
 Lesquelz , portans escuz de fleurs royales,
 Qu'on nomme lys, et d'hermines ducalles,
 Vivoient en paix dessoubz celle ramée,
 Et au milieu Ferme Amour, d'eux aymée,
 D'habitz ornée à si grand avantage,
 Qu'oncques Dido, la royne de Carthage,
 Lors qu'Æneas receut dedans son port,
 N'eust tel' richesse, honneur, maintien et port ,
 Combien que lors Ferme Amour avec elle
 De vrays subjects eust petite sequelle.

Lors Bel Accueil m'a le buysson ouvert
 Du chœur du temple, estant un pré tout verd.
 Si merciay Cupido par merites,

Et saluay Venus et ses Charites.
Puis Ferme Amour, après le mien salut,
Tel me trouva, que de son gré voulut
Me retirer dessoubz ses estandars,
Dont je me tins de tous povres souldars
Le plus heureux : puis luy comptay comment
Pour son amour continuellement
J'ay circuy mainte contrée estrange,
Et que souvent je l'ay pensée estre ange,
Ou resider en la court celestine,
Dont elle print tressacrée origine.
Puis l'adverty comme en la nef du Temple
De Cupido (combien qu'elle soit ample)
N'ay sceu trouver sa tresnoble facture :
Mais qu'à la fin suis venu d'aventure
Dedans le chœur, où est sa mansion.
Parquoy concluds en mon invention,
Que Ferme Amour est au cueur esprouvé ;
Dire le puis, car je l'y ay trouvée.

B. *Pièces ajoutées en 1544.*

II. DIALOGUE DE DEUX AMOUREUX.

LE PREMIER *commence en chantant.*

MON cueur est tout endormy,
Resveille moy belle :
Mon cueur est tout endormy,
Resveille le my.

LE SECOND.

Hé, compaignon.

LE PREMIER.

Hé, mon amy,
Comment te va ?

LE SECOND.

Par le corps bieu (beau sire)
Je ne te le daignerois dire
Sans t'accollèr. Çà ceste eschine :
De l'autre bras que je t'eschine
De fine force d'accollades.

LE PREMIER.

Et puis ?

LE SECOND.

Et puis ?

LE PREMIER.

Rondeaux, ballades,
Chansons, dizains, propos menus,
Compte moy qu'ilz sont devenuz :
Se faict il plus rien de nouveau ?

LE SECOND.

Si faict : mais j'en ay le cerveau
Si rompu et si alteré,
Qu'en effect j'ay deliberé
De ne m'y rompre plus la teste.

LE PREMIER.

Pourquoy cela ?

LE SECOND.

Que tu es beste !
Ne sçais tu pas bien qu'il y a
Plus d'un an qu'Amour me lya
Dedans les prisons de m'amyce ?

LE PREMIER.

Est ce encor de Barthelemye
La blondelette ?

LE SECOND.

Et qui donc ?
Ne sçais tu pas que je n'euz onc
D'elle plaisir ny un seul bien ?

LE PREMIER.

Nenny vrayement, je n'en sçay rien :
Mais si tu m'en eusses parlé,
Ton affaire en fust mieux allé.
Croy moy, que de tenir les choses
D'amours si couvertes et closes,
Il n'en vient que peine et regret.
Vray est qu'il fault estre secret,
Et seroit l'homme bien coquart
Qui voudroit appeller un quart ;
Mais en effect il fault un tiers.
Demande à tous ces vieilz routiers,
Qui ont esté vrayz amoureux.

LE SECOND.

Si est un tiers bien dangereux,
S'il n'est amy Dieu sçait combien.

LE PREMIER.

Hé ! mon amy, choisy le bien.
 Et quand tu l'auras bien choisy,
 Si ton cueur se trouve saisy
 De quelque ennuyeuse tristesse,
 Ou bien d'une grande liesse,
 A l'amy te deschargeras ;
 Sçais tu comment t'allegeras ?
 Tout ainsi, par le sang saint George,
 Comme si tu rendois ta gorge
 Le jour d'un caresme prenant.

LE SECOND.

Il fault donc mieulx dès maintenant
 Que je t'en compte tout du long :
 N'est ce pas bien dict ?

LE PREMIER.

Or là donc.

Mais pour ce que je suis des vieux
 En cas d'amours, il vaudra mieulx
 Que les demandes je te face,
 Combien, de qui, en quelle place,
 Des refuz, des parolles franches,
 Des circonstances, et des branches
 Et des rameaux : car les ay tous
 Aprins de mes compaignons doux,
 Allant avec eulx à la messe.
 Or vien ça, compte moy, quand est ce
 Que premierement tu l'aymois ?

LE SECOND.

Il y a plus de seize moys,
 Voyre vingt, sans avoir jouy.

LE PREMIER.

L'aymes tu encores ?

LE SECOND.

Ouy.

LE PREMIER.

Tu es un fol. Or, de par Dieu,
 Comment doy je dire? en quel lieu
 Fut premier ta pensée esprise
 De son amour?

LE SECOND.

En une eglise ;
 Là commençay mes passions.

LE PREMIER.

Voyla de mes devotions !
 Et quel jour fut ce ?

LE SECOND.

Par saint Jacques,
 Ce fut le propre jour de Pasques
 (A bon jour bon œuvre.)

LE PREMIER.

Et comment ?

Tu venois lors tout freschement
 De confesse, et de recevoir....

LE SECOND.

Il est vray : mais tu dois sçavoir
 Que tousjours à ces grans journées
 Les femmes sont mieulx attournées
 Qu'aux autres jours ; et cela tente.
 O mon Dieu ! qu'elle estoit contente
 De sa personne ce jour là !
 Avecques la grace qu'elle a,
 Elle vous avoit un corset
 D'un fin bleu, lassé d'un lasset
 Jaulne qu'elle avait fait exprès.
 Elle vous avoit puis après
 Mancherons d'escarlatta verte,
 Robbe de pers large et ouverte
 (J'entens à l'endroit des tetins),
 Chausses noires, petis patins,

Linge blanc, ceinture houppée,
 Le chapperon faict en poupée,
 Les cheveulx en passefillon,
 Et l'œil gay en esmerillon ;
 Soupple et droicte comme une gaille ;
 En effect, saint François de Paule,
 Et le plus saint Italien
 Eust esté prins en son lien,
 S'à la veoir se fut amusé.

LE PREMIER.

Je te tiens donc pour excusé.
 Pour ce jour là, que fuz tu ?

LE SECOND.

Pris.

LE PREMIER.

Quel visage euz tu d'elle ?

LE SECOND.

Gris.

LE PREMIER.

Ne te rit elle jamais ?

LE SECOND.

Point.

LE PREMIER.

Que veulx tu estre à elle ?

LE SECOND.

Joinct.

LE PREMIER.

Par mariage, ou autrement ?
 Lequel veulx tu ?

LE SECOND.

Par mon serment,
 Tous deux sont bons, et si ne sçay :
 Je l'aymerois mieux à l'essay,
 Avant qu'entrer en mariage.

LE PREMIER.

Touche là, tu as bon courage,
 Et si n'es point trop desgousté.
 Tu l'auras, et d'autre costé
 On m'a dict qu'elle est amyable
 Comme un mouton.

LE SECOND.

Elle est le diable !

C'est par sa teste que j'endure ;
 Elle est, par le corps bieu, plus dure
 Que n'est le pommeau d'une dague.

LE PREMIER.

C'est signe qu'elle est bonne bague,
 Compaignon.

LE SECOND.

Voycy un mocqueur.

J'entens dure parmy le cueur :
 Car quand au corps, n'y touche myc ;
 Dès que je l'appelle m'amyé :
 « Vostre amyé n'est pas si noire, »
 Faict elle. Vous ne sçauriez croire
 Comme elle est prompte à me desdire
 Du tout.

LE PREMIER.

Ainsi ?

LE SECOND.

Laisse moy dire.

Si tost, que je la veux toucher,
 Ou seulement m'en approcher,
 C'est peine, je n'ay nul credit :
 Et sçais tu bien qu'elle me dit ?
 « Un fascheux et vous c'est tout un :
 Vous estes le plus importun
 Que jamais je vy. » En effect
 J'en voudrois estre ja deffaict,

Et m'en croy. .

LE PREMIER.

Que tu es belistre !

Et n'as tu pas ton franc arbitre
Pour sortir d'où tu es entré ?

LE SECOND.

Arbitre ? c'est bien arbitré !
Je le veulx bien, mais je ne puis.
Bien un an l'ay laissée, et puis
J'ay parlé aux *Ægyptiennes*
Et aux sorcieres anciennes
D'y chercher jusque au dernier point
Le moyen de ne l'aymer point :
Mais je ne m'en puis descoifer.
Je pense que c'est un enfer
Dont jamais je ne sortiray.

LE PREMIER.

Par mon ame, je te diray :
Puis qu'il n'est pas en ta puissance
De la laisser, sa jouyssance
Te seroit une grand' recepte.

LE SECOND.

Sa jouyssance ? je l'accepte :
Amenez la moy.

LE PREMIER.

Non : attens.

Mais à fin que ne perdons temps,
Compte moy cy par les menuz
Les moyens que tu as tenuz
Pour parvenir à ton affaire :

LE SECOND.

J'ay faict tout ce qu'on sçauroit faire :
J'ay souspiré, j'ay faict des criz,
J'ay envoyé de beaux escriptz,
J'ay dansé et ay faict gambades,

Je luy ay tant donné d'œillades,
Que mes yeulx en sont tous lassez.

LE PREMIER.

Encores n'est ce pas assez.

LE SECOND.

J'ay chanté, le diable m'emporte,
Des nuicts cent foys devant sa porte,
Dont n'en veux prendre qu'à tesmoings
Trois potz à pisser, pour le moins,
Que sur ma teste on a cassez.

LE PREMIER.

Encores n'est ce pas assez.

LE SECOND.

Quand elle venoit au monstier,
Je l'attendois au benoistier
Pour luy donner de l'eau beniste :
Mais elle s'enfuyoit plus viste
Que lievres quand ilz sont chassez.

LE PREMIER.

Encores n'est ce pas assez.

LE SECOND.

Je luy ay dict qu'elle estoit belle ;
J'ay baisé la paix après elle ;
Je luy ay donné fruictz nouveaux
Acheptez en la place aux Veaux,
Disant que c'estoit de mon creu ;
Je ne sçay si elle l'a creu ;
Et puis tant de bouquetz et roses ;
Brief, elle a mis toutes ces choses
Au ranc des pechez effacez.

LE PREMIER.

Encores n'est ce pas assez.
Il falloit estre diligent
De luy donner.

LE SECOND.

Quoy ?

I.E PREMIER.

De l'argent,

Quelque chaine d'or bien pesante,
 Quelque esmeraude bien luisante,
 Quelques patenostres de prix :
 Tout soudain cela seroit pris,
 Et en le prenant el' s'oblige.

LE SECOND.

El' n'en prendroit jamais, te dy je,
 Car c'est une femme d'honneur.

LE PREMIER.

Mais tu es un mauvais donneur,
 Je le voy tresbien.

LE SECOND.

Non suis point :

Mais croy qu'elle n'en prendroit point,
 En y eust il plein trois barilz.

LE PREMIER.

Mon amy, elle est de Paris ;
 Ne te y fie, car c'est un lieu
 Le plus gluant.

LE SECOND.

Par le corps bieu,
 Tu me comptes de grans matieres.

LE PREMIER.

Quand les petites vilotieres
 Trouvent quelque hardy amant
 Qui vueille mettre un dyamant
 Devant leurs yeulx rians et vers,
 Coac ! elles tombent à l'envers.
 Tu ris ! maudit soit il qui erre !
 C'est la grand' vertu de la pierre
 Qui esblouit ainsi les yeux.

Telz dons, telz presens servent mieux
 Que beauté, sçavoir ne prières :
 Ilz endorment les chamberieres ;
 Ilz ouvrent les portes fermées
 Comme s'elles estoient charmées ;
 Ilz font aveugles ceux qui voyent,
 Et taire les chiens qui aboyent.
 Ne me crois tu pas ?

LE SECOND.

Si fais, si.

Mais de la tienne, Dieu mercy,
 Compaignon, tu ne m'en dy rien.

LE PREMIER.

Et que veulx tu ? El' m'ayme bien ;
 Je n'ay que faire de m'en plaindre.

LE SECOND.

Il est vray : mais si peut on faindre
 Aucunesfoys une amytié
 Qui n'est pas si grand' la moytié
 Comme on la demonstre par signes.

LE PREMIER.

Ouy bien, quant aux femmes fines :
 Mais la mienne en si grand' jeunesse
 Ne sçauroit avoïr grand' finesse ;
 Ce n'est qu'un enfant.

LE SECOND.

De quel aage ?

LE PREMIER.

De quatorze ans.

LE SECOND.

Ho ! voyla rage :
 Elle commence de bonne heure.

LE PREMIER.

Tant mieulx ! elle en sera plus seure,
 Car avec le temps on s'affine.

LE SECOND.

Ouy, elle en sera plus fine ;
N'est-ce pas cela ?

LE PREMIER.

Que d'esmoy !

Entens que son amour en moy
Croistra tousjours avec les ans.

LE SECOND.

Ne faisons pas tant des plaisans :
Par tout il y a decevance.
Dequoy la congnois tu ?

LE PREMIER.

D'enfance.

D'enfance tout premierement
La voyois ordinairement,
Car nous estions prochains voisins ;
L'esté luy donnois des raisins,
Des pommes, des prunes, des poires,
Des pois vertz, des cerises noires,
Du pain besneist, du pain d'espice,
Des eschauldez, de la reclisse,
De bon sucre et de la dragée.
Et quand elle fut plus aagée,
Je luy donnois de beaulx bouquetz,
Un taz de petis affiquetz
Qui n'estoient pas de grand' valeur ;
Quelque ceincture de couleur
Au temps que le Landit venoit.
Encor de moy rien ne prenoit
Que devant sa mère ou son père,
Disant que c'estoit vitupere
De prendre rien sans congé d'eulx ;
D'huy à un bon an, ou à deux,
Luy donneray et corps et biens,
Pour les mesler avec les siens

Et à son gré en disposer.

LE SECOND.

Tu l'aymes donc pour l'espouser ?

LE PREMIER.

Ouy, car je sçay seurement
 Que ceux qui ayment autrement
 Sont vouluntiers tous marmiteux :
 L'un est fasché, l'autre est piteux,
 L'un brusle et ard, l'autre est transy ;
 Qu'ay je que faire d'estre ainsi ?
 Ainsi comme j'ayme m'ame,
 Cinq, six, sept heures et demye
 L'entretiendray, voyre dix ans,
 Sans avoir paour des medisans,
 Et sans danger de ma personne.

LE SECOND.

Corps bieu, ta raison est tresbonne :
 Car d'une bonne intention
 Ne vient doubtte ne passion.
 Mais, compaignon, je te demande
 Quelle est la matiere plus grande
 Qu'elle t'a offerte desja ?

LE PREMIER.

Ma foy, je ne mentiray ja,
 Je n'ose toucher son teton ;
 Mais je la prens par le menton,
 Et tout premierement la baise.

LE SECOND.

Ventre saint gris ! que tu es aise,
 Compaignon d'amours.

LE PREMIER.

Par ce corps,
 Quant il fault que j'aille dehors,
 Si tost qu'elle en est advertie,
 Et que c'est loing, ma departie

La fait pleurer comme un oignon.

LE SECOND.

Je puisse mourir, compaignon,
Je croy que tu es plus heureux
Cent foyz que tu n'es amoureux.
O le grand aise en quoy tu vis !
Mais pourquoy est-ce, à ton advis,
Que la mienne m'est si estrange,
Et qu'elle prise moins que fange
Ma peine et moy et mon pourchas ?

LE PREMIER.

C'est signe que tu ne couchas
Encores jamais avec elle.

LE SECOND.

Corps bieu ! tu me la bailles belle !
J'en devinerois bien autant.
Or si poursuyvray je pourtant
La chasse que j'ay entreprinse :
Car tant plus on tarde à la prinse,
Tant plus doux en est le repos.

LE PREMIER.

Une chanson avec propos.
N'auroit point trop mauvaïse grace ;
Disons la.

LE SECOND.

La dirons nous grasse
De mesme le jour ?

LE PREMIER.

Rien quelconques :
Honneur par tout. Commençons doncques.

LE SECOND.

Languir me fais, content desir.

LE PREMIER.

A telles ne prens point plaisir ;
Elles sentent trop leurs clamours.

LE SECOND.

Disons doncques : *Puis qu'en amours ;*
Tu la dis assez volontiers.

LE PREMIER.

Il est vray, mais il fault un tiers,
Car elle est composée à trois.

UN QUIDAM.

Messieurs, s'il vous plaist que j'y sois,
Je serviray d'enfant de chœur,
Car je la sçay toute par cueur :
Il ne s'en fault pas une notte.

LE SECOND.

Bien venu, par sainte Penotte !
Sois, mignon, le bien arrivé.

LE PREMIER.

Luy siet il est bien d'estre privé ?
Chantez vous clair ?

UN QUIDAM.

Comme layton :

Baillez moy seulement le ton,
Et vous verrez si je l'entens :

Puis qu'en amours a si beau passeiemps.

III. ÉGLOGUE AU ROY

SOUBS LES NOMS DE PAN ET ROBIN.

(1539.)

UN pastoureau, qui Robin s'appeloit,
Tout à par soy n'agueres s'en alloit
Parmy fousteaux (arbres qui font umbrage),
Et là tout seul faisoit de grand courage
Hault retentir les boys et l'air serain,
Chantant ainsi : « O Pan, dieu souverain,
Qui de garder ne fus onc paresseux
Parcs et brebis et les maistres d'iceux,
Et remects sus tous gentilz pastoureaux
Quand ilz n'ont prez ne loges ne toreaux,
Je te supply (si onc en ces bas estres
Daignas ouyr chansonnettes champestres),
Escoute un peu, de ton vert cabinet,
Le chant rural du petit Robinet.

Sur le printemps de ma jeunesse folle,
Je ressemblois l'arondelle qui volle
Puis ça, puis là : l'aage me conduisoit,
Sans peur ne soing, où le cueur me disoit.
En la forest (sans la craincte des loups)
Je m'en allois souvent cueillir le houx,
Pour faire gluz à prendre oyseaulx ramages,
Tous differens de chantz et de plumages ;
Ou me souloys (pour les prendre) entremettre
A faire bricz, ou cages pour les mettre.

Ou transnouoys les rivieres profondes,
 Ou r'enforçoys sur le genoil les fondes,
 Puis d'en tirer droict et loing j'apprenois
 Pour chasser loups et abbatre des noix.

O quantesfoys aux arbres grimpé j'ay,
 Pour desnicher ou la pye ou le geay,
 Ou pour jetter des fruictz ja meurs et beaulx
 A mes compaigns, qui tendoient leurs chappeaux!

Aucunefoys aux montaignes alloye,
 Aucunefoys aux fosses devalloye,
 Pour trouver là les gistes des fouynes,
 Des herissons ou des blanches hermines,
 Ou pas à pas le long des buyssonnetz
 Allois cherchant les nidz des chardonnetz
 Ou des serins, des pinsons ou lynottes.

Desja pourtant je faisoys quelques nottes
 De chant rustique, et dessoubz les ormeaux,
 Quasy enfant, sonnoys des chalumeaux.
 Si ne sçaurois bien dire ne penser
 Qui m'enseigna si tost d'y commencer,
 Ou la nature aux Muses inclinée,
 Ou ma fortune, en cela destinée
 A te servir : si ce ne fust l'un d'eux,
 Je suis certain que ce furent tous deux.

Ce que voyant le bon Janot mon pere,
 Voulut gaiger à Jaquet son compere
 Contre un veau gras deux aignelletz bessons,
 Que quelque jour je feroys des chansons
 A ta louenge (ô Pan, dieu tressacré),
 Voyre chansons qui te viendroyent à gré.
 Et me souvient que bien souvent aux festes,
 En regardant de loing paistre noz bestes,
 Il me souloit une leçon donner
 Pour doucement la musette entonner,
 Ou à dicter quelque chanson ruralle

Pour la chanter en mode pastorale.

Aussi le soir, que les troupeaux espars
 Estoient serrez et remis en leurs parcs,
 Le bon vieillard après moy travailloit,
 Et à la lampe assez tard me veilloit,
 Ainsi que font leurs sansonnetz ou pyes,
 Auprès du feu bergeres accroupies.
 Bien est il vray que ce luy estoit peine ;
 Mais de plaisir elle estoit si fort pleine,
 Qu'en ce faisant sembloit au bon berger
 Qu'il arrousoit en son petit verger
 Quelque jeune ente, ou que teter faisoit
 L'aigneau qui plus en son parc luy plaisoit ;
 Et le labour qu'après moy il mit tant,
 Certes, c'estoit affin qu'en l'imitant
 A l'advenir je chantasse le los
 De toy (ô Pan), qui augmentas son clos,
 Qui conservas de ses prez la verdure,
 Et qui gardas son troupeau de froidure.

« Pan (disoit il), c'est le dieu triumpnant
 Sur les pasteurs ; c'est celuy (mon enfant)
 Qui le premier les roseaux pertuysa,
 Et d'en former des flustes s'advisa :
 Il daigna bien luy mesme peine prendre
 D'user de l'art que je te veux apprendre.
 Appren le donc, affin que montz et boys,
 Rocz et estangs, apreignent soubz ta voix
 A rechanter le hault nom après toy
 De ce grand Dieu que tant je ramentoy ;
 Car c'est celuy par qui foysonnera
 Ton champ, ta vigne, et qui te donnera
 Plaisante loge entre sacrez ruisseaux
 Encourtinez de flairans arbrisseaux

Là d'un costé auras la grand' closture
 De saulx espez, où pour prendre pasture

Mouches à miel la fleur sucer iront
 Et d'un doux bruit souvent t'endormiront,
 Mesmes alors que ta fluste champestre
 Par trop chanter lasse sentiras estre.

Puis tost après sur le prochain bosquet
 T'esveillera la pye en son caquet :
 T'esveillera aussi la columbelle,
 Pour rechanter encores de plus belle. »
 Ainsi, soingneux de mon bien, me parloit
 Le bon Janot, et il ne m'en chaloit ;
 Car soucy lors n'avoys en mon courage
 D'aucun bestail ne d'aucun pasturage.

Quand printemps fault et l'esté comparoit,
 Adoncques l'herbe en forme et force croist.
 Aussi, quand hors du printemps j'euz esté,
 Et que mes jours vindrent en leur esté,
 Me creut le sens, mais non pas le soucy ;
 Si employay l'esprit, le corps aussi,
 Aux choses plus à tel aage sortables,
 A charpanter loges de boys portables,
 A les rouler de l'un en l'autre lieu,
 A y semer la jonchée au milieu,
 A radouber treilles, buyssons et hayes,
 A proprement entrelasser les clayes
 Pour les parquets des ouailles fermer,
 Ou à tyssir (pour frommages former)
 Paniers d'osier et fiscelles de jonc,
 Dont je souloys (car je l'aimoys adonc')
 Faire present à Heleine la blonde.

J'apprins les noms des quatre partz du monde,
 J'apprins les noms des ventz qui de là sortent
 Leurs qualitez, et quel temps ilz apportent,
 Dont les oiseaulx, sages devins des champs,
 M'advertissoyent par leur volz et leurs chantz.

J'apprins aussi, allant aux pasturages,

A éviter les dangereux herbages,
 Et à cognoistre et guerir plusieurs maulx
 Qui quelquefoys gastoient les animaulx
 De nos pastiz : mais par sus toutes choses,
 D'autant que plus plaisent les blanches roses
 Que l'aubespın, plus j'aymois à sonner
 De la musette, et la fy resonner
 En tous les tons et chantz de bucolicques,
 En chantz piteux, en chantz melancoliques,
 Si qu'à mes plainctz un jour les Oreades
 Faunes, Silvans, Satyres et Dryades,
 En m'escoutant jectèrent larmes d'yeux ;
 Si feirent bien les plus souverains Dieux ;
 Si fait Margot, bergere qui tant vault.
 Mais d'un tel pleur esbahyr ne se fault ,
 Car je faisois chanter à ma musette
 La mort (helas !), la mort de Loysette,
 Qui maintenant au ciel prend ses esbatz
 A veoir encor sès troupeaux icy bas.

Une autre foys, pour l'amour de l'ameye,
 A tous venans pendency la challemye,
 Et ce jour là à grand' peine on sçavoit
 Lequel des deux gaigné le prix avoit,
 Ou de Merlin ou de moy : dont à l'heure
 Thony s'en vint sur le pré grand' alleure
 Nous accorder, et orna deux houlettes
 D'une longueur, de force violettes :
 Puis nous en fait present pour son plaisir :
 Mais à Merlin je baillé à choisir.

Et penses tu (ô Pan, dieu debonnaire)
 Que l'exercice et labeur ordinaire
 Que pour sonner du flajolet je pris
 Fust seulement pour emporter le prix ?
 Non, mais afin que si bien j'en apprinse,
 Que toy, qui es des pastoureaux le prince,

Prinsses plaisir à mon chant escouter,
 Comme à ouyr la marine flotter
 Contre la rive, ou des roches haultaines
 Ouyr tomber contre val les fontaines.

Certainement, c'estoit le plus grand soing
 Que j'eusse alors, et en prens à tesmoing
 Le blond Phebus qui me voyt et regarde,
 Si l'espaisseur de ce boys ne l'en garde,
 Et qui m'a veu traverser maint rocher
 Et maint torrent pour de toy approcher.

Or m'ont les dieux celestes et terrestres
 Tant faict heureux, mesmement les sylvestres,
 Qu'en gré tu prins mes petis sons rustiques,
 Et exaulças mes hymnes et cantiques,
 Me permettant les chanter en ton temple,
 Là où encor l'image je contemple
 De ta haulteur, qui en l'une main porte
 De dur cormier houlette riche et forte,
 Et l'autre tient chalemelle fournye
 De sept tuyaux, faictz selon l'armonye
 Des cieulx, où sont les sept Dieux clairs et haulx,
 Et denotans les sept artz liberaulx,
 Qui sont escriptz dedans ta teste sainte,
 Toute de pin bien couronnée et ceincte.

Ainsi, et donc en l'esté de mes jours,
 Plus me plaisoit aux champestres sejours
 Avoir faict chose (ô Pan) qui t'agréast,
 Ou qui l'oreille un peu te recreast,
 Qu'avoir autant de moutons que Tytire ;
 Et plus (cent foyz) me plaisoit d'ouyr dire :
 « Pan faict bon œil à Robin le berger, »
 Que veoir chés nous trois cens beufz heberger ;
 Car soucy lors n'avoys en mon courage
 D'aucun bestail ne d'aucun pasturage.

Mais maintenant que je suis en l'autonne,

Ne sçay quel soing inusité m'estonne
 De tel' façon, que de chanter la veine
 Devient en moy, non point lasse ne vaine,
 Ains triste et lente, et certes, bien souvent,
 Couché sur l'herbe, à la frescheur du vent,
 Voy ma musette à un arbre pendue
 Se plaindre à moy qu'oytive l'ay rendue ;
 Dont tout à coup mon desir se resveille,
 Qui de chanter voulant faire merveille,
 Trouve ce soing devant ses yeulx planté,
 Lequel le rend morne et espoventé :
 Car tant est soing basanné, layd, et pasle,
 Qu'à son regard la Muse pastoralle,
 Voyre la Muse heroyque et hardie,
 Et un moment se trouve refroidie,
 Et devant luy vont fuyant toutes deux
 Comme brebis devant un loup hydeux.

J'oy d'autre part le pyvert jargonner,
 Siffler l'escouffle et le buttor tonner,
 Voy l'estourneau, le heron et l'aronde
 Estrangement voller tout à la ronde,
 M'advertissans de la froide venue
 Du triste yver, qui la terre desnue.

D'autre costé j'oy la bise arriver,
 Qui en soufflant me prononce l'yver ;
 Dont mes trouppeaux, cela craignans et pis,
 Tous en un tas se tiennent accroupis,
 Et diroit on, à les ouyr beller,
 Qu'avecques moy te veulent appeller
 À leur secours, et qu'ilz ont congnoissance
 Que tu les as nourriz dès leur naissance.

Je ne quiers pas (ô bonté souveraine)
 Deux mille arpentz de pastiz en Touraine,
 Ne mille beufz errants par les herbis
 Des montz d'Auvergne, ou autant de brebis.

Il me suffit que mon troupeau preserves
Des loups, des ours, des lions, des loucerves,
Et moy du froid, car l'yver qui s'appreste
A commencé à neiger sur ma teste.

Lors à chanter plus soing ne me nuyra,
Ains devant moy plus viste s'enfuyra
Que devant luy ne vont fuyant les Muses,
Quand il verra que de faveur tu m'uses.

Lors ma musette, à un chesne pendue,
Par moy sera promptement descendue,
Et chanteray l'yver à seureté
Plus hault (et clair) que ne feiz onc l'esté.

Lors en science, en musique et en son
Un de mes vers vaudra une chanson,
Une chanson, une eglogue rustique,
Et une eglogue, une œuvre bucolique.

Que diray plus ? vienne ce qui pourra :
Plus tost le Rosne encontremont courra,
Plus tost seront haultes foretz sans branches,
Les cygnes noirs et les corneilles blanches,
Que je t'oublie (ô Pan de grand renom),
Ne que je cesse à louer ton hault nom.

Sus, mes brebis, troupeau petit et maigre,
Autour de moy sautez de cueur allaigre,
Car desja Pan, de sa verte maison,
M'a faict ce bien d'ouyr mon oraison.

IV. L'ENFER.

ESTIENNE DOLET A LYON JAMET

SALUT.

DEPUIS peu de temps (Jamet à tout jamais louable) voulant mettre en lumiere soubz mon impression toutes les œuvres du tien et mien amy Clement Marot (des louenges duquel je ne tiendray icy plus long propos, car elles sont assez congneues par tous lieux) je me suis mis à veoir tout ce qui desja avoit esté imprimé de luy, et recueillir tout ce qui se pourroit recouvrer entre ceulx auxquelz il faict part (en tesmoignage d'amytié) de ses labeurs et compositions. Entre autres choses j'ay trouvé son Enfer non encores imprimé, si non en la ville d'Envers. Et pource qu'en lisant l'ay trouvé sans scandale envers Dieu et la religion, et sans toucher aucunement la majesté des princes (qui sont les deux poincts que surtout doibt observer un auteur desirant ses œuvres estre publiées et reçues tant en son pays qu'en nations estrangeres), et que pareillement il ne blesse en nom exprès l'honneur d'aucun, pour ces raisons j'ay conclud que la publication de si gentil œuvre estoit licite et permise, et me suis mis après pour l'imprimer en la plus belle forme et avec le plus grand ornement qu'il m'a esté possible. Car tu ne sçauois penser que je trouve cest ouvrage digne d'estre leu, tant pour l'invention singulière que pour les descriptions merveilleuses qui y sont, pour les bons enseignemens aussi qui s'y trouvent, comme quand il admoneste les jeunes gens de se garder de vice, et de ne commettre crimes qui les puissent précipiter aux miseres et calamitez de prison. Plu-

sieurs autres enseignemens y a dignes d'estre leuz et re-leuz, non seulement des jeunes, mais bien aussi de toutes personnes de bon et meur jugement. Que pleust à Dieu que la description de cest horrible monstre, Procès, laquelle est en ce petit livret, fust bien entendue et receue ! Il est certain que l'on ne voirroit tant d'inimytiez et rancunes (choses totalement contrevenantes à la loy de Dieu) entre les chrestiens, ny tant de destructions et ruynes de plusieurs bonnes maisons et familles.

Voyla le proufict que l'on peult prendre en cette poesie Marotine, en laquelle je ne trouve rien scandaleux ou reprehensible, sinon que quelques gens chatouilleux des oreilles (ou, possible est) pleins de trop grande arrogance, se voulussent attribuer aucuns passages de cet œuvre, comme se sentans pinsez sans rire. Mais de tout cela il n'en est rien, ains tout le discours se fait par la commodité de l'argument, representant les choses qui peuvent advenir ou escheoir en tel cas. Tel effort d'esprit doibt estre libre, sans aucun esgard si gens mal pensans veulent calomnier ou reprimer ce qui ne leur appartient en rien. Car si un autheur a ce tintoin à la teste, que tel ou tel point de son ouvrage sera interpreté ainsi ou ainsi par les calumniateurs de ce monde, jamais il ne composera rien qui vaille. Mais (comme j'ay dict cydessus), moyennant que la religion ne soit blessée, ni l'honneur du prince attainct, et que aucun ne soit gratté (encores qu'il soit roigneux) apertement (comme par nom ou surnom), le demeurant est tolerable, et ne fault par après que lascher la bride à la plume, ou autrement ne se mesler d'escrire. Car si tu composes à l'opinion d'aultruy, tu te trouveras froid comme glace, et mieux vouldroit te reposer. C'est trop escript à toy de telle chose (amy Jamet), à toy qui entends trop mieulx cela que moy mesme. A Dieu doncques. De Lyon, ce 1^{er} jour de l'an de grace 1542.

L'ENFER.

COMME douleurs de nouvel amassées
Font souvenir des liesses passées,
Ainsi plaisir de nouvel amassé
Faict souvenir du mal qui est passé.
Je dy cecy, mes treschers freres, pource
Que l'amytié, la chere non rebourse,
Les pasetemps et consolations
Que je reçooy par visitations
En la prison claire et nette de Chartres
Me font recors des tenebreuses chartres,
Du grand chagrin et recueil ord et laid,
Que je trouvay dedans le Chastellet.

Si ne croy pas qu'il y ait chose au monde
Qui mieux ressemble un Enfer très immunde ;
Je dy Enfer, et Enfer puis bien dire :
Si l'allez veoir, encor le verrez pire.
Aller, hélas ! Ne vous y vueillez mettre ;
J'ayme trop mieulx le vous descrire en metre ;
Que pour le veoir aucun de vous soit mys
En telle peine. Escoutez donc, amys.

Bien avez leu, sans qu'il s'en falle un A,
Comme je fuz par l'instinct de Luna
Mené au lieu plus mal sentant que soulyphre,
Par cinq ou six ministres de ce gouffre,
Dont le plus gros jusques là me transporte.

Si rencontray Cerberus à la porte,
Lequel dressa ses trois testes en hault,
A tout le moins une qui trois en vault.
Lors de travers me voit ce chien poussif,
Puis m'a ouvert un huys gros et massif,

Duquel l'entrée est si estroicte et basse,
Que pour entrer faillut que me courbasse.

Mais ains que fusse entré au gouffre noir,
Je veoy à part un autre vieil manoir
Tout plein de gens, de bruict et de tumulte,
Parquoy avec ma guyde je consulte,
En luy disant ? « Dy moy, s'il t'en souvient,
D'où et de qui et pourquoy ce bruict vient. »

Si me respond : « Sans croyre le rebours,
Sçache qu'icy sont d'Enfer les faubourgs,
Où bien souvent s'esleve ceste feste,
Laquelle sort, plus rude que tempeste,
De l'estômac de ces gens que tu vois,
Qui sans cesser se rompent teste et voïx
Pour appoincter faulx et chetifs humains,
Qui ont debatz, et debatz ont eu maints.

Hault devant eulx le grand Minos se sied,
Qui sur leurs dicts ses sentences assied.
C'est luy qui juge, ou condamne ou deffend,
Ou taire faict, quand la teste luy fend.

Là les plus grans les plus petis destruyent ;
Là les petis peu ou point aux grans nuysent ;
Là trouve l'on façon de prolonger
Ce qui se doibt et se peult abreger ;
Là sans argent povreté n'a raison ;
Là se destruit mainte bonne maison ;
Là biens sans cause en causes se despendent ;
Là les causeurs les causes s'entrevendent ;
Là en public on manifeste et dit
La mauvaistié de ce monde maudict,
Qui ne sçauroit sous bonne conscience
Vivre deux jours en paix et patience ;
Dont j'ay grand' joye avecques ces mordans.
Et tant plus sont les hommes discordans,
Plus à discord esmouvons leurs courages,

Pour le prouffict qui vient de leurs dommages
 Car s'on vivoit en paix comme mestier,
 Rien ne vaudroit de ce lieu le mestier,
 Pource qu'il est de soy si anormal,
 Qu'il fault exprès qu'il commence par mal,
 Et que quelc'un à quelque autre mefface,
 Avant que nul jamais prouffict en face.

Bref, en ce lieu ne gagnerions deux pommes,
 Si ce n'estoit la mauvaistié des hommes ;
 Mais, par Pluton, le Dieu que doy nommer,
 Mourir de faim ne sçaurions, ne chommer :
 Car tant de gens qui en ce parc s'assailent
 Assez et trop de besongne nous taillent,
 Assez pour nous, quand les biens nous en viennent,
 Et trop pour eulx, quand povres en deviennent.
 Ce nonobstant, ô nouveau prisonnier,
 Il est besoing de près les manier :
 Il est besoing (croy moy), et par leur faulte,
 Que dessus eulx on tienne la main haulte ;
 Ou autrement les bons bonté fuyroient,
 Et les mauvais en empirant iroient.

Encor (pour vray) mettre on n'y peult tel ordre
 Que tousjours l'un l'autre ne vueille mordre,
 Dont raison veult qu'ainsi on les embarre,
 Et qu'entre deux soit mys distance et barre,
 Comme aux chevaulx en l'estable hargneux.

Minos le juge est de cela soingneux,
 Qui devant lui, pour entendre le cas,
 Faict deschiffrer tels noysifz altercas
 Par ces crieurs, dont l'un soutient tout droict
 Droict contre tort, l'autre tort contre droict ;
 Et bien souvent, par cautelle subtile,
 Tort bien mené rend bon droict inutile.

Prens y esgard, et enten leurs propos :
 Tu ne veis onc si differens suppostz.

Approche toy pour de plus près le veoir ;
 Regarde bien : je te fais asçavoir
 Que ce mordant que l'on oyt si fort bruyie ,
 De corps et biens veult son prochain destruire.
 Ce grand criart, qui tant la gueule tort,
 Pour le grand gaing tient du riche le tort.
 Ce bon vieillard (sans prendre or ou argent)
 Maintient le droict de mainte povre gent.
 Celluy qui parle illec sans s'esclatter ,
 Le juge assis veult corrompre et flatter.
 Et cestuy là, qui sa teste descœuvre,
 En playderie a faict un grand chef d'œuvre,
 Car il a tout destruit son parentage,
 Dont il est crainct et prisé d'avantage,
 Et bien heureux celuy se peult tenir
 Duquel il veult la cause soustenir.

Amy, voyla quelque peu des menées
 Qui aux faulxbourgs d'Enfer sont demenées
 Par nos grans loups ravissans et famys ,
 Qui ayment plus centz soulz que cent amys ,
 Et dont pour vray le moindre et le plus neuf
 Trouveroit bien à tondre sur un œuf.

Mais puis que tant de curiosité
 Te meult à veoir la sumptuosité
 De noz manoirs, ce que tu ne vis oncques
 Te feray veoir. Or sçaches, amy, doncques
 Qu'en cestuy parc où ton regard espands
 Une maniere il y a de serpentz
 Qui de petis viennent grans et felons ,
 Non point volans, mais trainans et bien longs.
 Et ne sont pas pourtant coulevres froides ,
 Ne verdz lezardz, ne dragons fortz et roides ;
 Et ne sont pas crocodiles infaictz,
 Ne scorpions tortuz et contrefaictz ;
 Ce ne sont pas vipereaux furieux ,

Ne basilics tuans les gens des yeux ;
 Ce ne sont pas mortiferes aspicz ,
 Mais ce sont bien serpens qui vallent pis.

Ce sont serpens enflez, envenimez ,
 Mordans, mauldictz, ardans et animez ,
 Jettans un feu qu'à peine on peult estaindre,
 Et en piquant dangereux à l'attaindre :

Car qui en est piqué ou offensé
 Enfin demeure chetif ou insensé :
 C'est la nature au serpent plein d'excès
 Qui par son nom est appellé Procès.

Tel est son nom, qui est de mort un ombre.
 Regarde un peu, en voyla un grand nombre,
 De gros, de grans, de moyens et de gresles,
 Plus mal faisans que tempestes ne gresles.

Celuy qui jecte ainsi feu à planté
 Veult enflammer quelque grand' parenté ;
 Celuy qui tire ainsi hors sa languette
 Destruira bref quelc'un, s'il ne s'en guette ;
 Celuy qui siffle et a les dens si drues ,
 Mordra quelc'un qui en courra les rues ;
 Et ce froid là, qui lentement se traine,
 Par son venin a bien sçeu mettre hayne
 Entre la mere et les mauvais enfans ;
 Car serpens froidz sont les plus eschaufans.
 Et de tous ceux qui en ce parc habitent,
 Les nouveaux nez, qui s'enflent et despitent.
 Sont plus subjectz à engendrer icy
 Que les plus vieux : voyre, qu'il soit ainsi,
 Cc vieil serpent sera tantost crevé,
 Combien qu'il ait mainct lignage grevé.
 Et cestuy là, plus antique qu'un roc,
 Pour reposer s'est pendu à un croc ;
 Mais ce petit, plus mordant qu'une louve,
 Dix grans serpens dessoubs sa pance couve ;

Dessous sa pance il en couve dix grans,
 Qui quelque jour seront plus denigrans
 Honneurs et biens que cil qui les couva ;
 Et pour un seul qui meurt ou qui s'en va,
 En viennent sept. Donc ne fault t'estonner ;
 Car pour du cas la preuve te donner,
 Tu dois sçavoir qu'yssues sont ces bestes
 Du grand serpent Hydra, qui eust sept testes,
 Contre lequel Hercules combattoit,
 Et quand de luy une teste abbattoit,
 Pour une morte en revenoit sept vives.

Ainsi est il de ces bestes noysives :
 Ceste nature ilz tiennent de la race
 Du grand Hydra, qui au profond de Thrace,
 Où il n'y a que guerres et contends,
 Les engendra dès l'aage et le temps
 Du faulx Cayn. Et si tu quiers raison
 Pourquoi procès sont si fort en saison,
 Sçache que c'est faulte de charité
 Entre chrestiens. Et, à la verité,
 Comment l'auront dedans leur cueur fichée,
 Quand par tout est si froidement preschée ?

A escouter voz prescheurs, bien souvent,
 Charité n'est que donner au convent.
 Pas ne diront combien procès differe
 Au vray chrestien, qui de tous se dît frere ;
 Pas ne diront qu'impossible leur semble
 D'estre chrestien et plaideur tout ensemble,
 Ainçois seront eux mesmes à plaider
 Les plus ardans. Et à bien regarder,
 Vous ne vallez de guere mieulx au monde
 Qu'en nostre Enfer, où toute horreur abonde.

Doncques, amy, ne t'esbahy comment
 Sergens, procès, vivent si longuement ;
 Car bien nourriz sont du laict de la lysse

Qui nommée est du monde la malice :
 Tousjours les a la louve entretenus
 Et près du cueur de son ventre tenus.
 Mais si ne veulx je à ses faicts contredire,
 Car c'est ma vie. Or plus ne t'en veulx dire :
 Passe c'est huys barré de puissant fer. »

A tant se teut le ministre d'Enfer,
 De qui les motz voluntiers escoutoye ;
 Point ne me laisse, ains me tient et costoye,
 Tant qu'il m'eust mis (pour mieux estre à couvrt)
 Dedans le lieu par Cerberus ouvert,
 Où plusieurs cas me furent ramentus ;
 Car lors allay devant Rhadamantus,
 Par un degré fort vieil, obscur et salle.

Pour abreger, je trouve en une salle
 Rhadamantus (juge assis à son aise),
 Plus enflammé qu'une ardante fournaise,
 Les yeux ouverts, les oreilles bien grandes,
 Fier en parler, cauteleux en demandes,
 Rebarbatif quand son cueur il descharge :
 Bref, digne d'estre aux Enfers en sa charge.

Là devant luy vient mainte ame damnée ;
 Et quand il dit : « Telle me soynt menée, »
 A ce seul mot un gros marteau carré
 Frappe tel coup contre un portail barré
 Qu'il faict crosler les tours du lieu infame.

Lors, à ce bruict, là bas n'y a povre ame
 Qui ne fremisse et de frayeur ne tremble
 Ainsi qu'au vent fueille de chesne ou tremble.
 Car la plus seure a bien crainte et grand' peur
 De se trouver devant tel attrappeur.
 Mais un ministre appelle et nomme celle
 Que veult le juge : adoncques s'avance elle,
 Et s'y en va tremblant, morne et pallie.

Dès qu'il la voit, il mitigue et pallie

Son parler aigre, et en faincte douceur
 Luy dict ainsi : « Vien ça, fay moy tout seur,
 Je te supply, d'un tel crime et forfait.
 Je croiroys bien que tu ne l'as point faict,
 Car ton maintien n'est que des plus gaillards ;
 Mais je veulx bien congnoistre ces paillards
 Qui avec toy feirent si chaude esmorche.
 Dy hardyment : as tu peur qu'on t'escorche ?
 Quand tu diras qui a faict le peché,
 Plus tost seras de noz mains depesché.
 Dequoy te sert la bouche tant fermée,
 Fors de tenir ta personne enfermée ?
 Si tu dys vray, je te jure et promets
 Par le hault ciel, où je n'iray jamais,
 Que des Enfers sortiras les brisées
 Pour t'en aller aux beaux Champs Elysées,
 Où liberté faict vivre les esprits
 Qui de compter verité ont appris.
 Vault il pas mieux donques que tu la comptes
 Que d'endurer mille peines et hontes ?
 Certes, si faict. Aussi je ne croy mye
 Que soys menteur, car ta phyzonomie
 Ne le dict point, et de mauvais affaire
 Seroit celuy qui te voudroit meffaire.
 Dy moy, n'ays paour. » Tous ces motz alleschans
 Font souvenir de l'oyseleur des champs,
 Qui doucement faict chanter son sublet
 Pour prendre au bric l'oyseau nyce et foyblet,
 Lequel languit ou meurt à la pippée :
 Ainsi en est la povre ame grippée :
 Si tel' douceur luy faict rien confesser,
 Rhadamantus la faict pendre ou fesser ;
 Mais si sa langue elle refraind et mord,
 Souventefoys eschappe peine et mort.
 Ce nonobstant, si tost qu'il vient à veoir

Que par douceur il ne la peut avoir,
 Aucunesfoys encontre elle il s'irrite,
 Et de ce pas, selon le demerite
 Qu'il sent en elle, il vous la faict plonger
 Au fons d'Enfer, ou luy faict alonger
 Veines et nerfz, et par tourments s'efforce
 A esprouver s'elle dira par force
 Ce que douceur n'a sceu d'elle tirer.

O! chers amys, j'en ay veu martyrer
 Tant, que pitié m'en mettoit en esmoy.
 Parquoy vous pry de plaindre avecques moy
 Les innocens qui en telz lieux damnables
 Tiennent souvent la place des coupables.

Et vous, enfans suyvens mauvaise vie,
 Retirez vous : ayez au cueur envie
 De vivre autant en façon estimée
 Qu'avez vescu en façon deprimée.
 Quand le bon trein un peu esprouverez,
 Plus doux que l'autre en fin le trouverez,
 Si que par bien le mal sera vaincu,
 Et du regret d'avoir si mal vescu
 Devant les yeulx vous viendra honte honneste,
 Et n'en hairrez cil qui vous admonneste,
 Pource qu'alors, ayans discretion,
 Vous vous verrez hors la subjection
 Des infernaulx et de leurs entrefaictes ;
 Car pour les bons les loix ne sont pas faictes.

Venons au point. Ce juge tant divers
 Un fier regard me jecta de travers,
 Tenant un port trop plus cruel que brave,
 Et d'un accent imperatif et grave
 Me demandant ma naissance et mon nom
 Et mon estat : « Juge de grand renom,
 Respons je alors, à bon droict tu poursuis
 Que je te dye orendroit qui je suys ;

Car incongneu suys des ombres iniques,
 Incongneu suys des ames plutoniques
 Et de tous ceulx de ceste obscure voye,
 Où pour certain jamais entré n'avoye :
 Mais bien congneu suis des ombres celiques,
 Bien congneu suis des ombres angeliques,
 Et de tous ceulx de la tresclaire voye
 Où Juppiter les desvoyez avoye :
 Bien me congneut et bien me guerdonna
 Lors qu'à sa sœur Pallas il me donna :
 Je dy Pallas la si sage et si belle ;
 Bien me congnoist la prudente Cybelle,
 Mere du grand Juppiter amyable.

Quant à Luna, diverse et variable,
 Trop me congnoist son faulx cueur odieux.

En la mer suis congneu des plus haults Dieux,
 Jusque aux Tritons et jusque aux Nerëides ;
 En terre aussi des Faunes et Hymnides
 Congneu je suis. Congneu je suis d'Orphée,
 De mainte nymphe et mainte noble fée ;
 Du gentil Pan qui les flustes manie ;
 De Eglé, qui danse au son de l'harmonie,
 Quand elle veoit les satyres suyvans ;
 De Galathée et de tous les servans,
 Jusqu'à Tityre, et ses brebis camuses ;
 Mais par sus tout suis congneu des neuf Muscs
 Et d'Appollo, Mercure et tous leurs filz,
 En vraye amour et science confictz.

Ce sont ceulx là (juge) qui en briefz jours
 Me mettront hors de tes obscurs sejours,
 Et qui pour vray de mon ennuy se deulent.
 Mais puis qu'envie et ma fortune veulent
 Que congneu sois, et saisy de tes laqs,
 Sçache de vray, puis que demandé l'as,
 Que mon droict nom je ne te veulx point taire :

Si t'advertis qu'il est à toy contraire
 Comme eau liquide au plus sec element :
 Car tu es rude, et mon nom est Clement,
 Et pour monstrier qu'à grand tort on me triste,
 Clement n'est point le nom de Lutheriste,
 Ains est le nom (à bien l'interpreter)
 Du plus contraire ennemy de Luther :
 C'est le saint nom du pape, qui accolle
 Les chiens d'Enfer (s'il luy plaist) d'une estolle.
 Le crains tu point ? C'est celuy qui afferme
 Qu'il ouvre Enfer, quand il veult, et le ferme :
 Celuy qui peult en feu chauld martyrer
 Cent mille espritz ou les en retirer.

Quant au surnom, aussi vray qu'Evangile,
 Il tire à cil du poete Vergile,
 Jadis chery de Mecenas à Romme :
 Maro s'appelle, et Marot je me nomme :
 Marot je suis, et Maro ne suis pas :
 Il n'en fut onc depuis le sien trespas ;
 Mais puis qu'avons un vray Mecenas ores,
 Quelque Maro nous pourrons veoir encores.

Et d'autre part (dont noz jours sont heureux)
 Le beau verger des lettres plantureux
 Nous reproduict ses fleurs et grans jonchées,
 Par cy devant flaistries et sechées
 Par le froid vent d'ignorance, et sa tourbe,
 Qui hault sçavoir persecute et destourbe,
 Et qui de cuer est si dure ou si tendre
 Que verité ne veult ou peult entendre.
 O Roy heureux, soubz lequel sont entrez
 (Presque periz) les lettres et lettrez.

Enten après (quant au point de mon estre)
 Que versmidy les haultz Dieux m'ont faict naistre,
 Où le soleil non trop excessif est ;
 Parquoy la terre avec honneur s'y vest

De mille fruictz, de mainte fleur et plante :
 Bacchus aussi sa bonne vigne y plante,
 Par art subtil, sur montaignes pierreuses,
 Rendans liqueurs fortes et savoureuses :
 Mainte fontaine y murmure et undoye,
 Et en tous temps le laurier y verdoye
 Près de la vigne, ainsi comme dessus
 Le double mont des Muses, Parnassus :
 Dont s'esbahyst la mienne fantasie
 Que plus d'esprits de noble Poësie
 N'en sont yssuz. Au lieu que je declaire
 Le fleuve Lot coule son eau peu claire,
 Qui maints rochers traverse et environne,
 Pour s'aller joindre au droict fil de Garonne.

A bref parler, c'est Chaors en Quercy,
 Que je laissay pour venir querre icy
 Mille malheurs, ausquelz ma destinée,
 M'avoit soumis. Car une matinée,
 N'ayant dix ans, en France fuz mené,
 Là ou depuis me suis tant pourmené
 Que j'oublaiy ma langue maternelle,
 Et grossement apprins la paternelle
 Langue françoise, ès grands courts estimée,
 Laquelle en fin quelque peu s'est limée,
 Suyvant le Roy François premier du nom,
 Dont le sçavoir excède le renom.

C'est le seul bien que j'ay acquis en France
 Depuis vingt ans, en labeur et souffrance.
 Fortune m'a, entre mille malheurs,
 Donné ce bien de mondaines valeurs.
 Que dy je, las ! O parole soudaine !
 C'est don de Dieu, non point valeur mondaine :
 Rien n'ay acquis des valeurs de ce monde,
 Qu'une maistresse en qui gist et abonde
 Plus de sçavoir, parlant et escrivant,

Qu'en autre femme en ce monde vivant.
 C'est du franc lys l'yssue Marguerite,
 Grande sur terre, envers le ciel petite ;
 C'est la princesse à l'esprit inspiré,
 Au cueur esleu, qui de Dieu est tiré
 Mieux (et m'en croys) que le festu de l'ambre,
 Et d'elle suis l'humble valet de chambre ;
 C'est mon estat. O juge plutonique,
 Le roy des Francs, dont elle est sœur unique,
 M'a faict ce bien, et quelque jour viendra
 Que la sœur mesme au frere me rendra.

Or suis je loing de ma dame et princesse,
 Et près d'ennuy, d'infortune et destresse ;
 Or suis je loing de sa tresclere face.
 S'elle fut près (ô cruel), ton audace
 Pas ne se fust mise en effort de prendre
 Son serviteur, qu'on n'a point veu mesprendre :
 Mais tu vois bien (dont je lamente et pleure)
 Qu'elle s'en va (hélas !) et je demeure
 Avec Pluton, et Charon nautonnier ;
 Elle va veoir un plus grand prisonnier :
 Sa noble mere ores elle accompagne,
 Pour retirer nostre roy hors d'Hespaigne,
 Que je souhaite en ceste compaignie,
 Avec ta laide et obscure mesgnie :
 Car ta prison liberté luy seroit,
 Et, comme Christ, les ames pouleroit
 Hors des Enfers, sans t'en laisser une ombre,
 En ton advis, serois je point du nombre ?
 S'ainsi estoit, et la mere et la fille
 Retourneroient, sans qu'Hespaigne et Castille
 D'elle receust les filz au lieu du pere.

Mais, quand je pense à si grand impropere,
 Qu'est il besoing que soye en liberté,
 Puis qu'en prison mon Roy est arresté ?

Qu'est de besoing qu'ores je soys sans peine,
Puis que d'ennuy ma maistresse est si pleine? »

Ainsi (peu près) au juge devisay ;
Et en parlant un griffon j'avisay,
Qui de sa croche et ravissante pate
Escrivoit là l'an, le jour et la date
De ma prison, et ce qui pouvoit duyre
A leur propos, pour me fascher et nuyre,
Et ne sceut onc bien orthographier
Ce qui servoit à me justifier.

Certes, amys qui cherchez mon recours,
La coustume est des infernales cours,
Si quelque esprit de gentille nature
Vient là dedans tesmoingner d'aventure
Aucuns propos, ou moyens, ou manieres
Justifians les ames prisonnieres,
Il ne sera des juges escouté,
Mais lourdement de son dict rebouté ;
Et escouter on ne refusera
L'esprit maling qui les accusera.
Si que celui qui plus fera d'encombres,
Par ses rapportz, aux malheureuses umbres,
Plus recevra de recueil et pecunes ;
Et si tant peult en accuser aucunes,
Qu'elles en soyent pendues ou bruslées,
Les infernaulx feront saults et hullées ;
Chaines de fer et crochets sonneront,
Et de grand' joye ensemble tonneront,
En faisant feu de flamme sulphurée,
Pour la nouvelle ouyr tant malheurée.

Le griffon donc en son livre doubla
De mes propos ce que bon luy sembla ;
Puis se leva Rhadamantus du siege,
Qui remener me feit au bas colliege
Des malheureux, par la voye où je vins :

Si les trouvoy à milliers et à vingts,
Et avec eulx feis un temps demourance,
Fasché d'ennuy, consolé d'esperance.

C. *Pièces ajoutées aux Œuvres de Marot après sa mort.*

V. E G L O G U E

sur la naissance

DU FILZ DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

(1544.)

CONFORTEZ MOY, Muses savoisiennes ;
Le souvenir des adversitez miennes
Faites cesser jusques à tant que j'aye
Chanté l'enfant dont la Gaule est si gaye,
Et permettez l'infortuné berger
Sonner eglogue en propos moins leger
Que cy devant ; les rosiers qui sont bas
Et les taillis à tous ne plaisent pas ;
Sus, à ce coup, chantons forests ramées :
Les forests sont des grans princes aymées.

Or sommes nous prochains du dernier aage
Prophetizé par Cumane la sage :
Des siecles grans le plus grand et le chef
Commencer veut à naistre de rechef.
La vierge Astrée en brief temps reviendra ;
De Saturnus le regne encor viendra,
Puis que le ciel, lequel se renouvelle,
Nous a pourveu de lignée nouvelle.
Diane claire a de lassus donné
Faveur celeste à l'enfant nouveau né
D'Endymion, à l'enfant voirement
Dessous lequel faudra premierement
L'aage de fer, et puis par tout le monde

S'eslevera l'aage d'or pur et monde.

Ce temps heureux, François preux et sçavant,
Commencera dessous toy bien avant :
Et si l'on void soubz Henry quelque reste
De la malice aujourd'huy manifeste,
Elle sera si foible et si esteinte,
Que plus de rien la terre n'aura craincte ;
Puis, quand au ciel serez dieux triomphans,
Ce nouveau né, heureux sus tous enfans,
Gouvernera le monde ainsi prospere
Par les vertuz de l'un et l'autre pere.

La terre donc, gracieux enfantin,
Te produira serpolet et plantin,
Trefle et serfeuil sans culture venus
Pour engraisser tous les troupeaulx menuz ;
Les chevres lors au logis reviendront
Pleines de laict ; les brebis ne craindront
Lyon ne loup ; l'herbe qui venin porte
Et la couleuvre aux champs demourra morte,
Et l'odorant amome d'Assyrie
Sera commun comme herbe de prairie.

Regarde, enfant de celeste semence,
Comme desja ce beau siecle commence :
Ja le laurier te prepare couronnes ;
Ja le blanc lys dedans ton bers fleuronne.
D'icy à peu, des hauts princes parfaits,
Et du grand pere aussi, les nobles faits
Lire pourras, tandis que les louanges
Du pere tien par nations estranges
Iront vollant, et deslors pourras tu
Sçavoir combien vaut honneur et vertu.

En cestuy temps, steriles monts et plains
Seront de bledz et de vignes tous pleins,
Et verra l'on les chesnes plantureux
Par les forests suer miel savoureux.

Ce neantmoins, des fraudes qui sont ores
 Quelque relique on pourra voir encores :
 La terre encor du soc on verra fendre,
 Villes et bourgz de murailles deffendre,
 Conduire en mer les navire volans,
 Et aura France encores des Rolandz.

Mais quand les ans t'auront fait homme fort,
 Plus ne sera de guerre aucun effort :
 Plus voile au vent ne fera la gallée
 Pour trafiquer dessus la mer sallée :
 Chacune terre à chacune cité
 Apportera toute commodité ;
 Arbres croïstront d'eulx mesmes à la ligne ;
 Besoing n'aura plus de serpe la vigne,
 Et osterà le laboureur champestre
 Aux beufz le joug : plus ne feront que paistre.
 La laine plus n'aura besoing d'apprendre
 A feintement diverses couleurs prendre,
 Car le belier en chascune saison
 De cramoyse portera la toyson,
 Ou jaune, ou perse, et chacun aignelet
 Sera vestu de pourpre violet.
 Ce sont pour vrai choses determinées
 Par l'immuable arrest des dessinées.

Commence, Enfant, d'entrer en ce bon heur :
 Reçois desja et l'hommage et l'honneur
 Du bien futur. Voy la ronde machine
 Qui sous le poids de ta grandeur s'encline ;
 Voy comme tout ne se peut contenir
 De s'esgayer pour le siecle advenir.
 O si tant vivre en ce monde je peusse,
 Qu'avant mourir loisir de chanter j'eusse
 Tes nobles faits, ny Orpheus de Thrace,
 Ny Apollo, qui Orpheus efface,
 Ne me vaincroit, non pas Clio la belle,

Ny le dieu Pan, et Syringue y fust elle.

Or vy, enfant, vy, enfant bien heureux ;
Donne à ta mère un doux ris amoureux :
D'un petit ris commence à la congnoistre,
Et fais les jours multiplier et croistre
De ton ayeul, le grand berger de France,
Qui en toi void renaistre son enfance.

VI. AVANT NAISSANCE

du troisieme enfant de Madame

MADAME LA DUCHESSE DE FERRARE

PETIT enfant, quel que sois, fille ou fils,
Parfay le temps de tes neuf mois prefix
Heureusement : puis sors du royal ventre,
Et de ce monde en la grand lumiere entre :
Entre sans cry, vien sans pleur en lumiere.
Vien sans donner destresse coustumiere
A la mere humble en qui Dieu t'a faict naistre,
Puis d'un doux ris commence à la congnoistre,
Après que faict luy auras cognoissance,
Prens peu à peu nourriture et croissance,
Tant qu'à demi commences à parler,
Et tout seulet en trepignant aller
Sur les carreaux de ta maison prospere,
Au pasetemps de ta mere et ton pere,
Qui de t'y voir un de ces jours pretendent,
Avec ton frère et ta sœur, qui t'attendent.

Vien hardyment : car quand grandet seras,
Et qu'à entendre un peu commenceras,
Tu trouveras un siccle pour aprendre
En peu de temps ce qu'enfant peut comprendre

Vien hardyment : car ayant plus grand aage,
Tu trouveras encores davantage :
Tu trouveras la guerre commencée
Contre ignorance et sa troupe insensée,

Et, au rebours, vertu mise en avant,
 Qui te rendra personnage sçavant
 En tous beaux arts, tant soient ils difficiles,
 Tant par moyens que par lettres faciles.
 Puis, je suis seur, et on le cognoistra,
 Qu'à ta naissance-avecques toy naistra
 Esprit docile et cœur sans tache amere
 Si tu tiens rien du costé de la mere.

Vien hardiment, et ne crains que Saturne
 En bien mondains te puisse estre importune,
 Car tu naistras, non ainsi povre et mince
 Comme moy (las !), mais enfant d'un grand prince.

Vien sain et sauf : tu peulx estre asseuré
 Qu'à ta naissance il n'y aura pleuré,
 A la façon des Thraces lamentant
 Leurs nouveaux nez, et en grand dueil chantant
 L'ennuy, le mal et la peine asservie
 Qu'il leur falloit souffrir en ceste vie.
 Mais tu auras (que Dieu ce bien te face)
 Le vray moyen qui tout ennuy efface,
 Et faict qu'au monde angoisse on ne craint point,
 Ne la mort mesme alors qu'elle nous poind.

Ce vray moyen piein de joye feconde,
 C'est ferme espoir de la vie seconde,
 Par Jesus Christ, vainqueur et triumpnant
 De ceste mort. Vien donc, petit enfant :
 Vien voir de terre et de mer le grand tour,
 Avec le ciel qui se courbe à l'entour.
 Vien voir, vien voir mainte belle ornatüre
 Que chacun d'eux a receu de nature ;
 Vien voir ce monde, et les peuples et princes
 Regnans sur luy en diverses provinces,
 Entre lesquelz est le plus apparent
 Le roy François, qui te sera parent,
 Sous et par qui ont esté esclairciz

70 AVANT-NAISSANCE DU TROISIEME, ETC.

Tous les beaux arts par avant obscurciz.

O siecle d'or le plus fin que l'on treuve,

Dont la bonté sous un tel roy s'espreuve !

O jours heureux à ceulx qui les cognoissent,

Et plus heureux ceulx qui aujourd'huy naissent !

Je te dirois encor cent mille choses

Qui sont en terre autour du ciel encloses,

Belles à l'œil et douces à penser,

Mais j'aurois peur de ta mere offenser,

Et que de voir et d'y penser tu prinses

Si grand desir, qu'avant le terme vinses.

Parquoy (enfant) quel que sois, fille ou fils,

Parfaits le temps de tes neuf mois prefix

Heureusement : puis sorts du royal ventre

Et de ce monde en la grand' lumiere entre.

VII. EPISTRE

ENVOYÉE PAR CLEMENT MAROT

A MONSIEUR DANGUYEN

Lieutenant pour le Roy par delà les monts

(1544.)

VERTU qui est de l'heur acompaignée
(Prince sorty de royalle lignée),
C'est la seurté de victoire et d'honneur :
Or t'a doné le souverain donneur
Et l'un et l'aultre : il t'a doné fortune
A ta vertu prospère et opportune ;
Vertu qui rien de jéunesse ne sent,
Vertu chenué en aage adolescent,
Qui ne sera (comme je croy) trompée
De la Fortune adverse de Pompée.

Ainsi, ayant ce que Cæsar avoit,
Qui est celluy qui à l'œil bien ne voit
Qu'impossible est qu'en armes ne l'imites,
Et que (partant) passeras ses limites ?

L'arbrisseau franc qui florist et boutone
D'en veoir le fruct esperance nous donne ;
L'effect recent de tes premiers effors
De tes haulx faictz advenir nous fait fors,
Qui puis un peu, en la plaine campagne,
Rompis l'armée et la gloire d'Espagne,
En fouldroyant de tes robustes mains
Nombre infiny d'Espaignolz et Germains ;

Qui de leurs corps as la terre couverte,
 Et de leur sang feis rougir l'herbe verte ;
 Qui feis fuyr, de paour plus froit que glace,
 Le vieil marquis devant ta jeune face,
 Puis ramenas, sans faire pertes grandes,
 Dedans ton ost les martialles bandes
 Et les souldardz loyaulx et non mutins,
 Souillez de sang et riches de butins ;
 Qui tost après chassas Petre Columne
 De Carignan, dont meritas corone
 De verd laurier. Bien la merites certes,
 Veu que tu es le recouvreur des pertes
 Qu'a eu (helas !) en la terre italique
 Depuis vingt ans la nation gallique.

C'est luy, c'est luy, n'en soyez mal contens,
 Vieulx conducteurs, qui seul depuis le temps
 Nous a gagné et bataille et journée.
 Courage, enfans, car la chance est tournée !
 L'heur d'Hannibal par la fatale main
 De Scipion, le jeune enfant romain,
 Fut destourné : par prince de mesme aage
 Se tourne l'heur de Charles en dommaige ;
 Entrer voyons noz bones destinées,
 Et prendre fin les siennes declinées.
 Dessoubz Bourbon fut son heur commencé :
 Dessoubz Bourbon s'en va desadvancé.

O Roy, aussy ton propre nom il porte,
 Et par François François en mainte sorte
 Sera vangé. O Roy de grand renom,
 Bien aultre chose ha de toy que le nom :
 Il ha de toy la saige hardiesse ;
 Il ha de toy au combat la proesse ;
 Il ha de toy (Nature ainsi le veult)
 Je ne sçay quoy, qui nommer ne se peult,
 Dont attirer il sçait les cœurs des hommes,

Et à bon droict souvent ton filz le nommes.

A toy, donc, Roy, à toy doncques ne tienne :
Qu'entre tes mains la possession tienne
Ne mette en bref ; soyt tousjours ta main prompte
A soustenir sa fortune qui monte.

Et toy qui tiens aux Itales son lieu,
Palas prudente, et Mars le puissant dieu,
Te doint finir ton œuvre commancée.

S'ainsi advient, sortez de ma pensée,
Tristes ennuictz, qui m'avez fait escrire
Vers doloureux. Arriere ceste lire
Dont je chantois l'amour par cy devant !
Plus ne m'orrez Venus mettre en avant,
Ne de flageol soner chant bucolique,
Ains soneray la trompette bellique
D'un grand Virgile, ou d'Homere ancien,
Pour celebrer les haultz faictz d'Anghien.
Lequel sera (contre fortune amère)
Nostre Achiles, et Marot son Homere.

VIII. SERMON
DU BON PASTEUR ET DU MAUVAIS,

Pris et extraict du dixieme chapitre de Saint Jehan.

P RÈS de Paris vostre grande cité,
Sire, je fus, le karesme, incité
D'aller aux champs entendre le propos
Du bon Pasteur, aimant l'aise et repos
De ses brebis, lequel paist mesmement
Le sien bestail par bon nourrissement.
Lors un j'en vei, sur un tertre monté,
Que Charitable Amour avoit dompté,
Songneusement gardant son petit nombre,
Qui là estoit tappi à terre en l'ombre,
Et le paissoit de l'Escriture Sainte,
Disant ainsi par parole non fainte :

« Petit troupeau, vous n'avez donc plus cure
D'estre repeu de l'humaine pasture,
Ayant ouy la joyeuse nouvelle
De ce pain vif qui rend l'ame immortelle,
Du haut du ciel icy bas descendu,
Pour estre à tous les humains espandu,
Qui vous a faict ce haut bien et cest heur
D'ouir la voix de vostre bon Pasteur,
Qui est entré dedans la bergerie
Pour le salut de la brebis perie,
La restaurant de si doux pasturage,
Que d'un mauvais il fait un bon courage.

C'est luy qui est verité, vie, et vöye
Où nul vivant ne s'esgare ou fourvoye.

C'est la clarté qui le monde illumine,
Que nulle nuit ne tenebre exterminé.

C'est luy qui est l'eau vive et souveraine
Qui dans le cueur faict sourdre une fontaine
Saillant du ciel, d'un goust tant bon et soef,
Que qui en boit il n'aura jamais soif.

A luy avez esté tirez du pere
Pour aller veoir ce Pasteur vostre frere,
Ne plus ne moins que si fussiez l'eslite
Qu'il a voulu choisir, et sans merite
Que de luy seul, dès le commencement,
Quand par son mot il fit le firmament
Il a bien dit : « Je cognoy mes ouailles,
Et elles moy, et ouvrent les oreilles
Pour escouter ma divine parole,
Qui n'est en rien menteuse ne frivole. »

C'est luy qui a baillé pour nous sa vie,
Tant il a eu de nous saulver envie,
Et a rompu nostre captivité,
En nous donnant franchise et liberté.

C'est le Pasteur de nous si fort jaloux,
Que ne serez pris ne ravis des loups.
Et, qui plus est, luy tant bon, tant honneste,
A tout nombré le poil de vostre teste,
Et n'en cherra un sans la volonté
De Dieu son pere : ainsi l'a racompté.

C'est luy qui a publié son edict,
(Au moins ainsi que l'Evangile dit)
Que chascun voise à luy de prime face
Quand il voudra obtenir quelque grace,
Tant soit indigne et remply de malice,
Et il aura pardon du malefice,
Ainsi comme eut le povre Enfant Prodigue.

Qui, de la chair ayant suivi la ligue,
Fut prevenu de son pere, et receu
Benignement, dès qu'il l'eust apperceu.

Il crie après : « Je vous fais asçavoir
Que nul ne peut accès au pere avoir
Sinon par moy ; et si ne pouvez rien
Faire sans moy, tant soit petit de bien
Pour vous sauver, et cróyez à mon dire :
Car vous sans moy estes tous enfans d'ire ;
Escoutez donc le Pasteur debonnaire,
Puis qu'il nous est tant doux et salutaire ;
Car Dieu commande exprès de l'escouter,
Et autre esprit contraire rebouter. »

O charité, ô bonté indicible,
Te comparer à autre est impossible.
Où est l'amy, que tant bon on reclame,
Qui pour l'amy voulust bailler son ame ?
Ou est l'amy, ou soit vif ou soit mort,
Qui à l'amy baille vie pour mort ?
Ou est le roy qui vueille conceder
Grace, où nully ne vient interceder ?
Et promettant que tout criminel homme
Humilié s'adressast vers luy, comme
Feroit celuy qui a bien merité
Quelque grand bien pour sa dexterité.
Las ! trop s'en fault qu'il se vueille cacher ;
Mais quoy ! il vient ses ennemis chercher
Pour les sauver, lors qu'ilz luy font outrage,
Ainsi qu'avons de saint Paul tesmoignage,
Qui fut receu vaisseau d'election
Faisant des saintz la persecution.

Tu ne cherchois rien moins, Samaritaine,
Que ton salut, allant à la fontaine ;
Et toutesfoys par luy tu fuz cherchée.
Dont ta grand' soif fut d'eau vive estanchée.

Mais que diray dont tel amour procede ,
Qui les amours de tous humains excede ?
Seroit ce point pour la laine ou toison
Que luy rendez tous les ans à foison ?
Seroit ce point pour quelque bonne chose
Venant de vous, en vostre cueur enclose ?
Certes, nenny, car en cela vous estes
(Il est certain) toutes indignes bestes,
Et tout ainsi immundes et crasseuses
Comme le drap des femmes menstrueuses.
Puis que telle est vers luy vostre excellence,
Ce n'est cela donc qui meut sa clemence
A vous aymer, mais la seule bonté
Qui a la terre et le ciel surmonté,
Ce qu'ignorez, si mal estes instruictes.
Povres brebis, on vous a bien seduictes ;
Car seulement il est icy venu
Pour le troupeau en peché detenu.
Donc nul n'aura part au grand benefice
Qu'il nous a quis, s'il dit estre sans vice.
L'homme dispos, qui est sain et entier,
Du médecin n'a besoin ne mestier,
Et seroit fol cil qui juste estre pense,
De demander pardon de son offense.
Parquoy ne faut nullement s'excuser,
Mais envers luy noz delictz accuser,
Comme celuy qui dit la patenostre,
Qui lors confesse estre pecheur tout outre.
« Las ! n'entre pas, dit David humblement,
Contre ton serf, Seigneur, en jugement :
Car je suis seur, et bien edifié,
Que nul ne peut estre justifié
Si tu te veux monstrer accusateur,
Toy estant juste, et tout homme est menteur. »
Car Dieu a tout conclud dessoubz peché,

Dont a voullu en croix estre attaché,
En declairant sa grand' misericorde,
Dont malheureux est qui ne s'y accorde.

Or pour purger ses œuvres vicieux,
Trouve l'on point un onguent precieux,
Ou autre cas faict de mouches à miel,
Ou ne sçay quel baume artificiel?
Non, que le sang du sauveur Jesus-Christ,
Qui a esté pour vous laver proscrit
Et immolé, tendant en croix ses mains,
Monstrant porter les pechez des humains.
Se vend il point tant aux grans qu'aux petis?
Non, mais se donne à un chacun gratis
Celuy qui a pleinement satisfait
Pour le peché que point il n'avoit fait,
Et n'y avoit remede qui valust
Que celui là, pour nous donner salut.
Par autre nom, tant soit il esprouvé,
L'homme ne peut jamais estre sauvé.
Si le salut fut venu d'autre lieu,
Mort pour néant seroit le filz de Dieu.
Saint Paul ce poinct clairement nous deceuvre,
En asseurant qu'il ne vient de nostre œuvre,
Mais de la foy, qui l'homme justifie,
Tant soit meschant, quand en Dieu se confie,
Soit deffiant de soy et sa vertu,
Que ne luy faut estimer un festu :
Car ayant fait tout selon l'Evangile,
Dites : « Je suis serviteur inutile. »
Parlant de foy, j'entens de la foy vive,
Laquelle n'est vers son prochain oysive ;
Qui vient de Dieu par grace, et en pur don,
Et non de nous, faisant l'arbre estre bon,
Qui par l'ardeur d'icelle fleurira,
Et son bon fruict en son temps produyra :

Car l'homme en foy ressemble à son ouvrage,
 L'arbre planté l'orée d'un rivage,
 Qui son bon fruit produit en la saison.
 Aussi David, faisant comparaison,
 Dit que jamais ses feuilles ne perissent,
 Et tous ses fruitz prosperement meurissent.

Donc est besoin que l'arbre et sa racine
 Soit rendu bon par la grace divine,
 Premièrement qu'il puisse aucuns fruitz faire,
 Qui suffisans soyent pour à Dieu complaire.
 Parquoy il est escrit dedans la Bible
 Que plaire à Dieu sans foy est impossible ;
 Car le bon fruit, quel qu'il soit, n'a la force
 Faire bon l'arbre en seve ou en escorce,
 Mais du bon fruit on dit en verité :

« Cest arbre est bon, qui tel fruit a porté »

L'arbre mauvais produire ne scauroit
 Que mauvais fruit : qui autrement diroit
 Seroit menteur et seducteur inique :
 Dieu nous le dit en lieu bien autentique.

Donques, brebis, par ceste vive foy
 Duites serez à parfaire la loy,
 Qui est aymer Dieu d'une amour extremesme,
 Et son prochain ainsi comme soy mesme ;
 Car lors l'esprit comme d'un instrument
 P'propre usera de vous utilement,
 En dechassant le violent et fort
 Hors de voz cueurs, où il avoit son fort,
 Qui s'enfuira esperdu et confus
 Par le plus fort esprit en vous infus.
 D'icelluy seul vient vostre suffisance ;
 Sans luy de vous le bien n'est qu'apparence
 Exterieur, et fard hypocritique,
 Comme un sepulchre orné en lieu publique
 Qui par dehors monstre quelque beauté,

Mais par dedans n'est qu'immondicité.

Par ceste foy vous estes tous faitz dieux,
Et filz de Dieu, et heritiers des cieulx.

Par ceste foy enfans d'adoption,
Jadis enfans de malediction.

C'est le heraut qui nous a annoncé
Que Dieu avoit de tout point renoncé
De se venger contre nous de l'injure
Que luy avoit fait nostre ame parjure :
Et qu'il avoit esté mediateur
Tant qu'il estoit d'ennemy amateur.

Par ceste foy à Dieu ferons offrande
D'un cueur contrit, car tel il le demande,
Qui est le lieu où veut estre honoré
En verité, et esprit adoré,
Dieu, qui a fait miraculeusement
Le monde, et tout universelement ;
Veu que du ciel et terre il est Seigneur,
Voyre, et selon son vouloir, gouverneur.
Point il n'habite en temples faitz de mains,
Et reveré n'est par mains des humains.
Tout est par luy et par tout d'une essence,
N'ayant besoin de rien, ou indigence ;
Il ne faut donc à aucun simulacre
Accomparer l'esprit divin et sacre.

Par ceste foy vive le juste vit,
Lequel des mains de Dieu nul ne ravit,
Et luy tombé confondu ne sera,
Mais la faveur de Dieu l'eslevera.

Par foy, de Dieu vous estes le saint temple,
Qui doit monstrier à chascun bon exemple,
Et prier Dieu, sans aucune fainctise,
Pour les seigneurs et pasteurs de l'eglise,
Les honorant ainsi qu'il appartient,
Et que de Dieu l'Escripture contient,

Par ceste foy les bienheureux fidelles
 Sont tous armez, non point d'armes charnelles
 Qu'on peut forger, mais de Dieu trespuissantes,
 Et tout ainsi que le soleil luyantes,
 Pour abimer tout esprit et hautesse
 Qui fierement contre les cieulx se dresse ;
 Pour foudroyer ces géants temeraïres,
 Du Dieu vivant superbes adversaires,
 Qui montz sur montz s'efforcent cumuler,
 Pour par leur force en paradis aller,
 En desdaignant la guide et saufconduit,
 Qui est la foy, dont faut estre conduit.
 Pour ceste foy serez persecutez,
 Hays du monde, à mort executez,
 Ainsi que fut vostre pasteur et maïstre,
 Puis que voulez en sa prairie païstre.
 Tel est des siens la mercq et le vray signe,
 Duquel ne fut et n'est le monde digne.
 Ceulx qui feront de vous telle injustice,
 Penseront estre à Dieu vray sacrifice ;
 Mais en estant de son dire recors,
 Vous ne craindrez ceux qui tuent les corps,
 Trop bien celuy qui tue corps et ame,
 Laquelle n'est icy en danger d'ame.
 Et recevans tel' persecution
 Esperez en remuneration,
 Qui est au ciel tresgrande et copieuse,
 Parquoy sera vostre ame bien heureuse.

Par ceste foy nul n'aura fantasie
 Suyvre le monde, ou secte ou heresie,
 Qui est à Dieu abomination,
 Ains vous l'aurez en detestation ;
 Car suivre faut la reïgle et loy de Christ,
 Comme il l'a baillée par escrit,
 Sans quelque part nullement decliner,

Qui ne voudroit se perdre ou ruyner.
 Par foy on voit l'opinion damnée,
 Que charité qui est bien ordonnée
 Commence à soy ; car charité ne quiert
 Ce qui est sien, mais plutost ell' requiert
 Perdre son bien pour l'autruy augmenter.

Oyez vous point Moyses lamenter
 Et supplier à Dieu d'un ardant zele
 Pour le delict de son peuple infidele,
 En desirant plustost estre damné
 Que fust à mort le peuple condamné ?
 Si Jesuchrist l'eust ainsi ordonné,
 Il n'eust sa mort pour vous abandonné,
 Et de Cephass n'eust blasmé la priere,
 Quand il luy dit : « Va, faux Satan, arriere. »
 Ne dit il pas en nous donnant la forme,
 Qu'eussions amour à la sienne conforme,
 Dont pour les siens saint Paul d'elle embrasé
 Estre voulut anathematizé ?
 Par ceste foy, empereurs, roys et princes
 Visiteront leurs pays et provinces,
 Pour empescher que le povre pupille
 Grevé ne soit, ne la vefve debile,
 Et que le sang de l'humaine innocence,
 Pour qui l'esprit demande à Dieu vengeance,
 Ne soit au glaive exposé et soumis,
 Par faulx tesmoings, et de Dieu ennemis.

En ceste foy l'homme s'humiliera,
 Et à chacun seigneur obeyra ;
 Premier au roy, comme au plus excellent,
 Puis aux seigneurs tout à l'equipolent ;
 Car à chacun faut rendre son honneur,
 Soit roy ou duc, ou prince ou gouverneur.
 Ce sont ceux là que Dieu a envoyez,
 Pour reprimer les mauvais devoyez,

Non pour les bons, sinon pour leur louange.
 Consequemment ne trouveront estrange
 De bien payer leur tribut loyaument,
 Comme de Dieu est le commandement.
 Et qui resiste au roy et sa puissance
 Resiste à Dieu et à son ordonnance :
 Car le roy est d'ordonnance divine,
 Qui veut que tout subject vers luy s'encline.
 Ceste foy là nous assure et exhorte
 Comme la mort est de vie la porte.
 Celle qui eut sur tous humains victoire
 N'est maintenant qu'une porte de gloire,
 D'autant que mort estoit nostre ennemie,
 D'autant elle est tresdesirable amie.
 Mort n'occist plus, mais elle nous fait vivre,
 Et de prison en liberté nous livre.

Heureuse mort, ton dard n'est que la clef
 Pour aller veoir Jesus-Christ nostre chef.
 Sans mort cy bas tousjours nous demourrions,
 Sans mort jamais joye ou plaisir n'aurions,
 Sans mort ne peut veoir son espoux l'espouse
 Qui est de luy, non sans raison, jalouse.
 Benoiste mort, ainsi te faut nommer,
 Nul ne devroit souffrir les morts blasmer
 Le doux effect de ton urgent office,
 Lequel nous est necessaire et propice.
 Les mortz, ce sont les tenebres du monde,
 Esquelles tant d'obscurité abonde,
 Qu'elles n'ont sceu la lumiere comprendre
 Pour le chemin de leur salut entendre.
 Peintres françois, advisez à ce point :
 Quant à la mort, ne me la peignez point,
 Comme on souloit, ainsi laide et hideuse ;
 Mais faites la plus belle et gratieuse
 Que ne fut onc ou Helcine ou Lucesse,

Afin qu'elle ayt des amoureux la presse.
 Brief, tirez la qu'il ne luy faille rien,
 Puis que par elle avons un si grand bien.
 Il est raison que mort nous semble belle,
 Puis que par mort avons vie eternelle,
 Et que son nom, qui sembloit estre horreur
 A un chacun, fust pape ou empereur,
 Soit maintenant nom de toute assurance
 A ceux qui ont en Dieu vraye esperance.
 Puis luy baillez en sa main dextre dard
 Si bien pourtraict de vostre excellent art,
 Qui semble à l'œil par bonne perspective
 Estre d'amour une fleche naive ;
 Non qu'elle cause aux navrez tant d'amcr
 Que celle là qui fait la chair aymer,
 Et qu'elle n'ayt ne charme ne poison,
 Mais un onguent qui porte guerison
 De tous les maulx esquels dame Nature
 A obligé toute sa geniture.
 Aussi qu'elle ait puissance de dissoudre
 Et transmuier nostre prison en poudre ;
 Que nul vivant ne s'ose point venter,
 De soy pouvoir de son dard exemter.
 Ne la montez sus un char arrogante,
 Comme elle estoit des humains triomphante,
 Mais peindez la que triompher nous face
 Nous faisant veoir Jesus-Christ face à face. »

Voylà de quoy ses ouailles paissoit
 Le Bon Pasteur, voyre, et les engraissoit
 A veue d'œil spirituellement,
 Tant que n'avoient faim ne soif nullement
 Et recevoient don d'immortalité
 Participant à la divinité.

D'autres j'en vey faisant les chatemites.
 Pra le dehors aussi simples qu'hermites

Mais je me doute, et à ma fantaisie,
Que là estoit caché hypocrisie,
Et me sembloit, ou j'ay bien mauvais yeulx,
Que leur esprit estoit seditieux.
Ilz nourrissoient leurs grans troupeaux de songes,
De *ergos*, d'*utrum*, de *quare*, de mensonges,
Et de cela ilz faisoient du pain bis,
Que bien amoyent leurs seduities brebis ;
Mais de maigreur estoyent enlangorées :
Plus en beuvoient, plus estoyent alterées ;
Plus en mangeoyent, plus en vouloyent manger,
Et l'ame et corps estoyent en grand danger :
Et ne sçauroient ennemis estrangers
Pis les traicter que faisoient leurs bergers,
Qui souz couleur de longues oraisons
Le plus souvent devorent leurs toysons ;
Et croy, si mieux de près les advisez,
Que voyrez loupz en brebis desguisez.
Ilz ont laissé l'huis salubre et à dextre,
Et sont entrez en toict par la fenestre ;
Ilz ont laissé le pain qui ne perist
Pour cestuy là qui à l'instant pourrist ;
L'eau ont laissée de la fontaine vive,
Pour user d'eau de fontaine chetive ;
Ilz ont laissé la vraye olive et franche
Pour s'appuyer sus une morte branche ;
Ilz ont receu vaine philosophie,
Qui tellement les homme magnifie,
Que tout l'honneur de Dieu est obscurcy,
Et le haut mur d'ergotis endurcy,
En mesprisant celle qui, tout en somme,
Donne louange à Dieu, et non à l'homme,
Sinon qu'il est plus vain que vanité,
Et plus leger que la legereté,
S'il estoit mis aux poids de la balance.

Tout son sçavoir, sans foy, c'est ignorance ;
 Cuydant sage estre, il est fol devenu,
 Combien qu'il fust en haut lieu parvenu.
 Ce qui luy est prudence tant polie
 N'est rien vers Dieu qu'ignorance et folie.

Des sages Dieu la sagesse reprouve,
 Et des petis l'humilité approuve,
 Auxquelz il a ses secretz revelez,
 Qu'il a cachez aux sages, et celez :
 Car son esprit point ne reposera
 Que sur celuy qui humble et doux sera.
 Les sages ont leur Dieu crucifié,
 Et son parler divin falsifié.
 Tous les haultz faitz des Sept Sages de Grece,
 Et de Brutus, lequel vengea Lucesse,
 De Publius et de Pamphilius,
 De Marc Caton Censeur, et Tullius,
 De tous les Grecz et de tous les Romains,
 Qui ont tenu le monde souz leurs mains,
 Sont inutilz, comme estans fais sans foy,
 Mais pour leur gloire, et pour l'amour de soy.

Saint Paul, estant de son dire croyable,
 Dit : « J'ai vescu des hommes incouppable
 Jouxte la loy, n'ayant de Christ notice. »
 Et quand il fut certain que la justice
 Venoit de foy, de luy soy deffiant,
 Ces œuvres là il reputa fient,
 Qui luy sembloient auparavant si belles,
 Mais ce n'estoient que vaines estincelles :
 Pourquoi cela ? faictes estoient sans foy,
 Mais pour sa gloire et pour l'amour de soy.

IX. LE RICHE EN POVRETÉ,

JOYEUX EN AFFLICTION ET CONTENT EN SOUFFRANCE,

Trouvé parmi les autres factures de Marot, à Chamberry.

(1543.)

AU LECTEUR, SALUT.

EN ce petit traicté nous est demonstré (amy lecteur) que toutes les tribulations que nous avons en ce monde viennent par la permission de Dieu, voyre luy mesme nous les envoie à fin de nous faire participans de la croix de Jesus-Christ nostre Sauveur, lequel a dict que le serviteur n'est pas plus grand que le maistre. Et veu que luy (qui est nostre Souverain pasteur et maistre) ne fut jamais en ce monde sans griefves afflictions, nous ne nous devons pas esbahyr en icelles, ains plus tost consoler, sçachant que par icelles Dieu nous apprend à le reclamer, et desirer son celeste repaire, et contemner ce monde avec ses mondanitez.

LE RICHE EN POVRETÉ,

JOYEUX EN ADVERSITÉ ET CONTENT EN SOUFFRANCE.

J'AY pris plaisir d'ouyr les phantaisies
De ceux qui sont en ce mortel repaire.
J'ay mis mon soing, un temps, aux heresies

Et faux propos de pauvre populaire ;
 J'ay voulu veoir la coustume de faire
 De ceux qui trop sont au monde asserviz.
 D'autre costé j'ay eu mes sens raviz,
 Pour vraiment la maniere comprendre
 Des vrays heureux, de tous biens assouviz
 Sans rien avoir, et qu'on ne peut reprendre.

En cet instant que tel desir me tient,
 Je voy par tout sentence trop diverse
 Entre mondains : l'un en public soutient
 Tort contre droict, l'autre equité renverse ;
 L'opinion plus commune est perverse,
 Et l'equitable inutile est rendue,
 La mauvaise est par force deffendue,
 Et la soutient le monde en son entier
 Par grand' rigueur ; mais la verité nue
 Ne se rencontre en voye ne sentier.

La plus grand' part de ce monde insensé,
 Ayant des yeux, de ses yeux ne voit goutte ;
 Finablement, tout dit et recensé,
 Ce monde n'a de prudence une goutte :
 Un bon propos souvent rameine en doute ;
 Un bois uny luy semble raboteux ;
 En plein midy est craintif et douteux,
 Car pour certain le jour luy est pour nuict ;
 Le clair soleil luy semble tenebreux,
 Et ce qui est profitable luy nuict.

Un autre point qui les esprits travaille,
 C'est que l'on voit les mondains en plaisir
 Et en repos, sans que rien leur defaille,
 Ayans tous biens à souhait et desir ;
 On ne les voit sur la paille gesir,
 Ny faim souffrir, ny soif en quelque tems ;
 Tousjours sont gays, aises et bien contens,
 Tant qu'on pourroit dire sans contredis

(Veu leur plaisir et joyeux passetemps)
 Qu'ils sont ça bas en un vrai paradis.

Autres on voit de ceux cy separez,
 Auxquels douleur fait tousjours dure presse;
 Elle les rend de plaisirs esgarez,
 Et est d'iceux la rectrice et maistresse ;
 Ils sont sans fin accablez de detresse,
 Et sont rangez sous le cruel empire
 D'adversité, qui leur travail empire,
 Sans que leur mal point ou peu diminue.
 Qui ne diroit ceux là (veu leur martire)
 Les plus maudits qui soyent dessous la nue ?

Si ma sentence est pour vraye tenue,
 Je dy que c'est chose tressalutaire
 D'estre en ennuy et en desconvenue,
 Veu que par là à luy nous veult attraire
 Dieu tout puissant, qui tant est debonnaire,
 Qu'à ses enfans la pierre pour du pain
 Ne donne point, mais sa benigne main
 Nous eslargit ce qui est necessaire.
 Qui est celuy doncques si inhumain
 Qu'en tout ennuy ne loue ce bon pere ?

Si ce propos vous semble trop austere,
 Je le vous veulx prouver par Escripture :
 Dieu nous donnant Jesus-Christ nostre frere,
 (Qui a le droict de primogeniture)
 Induit il pas chascune creature
 A porter croix, à l'exemple de luy ?
 Puis donc que Christ, qui seul est nostre appuy,
 Et premier nay du seul Dieu qui a estre,
 A tant souffert, qui est cil aujourd'huy,
 Qui ne voudra ensuyvre ce bon maistre ?

Christ le premier, de Dieu le fils unique,
 A souffert mort et dure passion.
 Chacun de nous (puis que l'homme est inique)

Pourquoy n'aura (à l'imitation
De ce Seigneur) mal et affliction,
Pendant qu'il est au terrestre repaire,
Veu que Jesus, qui nous est vexillaire,
A bien pour nous souffert peine tresdure ?
Le serviteur n'est de loyal affaire,
Prenant esbat quand son seigneur endure.

Quand le Seigneur à une creature
Envoye un mal, ou quelque adversité,
Je dis que Dieu manifeste la cure
Qu'il a de luy, l'ayant persecuté,
Et que par ce celuy est réputé
Estre des siens ; car saint Paul testifie
Que Jesus-Christ nos membres mortifie,
Afin qu'en luy soyons vivifiez,
Et qu'en ceux là apparaisse sa vie
Lesquels en luy du tout se sont fiez.

Or en Jesus nul au vray ne se fie,
Sinon celuy qui sous son bras puissant
En tous endroits s'abjette et humilie,
Et qui de tout se va resjouyssant.
Celuy qui va le Seigneur benissant
Pour quelque bien ou mal qui luy survienne,
Certainement est digne qu'on le tienne
(Ayant la foy qui seule justifie)
Estre de ceulx que ce bon capitaine
A enrollez en son livre de vie.

Mais si quelc'un à cecy contrarie,
En soustenant par parole importune
Que tout le bien, l'accident et l'envie
Que nous avons vient de dame Fortune,
Et qui au fort et au foible est commune,
Affliction et dure adversité
Luy envoyant, paix et felicité,
Quant est de moy, pleinement je luy nie;

Et pour montrer que je dy verité,
De ce j'en croy le prophete Esaye.

N'ont ils pas dit, Amos et Jeremie,
Qu'il n'advient rien en nostre humanité
Que le Seigneur par puissance infinie
Ne l'ayt permis, et mesme suscité?
« Un tout seul mal n'est pas en la cité,
Dit le Seigneur, et à homme ne nuit,
Sans mon vouloir, qui çà et là conduit
Ce que mortels appellent mal ou bien. »
Qui dira donc qu'un seul cas fortuit
Soit entre nous, il n'est pas bon chrestien.

Qui ne voudra croire à ce fermement,
Je lui mettray un faict en evidence
Qu'il ne pourra rejeter nullement
(Au moins s'il a le vray en reverence).
Joseph disoit par certaine assurance
Que le Seigneur, d'un vouloir pefiny,
Avoit de luy en ce point deffiny,
Pour delivrer Israel de souffrance.
Je concludz donc : Dieu, qui est infiny,
Donne le mal, et puis la delivrance.

David estant en tribulation,
Pour mieux porter la peine grieve et dure
Receut en gré la malediction
De Semey, qui ne luy sembla dure ;
Et ne voulut permettre ceste injure
Estre vangée, combien qu'elle fust grande,
Disant : « Seigneur, cecy tu luy commande
Pour esprouver ta pauvre creature. »
Respondez moy : icy je vous demande
Si quelque mal nous vient à l'aventure ?

Puisque n'avons aucune affliction,
Mal, ny ennuy, dont maint mortel s'estonne,
Sans le vouloir et la permission

Du souverain, qui en ce point l'ordonne,
 Je nommeray heureuse la personne
 Celle qui est au joug d'adversité,
 Qui souffre ennuy, mal ou perplexité,
 Et qui du monde est pour nulle tenue :
 Car c'est un signe et marque, en verité,
 Que le Seigneur pour sienne l'a esleue.

Ne soit donc plus la personne troublée
 Pour quelque mal qui luy vienne en sa vie,
 S'elle se veoit d'affliction comblée,
 De pauvreté ou griefve maladie,
 Que sa pensée au Seigneur soit ravie,
 Qui de tous maux seul la soulagera,
 De ses hayneux aussi la vengera
 En certain temps, et au lieu qu'on l'opprime,
 Luy mesme lors ses pleurs essuyera,
 Et la tiendra en grand prix et estime.

Quant à celuy qui en tout temps s'encline
 A se baigner en la mondanité,
 Sans que d'icelle un seul jour il decline,
 Ains va fuyant dueil et calamité ;
 Qui veult toujours vivre en prosperité,
 Et estre loing de tout trouble du monde,
 Estre assure de cent pas à la ronde,
 Comme munny d'un fort et bon rempart :
 Je dy que tel par sa foy peu feconde
 En Jesus-Christ a trespetite part.

Je sçais assez que la plus grande part
 Ne goustera le dire ou je me fonde ;
 Mais si l'on prend à Jesus-Christ esgard,
 On verra bien qu'il est distinct du monde.
 Or si Jesus (où nostre exemple abonde)
 Directement à ce monde est contraire,
 Il s'ensuyvra que pour luy bien complaire
 Il faut laisser ce monde et tous ses biens,

Et recevoir ce que disons contraire
A nostre corps, si voulons estre siens.

Mais en ce lieu clairement je proteste
Que je n'entens par dure affliction,
Ne par bienfaicts, de la maison celeste
Et paradis avoir fruition ;
Mais je dy bien que mon affection
Envers mon roy est tellement soumise,
Qu'il n'y a bien ne chose si exquise
Que d'un grand cueur pour luy je n'abandonne ;
Puisque luy seul nous a mis en franchise,
C'est bien raison qu'à luy plaire on s'adonne.

O vous, mondains, qui vivez en delices,
Ne suyvens point de Jesus-Christ l'enseigne,
Vestez Jesus, qui de laisser les vices
Et vivre bien nous exhorte et enseigne ;
Faites que crainte à ce ne vous contraigne,
Ains vraye amour à l'aimer vous attire ;
Lors avec moy direz qu'il n'est martire,
Affliction, peine, ou douleur si grievve,
Qui de l'aimer et suivre vous retire,
Tant peu son faix et sa charge nous grievve.

Que direz vous ? me pourrez vous blasmer
Si je vous dy qu'au monde vicieux
N'est rien si doux qui ne soit tresamer,
Le goustant bien, et fort pernicieux ?
Quelque plaisir que nous ayons des yeux,
Et quelque bien que du monde on reçoive,
Quelque soulas que l'esprit y conçoive,
Je dy que c'est sous apparence belle,
(Combien qu'ainsi le monde nous deçoive)
En vaisseau d'or une poison mortelle.

Je diray plus, que tribulation,
Perte de biens, ou travail douloureux,
Ce que l'on dit estre vexation,

Et qu'on maintient au monde rigoureux,
Sont dons de Dieu tresdoux et savoureux,
A tous vivans gracieux et utiles ;
Et celuy là qui les nomme inutiles
Va ressemblant à ces povres malades
Que ja sont tant abbatus et debiles,
Qu'à leur goust trouvent bonnes viandes fades.

Par tel chemin Christ à luy nous attire,
Et en ce point aux siens se represente ;
Par ce moyen du monde nous retire,
Et vraiment sa gloire nous presente.
Ainsi de tout nostre ame se contente,
Regnant desja avec Jesus ès cieulx.
Vous qui vivez au monde spacieux,
Oyez ces motz, afin qu'à mon exemple
Vous sentiez Christ, et qu'en ce point ou mieux
Le puissiez veoir comme je le contemple.

Ce mien propos monstre l'amour fervente
Que j'ay à Christ, mon espoux et mon roy,
Et mets icy en lumiere évidente,
Estant en luy, que je n'ay point d'esmoy,
Pour quelque ennuy qui soit prochain de moy,
Quelque deffault qui grièvement me presse ;
Quelque travail qui me fasse la presse,
Je suis tant loing d'en estre en déplaisance,
Que Christ, qui est ma certaine richesse,
De toutes parts m'est en rejouyssance.

Tous mes tresors en luy seul sont compris,
Et mon plaisir gist en luy vraiment ;
J'ay reputé toute chose à mespris,
Pour estre à luy conjoint parfaitement.
Je n'auray point de mecontentement,
Pourveu qu'en moy habitant je le sente ;
Car je sçay bien (si de moy ne s'absente)
Qu'en ce bas lieu n'auray aucun besoing.

Respondez moy, veu ceste foy constante,
A sçavoir mon, s'il nous lairra au besoing ?

Certainement, si vous mettez le soing
A digerer ce que je vous racompte,
Chascun de vous me sera pour temoing
Combien en Dieu mon ardent zele monte,
Veue que je dy d'une affection prompte
Que je ne veux supporter seulement
Ennuy et mal que j'ay presentement,
Et qui plus est, pour plaire à mon espoux,
Si à mes maux donne rengregement,
Ce me sera agréable et bien doux.

Ce que l'on dit ennuy communement
Est certain bien, desormais je veux dire ;
Ce qu'on ne veult au monde nullement,
Comme bien bon pour moy le veux eslire ;
Ce que l'on voit detester et maudire,
e dy que ce m'est benediction ;
Ce que l'on loue est malediction,
Et ne vault rien, quoy qu'il ait belle marque ;
Brief, ce monde est une deception
Qui nous deçoit sous un tresplaisant masque.

Qui voudra donc suyvre de Christ la trace,
Il fault premier qu'à soy mesme renonce :
Lors connoistra du monde la fallace,
Et estre vray ce que je luy denonce.
Freres, oyez, je vous pry, ma semonce,
Et retenez ce que j'ay cy deduit ;
En ce faisant plus ne sera seduit
Aucun de vous en la vie mondaine,
Ains cognoistrez qu'affliction, qui nuit
Aux desvoyez, nous est chose tressaine.

Que ce fol monde hault et bas se demaine,
Et qu'à son vueil il se tourne et tempeste ;
Quant est à nous, ne soit si forte peine

Ne si dur mal qui nous grïefve ou moleste ;
Tout nostre esgard soit mis en lieu celeste,
Où nostre bien et vray plaisir est pris.
Là tout nostre heur et repos soit compris ;
Là plainement chascun de nous se fie ;
Là, quand de mort çà bas serons surpris,
Nous trouverons une eternelle vie.

Pour faire fin, de rechef je vous prie
De suivre Christ, non en vaine apparence ;
Mais, ayans foy de charité munie,
Mettez en luy toute vostre esperance :
Ne craignez point, o diviné semence,
Si quelque mal çà bas vous vient troubler,
Ains fault alors les forces redoubler
De vostre esprit, et, selon le precepte,
(Si vous voulez à Jesus ressembler)
Priez qu'en tout sa voulunté soit faicte.

LA MORT N'Y MORD.

LA COMPLAINCTE
D'UN PASTOUREAU CHRESTIEN

Faicte en forme d'Eglogue rustique,

DRESSANT LA PLAINCTE A DIEU, SOUBZ LA PERSONNE
DE PAN, DIKU DES BERGERS, LAQUELLE A ESTÉ
TROUVÉE APRÈS LA MORT DE MAROT, A CHAMBERRY.

UN pastoureau n'aguères je escoutois,
Qui s'en alloit complaignant par les bois,
Seul, et privé de compagnie toute,
N'ayant en luy de plaisir une goutte,
Ains tellement ennuy le pourmenoit,
Que sans repos piteux cris demenoit,
Si que sa voix (du cueur le truchement)
Donnoit à veoir et juger fermement
Que dans l'esprit, dont elle est messagiere,
Logeoit douleur qui point n'estoit legiere.

Lors, curieux d'entendre sa complainte,
Dont sa personne estoit quasy estainte,
De l'ensuivre tellement je taschay,
Que près du lieu enfin je m'approchay
Où il estoit couché à la renverse,
Pour escouter sa complainte diverse :
Là je le vis assis près d'une souche,
De belles fleurs ayant fait une couche,
Dessus laquelle il s'estoit estendu,

CLÉMENT MAROT, I.

Affin qu'il fust plus soulagé rendu.
 Estant ainsi comme je le decris,
 Ce pastoureau, en redoublant ses cris,
 Va commencer à former de sa langue
 Une piteuse et lamentable harangue,
 En l'adressant à Pan, que par tout lieu
 L'on va nommant des bergiers le grand dieu,
 Disant ainsi (si bien il m'en souvient):

« O puissant Pan, que chacun bergier tient
 Pour son grand dieu, qui seul de toutes parts
 Vas conservant nos loges et nos parcs,
 Et nos brebis estant ez bergeries
 Gardes si bien qu'elles ne sont peries,
 Toy qui par tout jettes le tien regard,
 Estends tes yeulx un petit ceste part,
 Et envers moy ton humble pastoureau
 Monstre faveur et ton visage beau ;
 Car je suis tant, ô Pan, de dueil espris,
 Que presque suis hors de tous mes esprits,
 Si tout à coup ta clemence divine
 N'use envers moy d'une grace benigne.

Las ! c'est à droict, ô Pan, que je lamente
 Pour mon ennuy qui si fort me tourmente,
 Et par raison, soit en champs ou en boys,
 Je jette cris de lamentable voix,
 Voyant ainsi bergiers de toutes parts
 Par faux pasteurs deschassez et espars,
 Lesquels, fuyans la peine à eulx prochaine,
 Sont peregrins en region lointaine,
 Où le recors de leurs loges petites
 Faict qu'à eux soyent liesses interdites,
 Si ce n'estoit le seul grand nom de toy,
 Qui les met hors de tout fascheux esmoy.

Mais, quoyque soit un grand bien et plaisir
 De colloquer en toy tout son desir,

Si est ce, Pan, un cas par trop estrange
 Veoir pastoureux par le pays estrange
 Courir ainsi, laissant leurs maisonnettes,
 Où ils souloient par belles chansonnettes
 Louer ton nom et ta haute excellence
 De tous leurs cœurs et humaine puissance;
 De veoir aussi pastoureux par les champs
 Ne faire plus que pitoyables chants.

L'un va plaignant ses gras beufs delaissez
 Parmy les champs, et moutons engraissez;
 L'autre par dueil continuel regrette
 D'avoir laissé sa petite logette;
 L'un, que tourment poursuit et importune,
 Va complaignant sa mauvaise fortune;
 L'autre, qui est d'aigre douleur blessé,
 Va soupirant de se veoir deschassé;
 Si qu'on devroit avoir grande pitié
 En regardant de leur mal la moytié.

Et moy, ô Pan, qui fais ceste complainte,
 Ma personne est de douleur tant atteinte
 Que je ne sçay si je doy regretter
 Mon dur ennuy, ou mon bien souhaiter:
 Car autant m'est fascheux à recevoir
 Un seul plaisir, que mon mal concevoir.
 C'est à bon droict, puisque ton labourage
 Je voy perdu par ce cruel orage,
 Que seulement ne nous porte grevance,
 Mais (qui plus est) il destruit ta semence.

Jusques à quand, ô Pan grand et sublime,
 Laisseras tu ceste gent tant infime,
 Et faux pasteurs parjures et meschans,
 Dessus troupeaux dominer en tes champs?
 Jusques à quand, ô Pan tresdebonnaire,
 Permettras tu ceste gent nous mal faire,
 Et que tousjours en ce point ilz deschassent

Ceulx qui ton loz et ta gloire pourchassent ?

J'ay veu le temps, ô Pan, que je soulois
 Aller louant ton grand nom par les bois ;
 J'ay veu le temps que ma joyeuse muse
 Me provoquoit sus douce cornemuse
 Dire tes loz et tes bontez aussi ;
 Mais à présent tant plein suis de soucy,
 De tant d'ennuys, de travaulx et d'encumbre,
 Que je ne puis t'en reciter le nombre,
 Tant que de dueil je laisse ma houlette,
 Et en un coing je jette ma musette.

Mais dessus tout accroist ma passion
 Le dur regret que j'ay de Marion,
 Qui est, ô Pan, ton humble bergerette,
 Et du petit bergeret qu'elle alaicte.
 O Pan, grand dieu, j'ay solide memoire
 Que quand nous deux voulions manger ou boire,
 Ou que la nuit estendoit son manteau
 Dessus Phebus, qui rend l'air cler et beau,
 Je l'enseignois, et toute sa mesgnie,
 Disant ainsi : « O chere compaignie,
 Exaltons Pan, qui par vertu divine
 Par tous les lieux de ce monde domine,
 Et lequel fait par ses divines graces
 Que nous ayons en tous temps brebis grasses ;
 Lequel de nous a toujours un tel soing,
 Que de nos parcz tout danger met au loing. »

Puis, par souhait à Marion disois :
 « Pleust or à Pan que mon filz de six moys,
 Ton bergeret que tu vas nourrissant,
 Fust pour porter la musette puissant !
 Certes, en luy tel labour je prendrois,
 Que bon joueur de fleutes le rendrois,
 Ou de haultbois et musette rustique,
 Pour au grand Pan faire loz et cantique. »

Voilà, ô Pan, mon unique desir,
 Que je faisais en mes parcs à loysir ;
 Voilà l'esbat où plaisir je prenois,
 Quand à repos avec elle j'estois
 Dedans le cloz, ô Pan, que m'as presté
 Pour habiter en hiver et esté.

Mais maintenant la chance est bien tournée,
 Car j'ay laissé Marion explorée
 Dedans son parc, où l'humble pastourelle
 Fait (j'en suis seur) lamentable querelle.
 J'ay delaissé par les herbeux pastis
 Beufz et brebis et leurs aigneaux petis ;
 J'ay delaissé par les champs, davantage,
 Mes douze beufz servans au labourage.

Or de ces cas, dont ton bergier petit
 Ores t'a fait le sommaire recit,
 N'en y a un, à parler court et brief,
 Qui luy soit plus intolerable et grief
 Que veoir à l'œil le trespiteux massacre
 Que faux pasteurs font en ton temple sacre ;
 De veoir aussi les actes inhumains
 Que chacun jour commettent de leurs mains
 En iceluy, n'ayans aucun esgard
 A toy, ô Pan, qui jettes ton regard
 Sus tous mortelz, et en toute saison
 Regardes tout de ta haulte maison.

Las ! quantefois j'ay veu de mes deux yeulx
 De ces pasteurs les faits seditieux !
 Las ! quantesfois soubz sainte couverture,
 Aux aignelets ont faict tort et injure.
 O quantesfois de ma loge petite
 J'ay regardé leur cruauté maudicte,
 Et quantesfois sous moyen feinct et beau
 Je les ay veu saccager le troupeau,
 Duquel, o Pan, feignent le soing avoir !

Mais leur semblant ne tend qu'à decevoir.

Ce sont renards qui sous simples habits
Vont devorant les plus tendres brebis.
Ce sont des loups qui les troupeaux seduisent
Du droict chemin, et à mal les induisent ;
Ce sont voleurs qui dans le toict champestre
Ne sont entrez sinon par la fenestre,
Dont sus troupeaux par moyens tresiniques
Vont exerçant leurs damnables pratiques.

Certes, s'il faut icy ramentevoir
La moindre part des cas que j'ay peu veoir,
J'en pourrois tant ores narrer et dire,
Qu'un jour entier ne pourroit pas suffire
À les compter ; puis ma voix rauques et casse
Empescherait que bien ne les contasse.

Mais si ne puis je, ô vray Pan, mon seul dieu,
Me contenir que ne die en ce lieu,
Et que ma voix ne recite et prononce
Ce dont l'esprit me vient faire semonce.
Ay je pas veu les manieres perverses
De ces pasteurs, et traffiques diverses ?
Ay je pas veu par plus de cent journées
Leurs tons malins et damnables menées ?
Ay je pas veu, estant au verd bosquet,
Leur dangereux et frauduleux caquet,
Dont les troupeaux à pleine veue d'œil
Ils decevoient, qui m'estoit un grand dueil ?
Trop plus souvent que je n'eusse voulu,
J'ay veu comment ton saint temple ont pollü.

Alors disois bassement à par moy :
« Pan, mon grand dieu, veoit bien ce desarroy,
Et de là hault il recorde et contemple
Ce que ces gens vont faisant en son temple ;
Mais quelquesfois (disois je) il adviendra
Que de leurs faicts meschans luy souviendra.

Lors on verra que son bras grand et fort
Sur ces pasteurs monstrera son effort. »

Mais toutefois, dont je me donne esmoy,
Ce temps pendant (tu l'as mieux veu que moy,
Et toy tout seul es valable tesmoing),
De leurs troupeaux ne prennent meilleur soing,
Ains, comme on voit, par chacun jour empirent
Et contre toy detractent et conspirent.
En lieu d'appaist et bonne nourriture,
Ilz vont donnant esventée pasture
A leurs troupeaux ; et, dont croist mon chagrin,
Leur vont donnant la paille pour le grain,
Dont le troupeau, de soy gras et alaigre,
Par tel appaist devient chetif et maigre.

Las ! qui seroit le berger qui pourroit
Se contenir, quand telz cas il verroit ?
Seroit il pas à toy trop infidelle,
Voyant tels cas, s'il n'en faisoit querelle ?
Seroit il pas à toy traistre et parjure,
S'il ne blasmoit le forfait et injure
Que vont faisant contre toy et les tiens
Ces faux pasteurs, en ces parcs terriens ?
Car de l'ennuy qu'au maistre l'on procure,
Le bon servant la pluspart en endure.

Pastres je voy lesquels grand dueil en font,
Et en soupirs leur povre cueur en fond ;
Voy mes compaigns, lesquels ont de coustume
Faire grans plaints de pareille amertume ;
Voy pastoureux ensemble ramassez,
Pour pareils cas bannis et deschassez
De leurs rampars, de leurs cloz et logettes
Par ces pasteurs, plus cruels que les Gethes.

Et est ce pas, ô Pan, fureur terrible
De n'estre point aux pastoureux loisible
Chanter de toy et de ton divin nom,

Pour par nos champs accroistre ton renom ?
 Ne sont ce pas deffenses trop estranges
 De prohiber annoncer tes louanges
 Parmy les champs, ou en temple sacré,
 Comme je sçay que bien te vient à gré ?
 Las ! tant ont fait ces pasteurs par leurs loix,
 Que maintenant on n'entend une voix,
 Qui de ton loz ose parler et bruire ;
 Car tels pasteurs soudain fairoient detruire
 Et mettre à mort cil qui entreprendroit
 Parler de toy, et mal luy en prendroit.

A ce propos ma musette pendue
 Est à un croc inutile rendue ;
 Musette dy, laquelle au moindre son
 Souloit jadis dresser une chanson,
 Que je sonnois d'un si ardent courage,
 Qu'à ce hault son ceux de nostre village
 Sailloient plus dru, plus legier et plus viste
 Que ne fait pas le lievre de son giste,
 Quand par veneurs et courantes levrieres
 Est poursuiivy en ces larges bruyeres,
 Et au rondeau auquel pastres dansoient,
 Sans y viser promptement se lançoient,
 Et sçais tu bien, ô Pan, leur promptitude
 Vient d'un bon cueur, et de fervente estude
 Qu'ils ont en eux pour tousjours t'honorer,
 Et avec moy ton saint nom decorer.
 Mais maintenant nos harpes et musettes,
 Nos flageollets et douces espinettes
 Sont à repos, et plus n'y a celuy
 D'entre bergiers, qui osast aujourd'huy
 Une chanson sur la harpe sonner,
 Et en ton loz la musette entonner.

O puissant Pan, de ton hault lieu regarde
 Ces cas piteux, et à venir ne tarde

Donner secours à tes simples brebis
 Et tes troupeaux errans par les herbis
 De ces bas lieux, qui sans cesse t'invoquent,
 Et à pitié et mercy te provoquent.

Si tu entens par grace singuliere
 Mon oraison et treshumble priere,
 Que je te fais, ô Pan, je te promets .
 Que ce bienfaict n'oublieray jamais,
 Ains mes compaigns de ce j'avertiray,
 Et ce grand bien par tout je publieray.

Pastres alors de chacune contrée
 Feront entre eux une gaye assemblée,
 Pour ce grand bien et heureuse nouvelle
 Qui leur repos et aise renouvelle ;
 D'autre costé, gracieuses bergieres
 A te louer se montreront legieres,
 Et (qui plus est) gras beufz en bramcront,
 Et par plaisir brebis en besleront ;
 Oyseaux du ciel de differens plumages
 Te rendront loz en leurs beaux chantz ramages.

Et quant à moy, qui de ce te requiers,
 Je te promets n'estre point des derniers
 A te louer, ains soudain ma musette
 Je reprendray, en quoy tant me delecte ;
 Car me priver de la sienne armonie
 Ce m'est oster le seul bien de ma vie.

Est ce mal faict, puisque le bruit et son
 Qui d'elle part ne rend autre chanson
 Fors que de toy, et sonner ne s'amuse
 Sinon tes loz ma tendre cornemuse ?

Mon flageolet, à un chesne pendu,
 Sera aussi promptement despendu,
 Puis d'iceluy par mesure de doigts
 Je jetteray un haut son par les bois,
 Au bruit duquel Nayades et Naphées

Delaisseront leurs sources estouppées ;
Pastres aussi viendront ce son ouyr,
Pour avec moy pleinement s'esjouyr.

Alors, ô Pan, le moindre et plus bas son
Que je rendray vaudra une chanson
Faicte à ton loz, que te presenteray,
Et d'un grand cœur au temple chanteray.

Or sus, esprit : temps est que donnes cesse
A ta douleur et fascheuse tristesse ;
Langue, fay fin à ton piteux parler,
Car ce jourd'huy il me convient aller
Coucher là hault vers ceste haulte roche ;
Oultre, je sens la nuict qui fort s'approche.
Pastres je voy ez prochaines prairies,
Qui leurs brebis meinent ez bergeries,
Et par les champs ne voy aucun berger
Qui pour la nuit ne s'en voyse heberger.

Puis je connois par ce chesne tremblant
Que Pan mon dieu me monstre bon semblant,
Dont à mon cœur ferme joye est rendue
Puisqu'il a jà ma priere entendue.

XI. LE BALLADIN

ET DERNIER ŒUVRE DE CLEMENT MAROT.

DIZAIN.

(En tête de l'édition de Paris, 1545, in-8.)

NOBLE seigneur, puissant et magnanime,
Il vous plaira voir ce livret en rithme
Faict par Marot, bon rhetoricien.
C'il ne vault rien, n'en faictes nulle estime ;
Mais c'il est bon, permetés qu'on l'imprime
Pour consoler tout fidelle chrestien.
Plusieurs l'ont veu qui l'ont trouvé très bien ;
Clers et docteurs disent qu'il n'y a rien
Qui sonne mal ; mais je n'ai prins l'au face
De l'imprimer sans que de vostre bien
J'aye ung congé venant de vostre grace.

VOIRRAY je point à mon gré bien dancier ?
Ne sçauroit on tenir de s'avancer
Trop ne trop peu ? voirray je point la danse
Et les sonneurs tous deux d'une accordanse ?
Ne sont ils pas de leurs instrumentz seurs ?
Est ce leur faulte, ou s'il tient aux danseurs ?
O instrumentz qui justement sonnez,
Balleurs esleuz, qui n'estes estonnez
Pour aucun son de musique incertaine,
Danseurs dansans soubz musique haultaine,
Dont l'armonie est tant bien mesurée
Que venir faict à cadance assuree ;

Cueurs allegez, qui au dedans du corps
 Branslez avant que les piedz par dehors,
 Cesscz la dance et la marche du bal,
 Cessez voz sons, Orpheus et Thubal,
 Oyez ung peu la cause, je vous pryé,
 Pourquoi ainsi ma muse tance et crie.

Mil ans y a, cinq centz et davantage
 Que du plus hault et noble parentaige
 De l'Orient une pucelle yssit,
 En qui le ciel toutes graces assit :
 Pour sa grandeur Christine fut nommée,
 Pour sa beaulté belle fut surnommée ;
 Et à present encores on l'appelle
 Belle Christine, ou Christine la belle.
 Entre aultres dons, elle avoit veu les hommes
 Du premier siecle, et si voit qui nous sommes,
 Voirre, et voirra des siecles advenir
 Tout le dernier, sans vieille devenir ;
 Malgré tourmentz, maulgré temps et vieillesse,
 Sera toujours en la fleur de jeunesse.
 Aussi, pour vray, quand elle se descœuvre
 Le monde dict, « Voycy ung nouvel œuvre ; »
 Sy elle parle, ung tas d'asnes ou veaulx
 Iront disans, « Voycy propos nouveaulx, »
 Combien qu'ils soient plus vieilz que ciel et lune.
 Quant à la forme elle estoit ung peu brunc,
 Pour le soleil qui la decoulouroit,
 Mais sa beaulté tousjours luy demouroit ;
 D'aucune chose elle n'eust onc souffrete,
 Et sy n'avoit grand tresor la povrete :
 Sa grand richesse en tout temps et saison
 C'est qu'elle estoit de fort bonne maison,
 Et se vestoit comme simple bergere,
 D'acoustrementz taillez à la legere :
 Mais de tous biens que femme doit sçavoir.

Elle en avoit ce qu'on en peult avoir.
 On ne vit oncq chose si peu oysive ;
 Oncques ne feust si grant douceur nayfve ;
 Si d'instrumentz sonner il luy plaisoit,
 Mourir vivantz, et mors vivre faisoit ;
 Sa voix passoit le chant de la seraine,
 Et de danser estoit la souveraine ;
 Car bras et corps, et du pied la briseure,
 Avec le cueur alloit tout de mesure ;
 Puis elle avoit une tant bonne grace,
 Et ung parler de si grand efficasse,
 Que la pluspart de ceux qui l'escoutoient
 A la servir pour jamais se boutoient,
 Et tant estoient lyez à sa cordelle,
 Que chascun jour mouroient pour l'amour d'elle ;
 Pour l'amour d'elle enduroient franchement,
 Et leur sembloit peine soulagement ;
 Brief, pour s'amour la mort leur estoit vye.
 Qu'en dictes vous ? fust elle bien servie ?
 Or est ainsi qu'envie et ignorance
 Ensemble font volontiers demourance,
 Pour debander contre les vertueux.
 A ce propos le parler fructueux
 De ceste vierge, et sa voix gracieuse,
 Parvint aux fins de terre spacieuse ;
 Son nom, son bruict, son effect evident,
 Fust sceu par tout, mesmes en Occident,
 Là où s'estoit une femme eslevée,
 D'envie et duel quasi toute crevée
 D'ouyr le bruit qui de l'aultre volloit,
 Et ceste cy Simmonne s'appelloit ;
 Faicte sy s'est, de servante petite,
 Royne des rōys, de sorte qu'elle est dicte
 En quelques lieux, là ou son bruict s'expand,
 La grand Symonne, ou Symonne la grand ;

Mais Jehan de l'Aigle, alors qu'au firmament
 Fut transporté, la nomma autrement.
 Pas en jeunesse elle n'estoit tousjours
 Comme Christine, ançoys par chascuns jours
 Vieillisoit fort, vieillit, et vieillira,
 Et de vieillesse en brief temps perira.
 Quant à la forme, elle estoit d'apparence
 Admirative et de grand' preference
 Aux yeulx des gens dont elle estoit pourveue ;
 Mais, certes, ceux qui Christine avoient veue,
 Après avoir Symmonne regardée,
 Disoient tresbien : « Ceste cy est fardée, »
 Et n'en estoient pourtant trop esbahis,
 Pource que c'est l'usage du pays.
 Des biens mondains Symonne possedoit
 Ja les troys pars, et à l'autre tendoit,
 Et toutesfoys tant estoit convoiteuse,
 Que incessamment se sentoit souffreteuse.
 De pourpre et lin richement fut aornée,
 De dyamantz et perles couronnée.
 D'habitz, pour vray, avoit le corps vestu
 Plus richement que l'esprit de vertu :
 Car jamais femme on ne vit tant oysive,
 Ne tant comme elle en orgueil excessive.
 Elle jouoyt d'instrumentz dont les noms
 Sont basilicqs, bombardes et canons.
 Elle chantoit jour et nuict mainctes choses
 Qui n'estoient pas dedans son cueur encloses.
 A bien danser estoit pesante et lourde,
 Hors de mesure, en tant qu'elle estoit sourde,
 Et pour autant que ouyr ne vouloit pas
 Les instrumentz qui sonnoient par compas.
 Grace n'avoit sinon mal gratieuse,
 En son parler aigre et falatieuse ;
 Et quant parfois usoit de doulx langai

Plus y mettoit de fard qu'en son visaige.
 Certes, aussi, elle ne sçauroit dire
 Que par beaulté ou grace qui attire
 Ait en sa vie ung serviteur acquis,
 Ains par tresors les a gaignez et quis ;
 Aussi jamais n'en eust ung qui pour elle
 Souffrist ung brin de peine corporelle.
 Bien il est vray que fort la soustenoient
 Pour les profictz qui leur en revenoient,
 Metans à mort les servans de Christine,
 Quand ilz disoient elle seule estre digne
 D'estre servie, et tant continuerent
 A les meurtrir, qu'ilz les diminuerent,
 Non de l'amour du cueur, mais bien du nombre ;
 Et par ainsi fut frappée d'encombre.
 La bergerette, et ses troupeaulx espars ;
 Dont la simplette aux plus barbares pars
 De toute Europe alla faire demeure,
 Et vous laissa la grand Symonne à l'heure
 Faire ses saultz, et danser à son tour,
 En attendant son désiré retour.

Symmonne ayant par temps obscur regné,
 En riche pompe et orgueil effrené,
 Près de mil ans, Apollo de sa grace
 Transperça l'aer qui estoit plein de crace,
 Sy qu'on veit bien la lumiere approcher.
 Or se mussoit Christine en ung rocher
 Des Saxonnoys, duquel saillist adoncques
 Aussi entiere et belle qué fust oncques :
 Les jours, les moys, les mil ans que je dy,
 N'avoient en rien son visage enlaydy,
 Courbé son corps, ne sa voix empirée :
 Bien le monstra, car d'aymer inspirée,
 Pour ramasser autres nouveaulx amantz
 Tourna ses yeulx plus clairs que dyamantz,

De tous costez, puis chascun appella,
Chantant ses vers que compozés elle a :

« Venez à moy, vous qui estes chargez,
Venez y tous, et jeunes et aagez :
N'allez allieurs sur peine de la vie ;
Venez à moy, qui d'aimer vous convie,
Et de tous poinct vous rendray soulagez. »

Si tost qu'en l'aer sa voix fust espandue,
De peu de gens elle fust entendue,
Et toutesfoys tout le monde l'oyt ;
La moindre part grandement resjouit,
La plus grant part n'en eust plaisir aucun ;
Car nonobstant qu'elle appellast chascun,
Si n'a elle eu en cœur et fantasie
De serviteurs trop grand troupe choisie.
Qui veult n'est pas son serviteur fidelle,
Voyre, et qui veult n'est pas amoureux d'elle,
Pource que nul jamais ne peult l'aymer
Sy non celuy qui luy plaist enflamer.

Or ouyt lors Symonne le doulx son
De ceste belle et mainte autre chanson,
Qui toutesfoys luy fust sy dure et aigre,
Qu'elle en devint de la moytié plus maigre ;
Car il n'est riens qui tant à elle nuyse,
Ne riens aussi qui sy fort la menuyse.
Le doulx parler de Christine, et le chant
Neluy sont moins qu'un gros glaive trenchant,
Et ne crois pas que sa simple parolle
L'un de ces jours ne l'occise et affolle.

Le basilic occist les gens des yeulx,
Mais ceste cy d'ung parler gracieux
La deffera : ô Dieu, est il possible
Veoir d'une vierge ung parler si terrible ?
Loyaulx amantz qui n'allez point au change,
Fust il jamais parolle si estrange ?

A vous elle est trop plus douce que miel,
 Aux desloyaulx plus amere que fiel.
 Touchant son art, d'elle gente ornature,
 C'est une chose admirable à nature.

Quand Cicero parloit, il est certain
 Que pour le son de sa lire haultain
 De simples gens passoit l'intelective :
 Christine a bien une autre traditive :
 Car aux ruraulx, barbares et non clers
 Ces haults propos sont facilles et clairs,
 Et à centz mil grandz philosophes braves
 Les moindres dictz sont si obscurs et graves,
 Qu'ilz ne sçauroient par quel bout commencer
 A les comprendre : ha ! je ne puy penser,
 Veu sa façon d'esloquence et faconde,
 Qu'elle ayt appris à parler en ce monde.

Christine donc parmy l'Europe alloit,
 Et doucement ses amys appelloit,
 Qui, pour se rendre à la belle aux beaux yeulx,
 Laissoient tresors, laissoient leurs propres lieux,
 Abandonnoient leurs parentz et eulx mesmes,
 Sentans d'amour les aiguillons extremes.
 Divers amantz de maintes nations
 Venoient alors pleins de dissentions :
 Mais aussy tost qu'à elle survenoient,
 N'avoient qu'un cœur, duquel ilz la servoient
 Pour sa beaulté seullement, comme pensse,
 Car mention n'estoit de recompense.
 Laissons, laissons, disoient les bons suppotz,
 Tous ces fascheux et dissolutz propos :
 Faisons, faisons ce qu'elle nous commande ;
 Cœur sans amour tousjours loyer demande.
 Ayons, sans plus, de bien aymer le soing ;
 La dame sçait ce qu'il nous est besoing.

Tant chemina la belle, qu'elle vint

Au fleuve Loire, où des foyz plus de vingt
 Jecta son œil de sur moy la premiere,
 Car mes gros yeulx n'avoient propre lumiere
 Pour regarder les siens premierement :
 S'approche près, et me dict seulement :
 « Resveille toy, il en est temps, amy.
 Tu as par trop en tenebres dormy ;
 Resveille toy. » A si peu de parler
 Je la congneuz, et si sentoiz aller
 Hors de mon cueur une pesante charge
 De grief tourmentz, dont me troviz au large,
 Et au repos de franche liberté,
 Où paravant n'avoie jamais esté.
 Si luy ay dict, « O piteuse Christine,
 Retournez vous en la façon pristine ?
 Long temps y a si grand bien n'aquist l'on
 Que de vous veoir ; venez vous d'Acquillon ?
 Se vient encor vostre gent corps offrir
 Pour les assaulx des mesdisans souffrir ?
 Je vous supply, sy doncques amytié
 Sent esmouvoir cœur de dame à pitié,
 Que me tenez à vostre bonne grace :
 S'il ne vous plaist, je ne sçay que je face
 Pour l'acquérir, car en moy, pour tous pointz,
 N'a riens de bien, de bon encores moins.
 Plaise vous donc me la donner en sorte
 Que hors de moy jamais elle ne sorte :
 En ce faisant tous ces faulx envieux,
 Ne pour menace et tourmentz ennuyeux,
 Ne Faulx Semblant, ne Danger le rebelle,
 Ne me pourront separer de vous, belle,
 Non pas la mort, quand devant moy seroit,
 Car d'aultre aymer mon cueur s'abesseroit. »
 Dès que Christine eust mon parler ouy
 Elle respond, « Mon cœur s'est resjouy

De ma brebis esgarée en la pleine,
 De la trouver : or oste ceste laine
 Et la toison que dessus toy je treuve ;
 Il te convient vestir de robbe neufve.
 Tu as esté des amandz de Symonne,
 Mais si tu veulx que d'aymer te semonne,
 Laisser te fault tous tes vieilles couleurs,
 Et pour un bien souffrir mille douleurs.

Ne cuyde aucun, tant soit bas, tant soit mince,
 Ne cuyde aucun, tant soit grand, tant soit prince,
 Se desmeller d'ennuy, peine et esmoy,
 S'il me veult suyvre et venir après moy.

Si l'Art d'Aymer tu as leu de bien près,
 Tu trouveras qu'il enjoinct par exprès
 A tout amant que des mœurs il s'informe
 De sa maistresse, et puis qu'il se conforme.
 De moy souvent donc tu t'informeras,
 Puis tes effectz aux miens conformeras,
 Et mesmement apprendras l'accordance
 Et la façon de me suyvre à la dance ;
 Car qui ne sçait avecques moy danser,
 Je ne le puis en m'amour avancer.
 Dont suis d'advis qu'accointance tu prennes
 A mes amantz, et que d'iceulx apprennes,
 Et que souvent tu escoutes le son
 De mon haultboys recordant sa leçon,
 De jour et nuit aux livres que j'ay faictz,
 De reverence et des simples parfaictz.
 Sy faictz ainsi, bon danseur deviendras,
 Lors assure devers moy reviendras. »
 Les motz finiz, de grand' celerité
 Je party lors, et, à la verité,
 J'estoies picqué du grand zele des zeles,
 Et puis amour me portoit sur ses aisles.
 Je traverssay les boys où a esté

Ourson d'ung ours en enfance allecté,
 Je traverssay la beaulté spacieuse
 En la vallée humble et delicieuse...

Ycy mourut.

SONNET DE L'AUTHEUR.

RETIREZ-VOUS, bestiaux eshontez,
 Qui pour la faim de l'appetit des bestes,
 Et non d'amour, entreprenez vos questes,
 Retirez-vous, par l'aveugle domptez.

Mais, vous, humains desquelz les vouluntez
 Tendre on ne voit qu'à la fin bienheureuse,
 Lisez, lisez en ceste œuvre amoureuse,
 Pour mieulx congnoistre et beautez et bontez.

Puis, congnoissans ce qui vous en deffault,
 Vous sentirez vous eslever en hault,
 Par un amour à voller tant adroit,

Ayant laissé en bas la passion,
 Qu'il vous mettra justement à l'endroit
 De l'unité, pour delectation.

XII. DOULEUR ET VOLUPTÉ.

(*Tiré du Recueil de vraye poesie françoise prinse de plusieurs poëtes. Paris, Denis Janot, 1544, pet.in-8, f^o 22.*)

L'ŒIL abaissé sur face extenuée,
Sur front serain pluvieuse nuée,
En bouche vive une parole morte,
Triste regard, qui maintz aises comporte,
Le promener en penser consommé,
Rude et hastif plus que l'accoustumé,
Telz apparens et autres accidens,
De vos secretz rapporteurs evidens,
M'avoient tenu certain de la douleur
Que promettoit vostre pasle couleur.
Grande elle estoit, mais ne fut que demye,
Quand je la sceu, car vous estes m'amy :
Et comme est vray que nos cueurs ne sont qu'un,
Ainsi de nous bien et mal est commun.
Si recepvez un plaisir, je le sens,
Si vous souffrez aulcun mal, je consens,
Qu'incontinent mon cœur en soit chargé
De la moitié, et le vostre allegé.
Ainsi faisant de vray amy devoir,
Je croy le mal que vous pensez avoir
En verité estre de deux pars moindre
Que le malheur qu'en letre voulez paindre ;
Car si de joye ensemble jouyssons,
C'est bien raison que l'ennuy partissons,

Et de douleur egallement partie,
 De voz deux pars la plus grande est sortie
 Me l'escrivant ; je sçay ce qui tourmente,
 Et comme dueil diminue ou augmente ;
 Tenez vous en sur moy toute assurée,
 Que la douleur qui vous est demourée
 N'est rien au pris de ce qu'elle eust esté
 Si mon cuëur n'eust le vostre supporté.
 Vous me direz ce que dire sçavez
 Quant ou plaisir ou passetemps avez,
 Que le dernier par amour que vous eustes
 Est le plus grand que jamais vous receustes.
 Semblablement, quand peu de mal sentez,
 Non seulement vous en mescontentez,
 Et ne voulez ny conseil ny raison,
 Mais le mettez hors de comparaison.
 Il ne vous fault ny l'un ny l'aultre croire :
 Car cela vient de recente memoyre,
 Qui peut tromper en ayse et en tourment
 De tout amant le deceu jugement,
 Et que tousjours le bien ou le mal pense
 Tel en grandeur qu'il est en souvenance.
 Or soit l'escript que de larmes baignez
 Vray, et l'ennuy tout tel que le paignez,
 Nul mal ne soit veu au vostre semblable,
 Je le vous veulx prouver plus consolable,
 En vostre endroict mis à l'extremité,
 Que s'il estoit réduit à l'equité,
 En vous monstrant (selon coustume mienne)
 Les veritez dessoubz fable ancienne.

On dit qu'estant Jupiter de loysir,
 Avecques l'œil, tout voyant, sceut choisir,
 En ce bas lieux deux dames impudentes,
 D'horribles criz si haultement bruyantes,
 Que l'espesseur du ciel en fut fendue

Et leur querelle en son trosne entendue.
L'une monstroït à sa mélancolie
Estre Douleur, parente de Follie,
Pleine de pleurs et de paroles dures,
Se recentant de souffertes injures,
Et de collere escumante irritée.
Volupté, l'autre, estoit plus affectée,
Usant de cry tenant de mocquerie,
Qui redoubloit à Douleur sa furie.
Leur courroux fut tant crié et redict,
Que Juppiter vers elles descendit.
Luy arrivé, chascune s'eslongna ;
Mais toutes deux par le poil émponгна,
Et, pour unir les furieuses bestes,
Si fort les feit entredonner des testes,
Qu'oncques depuis de heurter ne cesserent.
Là les cheveulx si bien s'entrelacerent,
Qu'encores sont meslées leurs racines,
Et des deux chefz les sommitez voisines,
Pour nous monstrer, quand par injure ou faulte
Une douleur se fait sentir si haulte
Que plus ne peult par nature monter,
Qu'il fault son cœur de constance dompter,
Luy promettant, si bien peu sçait attendre,
Que son mal doibt en volupté descendre.
Et comme aurons contrainct nostre vouloir,
A endurer et ne se trop douloir,
Semblablement la fable fault ouyr,
Qui nous defend de trop nous resjouyr
Quand au plus hault de volupté nous sommes.
Ces deux tyrans sur la vie des hommes
Tousjours ont eu et auront grand puissance :
Il nous les fault vaincre de diligence,
D'industrioux et penible artifice.
En tous les deux est requis l'exercice,

Qui ne veult point en grand douleur tomber,
Ou, y tombant, jamais n'y succumber.
Essayer fault les peines douloureuses.
Les loix des Grecz, saiges et vertueuses,
De deshonneur les jeunes accusoient,
Quand au travail ou douleur recusoient;
Et les parens qui leurs enfans aymoient
A souffrir mal tous les accoustumoient:
Les passetemps entre eulx n'estoient loysibles,
S'ilz ne sembloient dangereux ou penibles,
Et la raison de telle loy maistresse
Estoit qu'ayant accoustumé jeunesse
A soustenir le travail volontaire,
La rendoit forte et prompte au necessaire,
Si repoulsier failloit ses ennemys,
Ou inhumer les corps de leurs amys.
Le long usaige et dure accoustumance
Armoient leur cœur de telle patience,
Que d'aultre avoient, et d'eulx mesmes victoire,
Ce qu'il ne fault tenir à peu de gloire.
Laissons les Grecz, venons à vous aprendre,
Ce qui vous peult victorieuse rendre
De grand douleur, car quant à la pensée,
Penser la fault petite ou effacée.
Je dis que quand les peines se presentent,
Bien que vos cœurs foibles s'en mescontentent,
Que ne devez pourtant les eviter,
Mais prendre en jeu, et vous exerciter,
Ayant regard aux pires adventures,
Que le présent vous fait juger futures.
Quand un mary qui d'ennuyer ne cesse,
S'en va dehors, et liberté vous laisse,
C'est un grand mal; mais si vous l'endurez,
Et vostre esprit en absence asseurez,
Ce que pensez malheur vous servira:

Lorsque l'ennuy pour jamais s'en ira,
Plus aysément sa mort supporterez,
Ne point en pleurs le temps consommerez,
Qu'il fault donner sans joye et sans tourment
Au conducteur de vostre entendement.
Nous ne debvons pretendre en tous propos
Que d'acquérir aux esperitz repos,
Ce que ferions, si ces deux passions
Subtillement vaincre nous efforcions.
Quant à Douleur, ce que j'ay dit suffise:
Si nous craignons que Volupté destruisse
Le bon de nous, et le plus precieux,
Vaincre nous fault Cupido l'ocieux,
Par un louable et plaisant exercice,
Suyvant plus tost nature que malice.
De Volupté la plus grand' passion
Est de l'amour la perturbation.
A fin qu'un cœur en soit vainqueur et maistre,
Il fault sa fin et ses moyens cognoistre.
Si n'en avez entière cognoissance,
Sçachez de moy qu'on le painct en enfance
Plein de douleur, et fier en sa vieillesse,
Et que du traict premier qui nous adresse
Viennent soulas, envies et desirs,
Souffrans baisers, approches et plaisirs,
Que ne devez à l'amy refuser,
Mais prendre en jeu, non pour en abuser,
Ne pour le temps en joye consommer,
Ains seulement pour vous accoustumer
A trop d'amour jamais ne succumber.
Un bon lutteur se laisse bien tomber
Aucunesfoys, soubz moins puissant que luy,
Pour esprouver que peult faire celluy
Contre lequel pour l'honneur fault combatre,
S'il luy advient fortune de l'abbatre.

Faignons qu'Amour, de noz plaisirs auteur,
 En son jeune aage apprend d'estre lutteur :
 Vault il pas mieulx avecques luy lutter,
 Et la douceur de l'enfance gouster
 Quand l'abattu ne peult tomber de hault,
 Que de se mettre en danger d'un grand sault,
 Qu'il donneroit, sa vieillesse venue,
 A qui servit sa ruze non cogneue ?
 Cest abatteur toutesfois que je dy,
 Combien qu'il soit fier, vieillard estourdy,
 Si n'est il pas rapporteur de malaise,
 Impossible est que grand plaisir desplaise.
 On le dit fier, pour faire à telle entendre
 Qui se voudra contre l'Amour defendre,
 Et qui n'aura son cœur exercité,
 Ains les efforts de jeunesse evité,
 Que ce vieillard en meur aage viendra,
 Où tellement l'inexperte prendra,
 Que l'esperit, qui est la part meilleure,
 Et qui en nous pour gouverner demeure,
 D'ayse surpris et troublé, servira
 La Volupté, qui depuis conduira
 Ses actions sans aucun jugement.

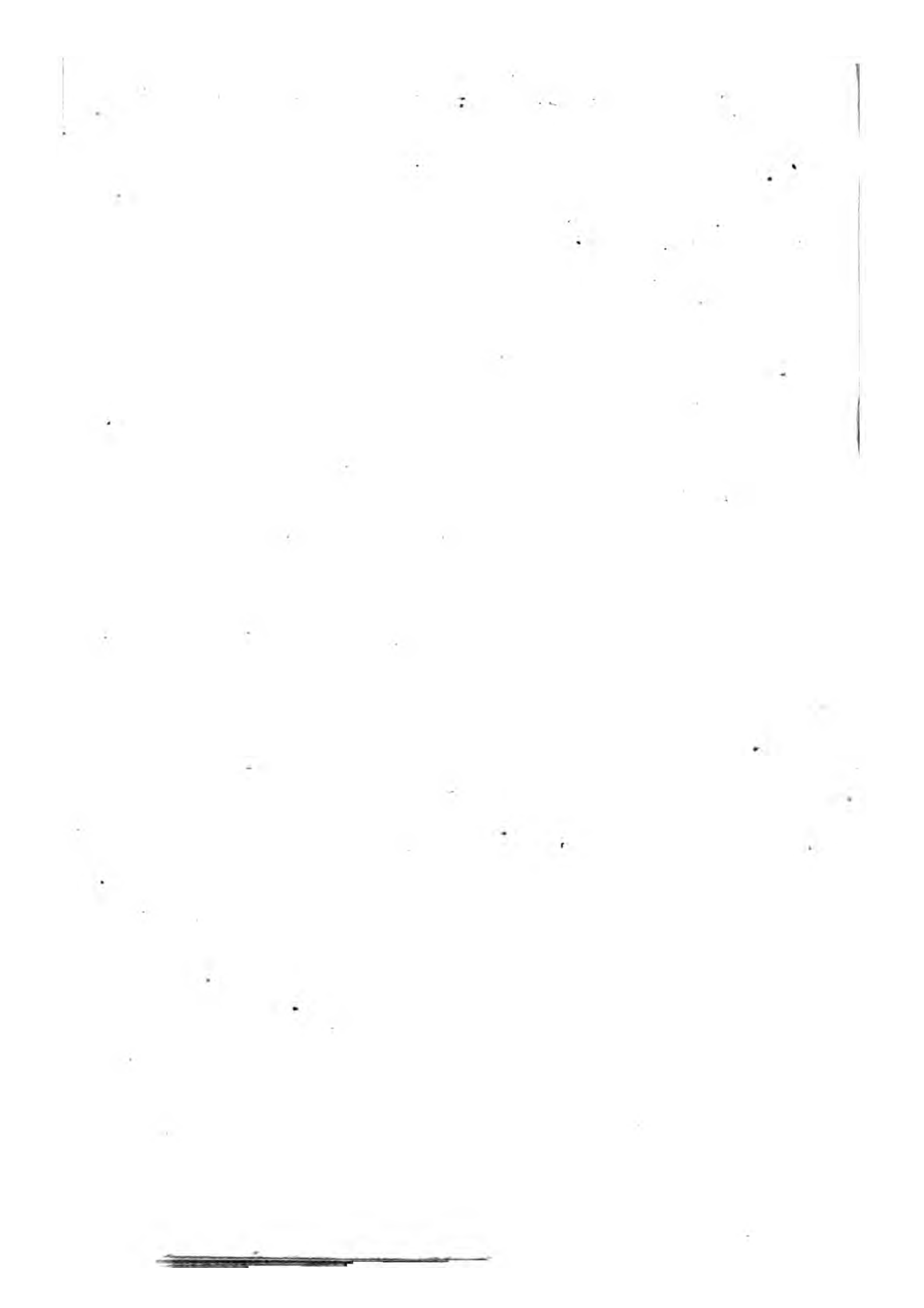
Il en advient aux amys aultrement :
 S'ilz ont suivy l'amoureux exercice,
 En eulx se garde une grande justice ;
 Ce qu'appartient à un chascun ilz rendent.
 A Dieu l'esprit, et pour ce qu'ilz entendent
 Que le corps n'est que terre en chair reduite,
 Donnent au corps d'amy qui le merite.
 Rien ne leur peult trop Amour desguiser,
 Suyvant le bien et ce qu'il fault priser,
 Et d'autant plus que l'esprit repose,
 Nommer heureux en malheur je les ose.
 Pour acquerir le repos que je loue,

Fault qu'un chascun de volupté se joue.
Puis que l'homme est nommé le jeu des dieux,
Jouer se doit à jeu non odieux
A son facteur, qu'il voit comme il doit estre
Aymé sur tous et recogneu pour maistre ;
Ce que jamais de celluy ne seroit
Qui en amour ne s'exerciteroit :
Car n'aymant rien, on vient à tant grever,
Qu'on ne veult Dieu ne l'amour estimer.
Ne point du tout ou trop aymer est vice,
Mais s'en jouer et prendre en exercice,
Ce sont vertuz et mediocritez :
Fuyr ne fault que les extremitez.

Estre trop belle, estre trop poursuyvie,
De ses beaultez engendrer trop d'envie,
Nous avons veu qu'à plusieurs a peu nuyre :
Helaine Grecque en sçauroit trop que dire.
De vouloir trop estre aymée et heureuse,
Demander fault à Juno la jaleuse
Au temps passé ce qu'il luy en advint.
Ouand Jupiter trop bon mary devint,
Elle, prenant à deshonneur et honte
Qu'on tint si peu de sa richesse compte,
Sçachant assez, et ne se voulant taire,
Que son mary eut le bruict d'adultaire,
Ses souspeçons à Venus descouvrit,
Et les secretz de son couraige ouvrit,
Laquelle, ayant de telle amour pitié,
Laissant à part la vieille inimitié,
La repara de sa chere ceinture,
Où mainte grace estoit en pourtraicture.
Lors Jupiter, qui point ne s'en doubtoit,
Et qui Juno comme femme traictoît,
Venant des lieux dont il estoit mescreu,
De retourner satisfait et recreu,

Luy arrivé, la rencontra si belle,
En si bon point, si peu semblant à elle,
Que, sans penser au terrestre plaisir,
Y accourut en si pressé desir,
Que la baisant et voulant s'avancer,
Paracheva devant que commencer,
Et laissa cheoir la liqueur de Venus,
Dont les fleurs sont en noz jardins venus.
Le demourant vous pourroit offenser ;
Je vous lairray tant seulement penser
Si Volupté fut proche de Douleur,
Ou si Juno changea point de couleur,
Quand au printemps les fleurs se presentoien
Qui au despens d'elle faictes estoient
Ou s'elle fut sur la Terre ennuyeuse,
Qui eust receu graine si fructueuse.
Que si la brune, en amour consommée,
Auparavant se fust accoustumée
A peu de dueil et peu de volupté,
La fable au ciel d'elle n'eust pas esté
Telle qu'elle est : faulte d'acoustumance
La fait tomber en si grand ignorance
Que presumant par beauté empruntée
De Jupiter estre la mieulx traictée,
Et desirant plus qu'il ne luy failloit,
Perdit le bien du trop qu'elle vouloit.
Par cest exemple, ô amye, evitez
Telle ignorance, et vous exercitez.

EPISTRES



ÉPISTRES.

A. *Epîtres comprises dans l'édition de 1538.*

I. *Maguelonne à son amy Pierre de Provence (1517).*

SUSCRIPTION.

Messenger de Venus, prens ta haulte vollée,
Chercher le seul amant de ceste desolée :
Et quelque part qu'il rie ou gemisse à present,
De ce piteux escript fais luy un doulx present.

LA plus dolente et malheureuse femme
Qui onc entra en l'amoureuse flamme
De Cupido, met ceste epistre en voye,
Et par icelle (amy) salut t'envoye,
Bien congnoissant que despite Fortune,
Et non pas toy, à present m'infortune;
Car si tristesse avecques dur regret
M'a faict jecter maint gros souspir aigret,
Certes, je sçay que d'ennuy les alarmes
T'ont faict jecter maintefoys maintes larmes.

O noble cueur, que je voulois choysir
Pour mon amant, ce n'est pas le plaisir
Qu'eusmes alors qu'en la maison royalle
Du roy mon pere à t'amye loyalle
Parlementas, d'elle tout vis à vis;
Si te prometz que bien m'estoit advis
Que tout le bien du monde et le deduit

N'estoit que dueil, près du gracieux fruit
 D'un des baisers que de toy je receuz;
 Mais noz esprits par trop furent deceuz
 Quand tout soudain la fatale deesse
 En dueil mua nostre grande liesse,
 Qui dura moins que celle de Dido;
 Car tost après que l'enfant Cupido
 M'eust faict laisser mon pere, puissant roy,
 Vinsmes entrer seules en desarroy
 En un grand boys où tu me descendis,
 Et ton manteau dessus l'herbe estendis,
 En me disant : « M'amy Maguelonne,
 Reposons nous sur l'herbe qui fleuronne,
 Et escoutons du rossignol le chant. »

Ainsi fut faict. Adonc en arrachant
 Fleurs et boutons de beauté tresinsigne,
 Pour te monstrier de vraye amour le signe,
 Je les jettois de toi à l'environ,
 Puis devisant m'assis sur ton gyron;
 Mais en comptant ce qu'avions en pensée,
 Sommeil me print, car j'estois bien lassée.
 Finablement m'endormy près de toy,
 Dont, contemplant quelque beauté en moy,
 Et te sentant en ta liberté franche,
 Tu descouvris ma poitrine assez blanche,
 Dont de mon sein les deux pommes pareilles
 Veis à ton gré, et tes levres vermeilles
 Baiserent lors les miennes à desir.

Sans vilenie en moy prins ton plaisir,
 Plus que ravy voyant ta douce amy
 Entre tes bras doucement endormie.
 Là tes beaulx yeulx ne se pouvoient saouler,
 Et si disois (pour plus te consoler)
 Semblables motz en gemissante alaine :

« O beau Paris, je ne croy pas qu'Helaine,

Que tu ravis parvenu dedans Grece,
Eust de beauté autant que ma maistresse ;
Si on le dict, certes ce sont abus. »

Disant ces motz, tu vis bien que Phebus
Du hasle noir rendoit ma couleur taincte,
Dont te levas, et couppas branche mainte,
Que tout autour de moy tu vins estendre
Pour preserver ma face jeune et tendre.
Helas ! amy, tu ne sçavoys que faire
A me traicter, obéir et complaire,
Comme celuy duquel j'avois le cueur.

Mais cependant, ô gentil belliqueur,
Je dormois fort, et Fortune veilloit ;
Pour nostre mal (las !) elle travailloit.
Car quand je fuz de mon repos lassée,
En te cuydant donner une embrassée,
Pour mon las cueur grandement consoler,
Au lieu de toy (las !) je veins accoler
De mes deux bras la flairante ramée
Qu'autour de moy avoys mise et semée,
En te disant : « Mon gracieux amy,
Ay je point trop à vostre gré dormy ?
N'est il pas temps que d'icy je me lève ? »

Ce proferant, un peu je me soubleve,
Je cherche et cours, je reviens, et puis voys :
Autour de moy je ne vey que les boys ;
Dont maintefoys t'appellay : « Pierre, Pierre !
As tu le cueur plus endurcy que pierre
De me laisser en cestuy boys absconse ? »

Quand de nully n'euz aucune response,
Et que ta voix point ne me reconforte,
A terre cheuz, comme transie ou morte ;
Et quand, après, mes langoureux esprits
De leur vigueur eurent un peu repris,
Semblables motz je dis de cueur et bouche :

« Helas ! amy, de prouesse la souche,
 Ou es allé ? Es tu hors de ton sens,
 De me livrer la douleur que je sens
 En ce boys plein de bestes inhumaines ?
 M'as tu osté des plaisances mondaines
 Que je prenois en la maison mon pere
 Pour me laisser en ce cruel repaire ?
 Las ! qu'as tu faict, de t'en partir ainsi ?
 Penses tu bien que puisse vivre icy ?
 Que t'ay je faict, ô cueur lasche et immunde ?
 Si tu estoys le plus noble du monde,
 Ce vilain tour si rudement te blesse,
 Qu'oster te peult le tiltre de noblesse.
 O cueur remply de fallace et faintise,
 O cueur plus dur que n'est la roche bise,
 O cueur plus faulx qu'oncques nasquit de mere !
 Mais responds moy à ma complaincte amère :
 Me promis tu en ma chambre parée,
 Quand te promis suyvre jour et serée,
 De me laisser en ce boys en dormant ?
 Certes tu es le plus cruel amant
 Qui oncques fut, d'ainsi m'avoir fraudée,
 Ne suis je pas la seconde Medée ?
 Certes ouy, et à bonne raison
 Dire te puis estre l'autre Jason. »

Disant ces motz, d'un animé courage
 Te voys querant, comme pleine de rage,
 Parmy les boys, sans doubter nulz travaulx,
 Et sur ce poinct rencontray noz chevaulx
 Encor liez, payssans l'herbe nouvelle,
 Dont ma douleur renforce et renouvelle,
 Car bien congneuz que de ta voulenté
 D'avecques moy ne t'estoys absenté.
 Si commençay, comme de douleur taincte,
 Plus que devant faire telle complaincte :

« Or voy je bien (amy), et bien appert,
 Que malgré toy en cestuy boys desert
 Suis demourée. O fortune indecente !
 Ce n'est pas or, ne de l'heure presente,
 Que tu te prens à ceulx de haulte touche,
 Et aux loyaulx ! Quel' rancune te touche !
 Es tu d'envie entachée et pollue
 Dont nostre amour n'a esté dissolue ?

O cher amy, o cueur doux et bening,
 Que n'ay je prins d'Atropos le venin
 Avecques toy ! vouloys tu que ma vie
 Fust encor plus cruellement ravie ?
 Je te prometz qu'oncques à créature
 Il ne survint si piteuse aventure.
 Et à tort t'ay nommé, et sans raison,
 Le desloyal qui conquiert la toyson :
 Pardonne moy, certes je m'en repens.

O fiers lyons et venimeux serpens,
 Crapaulx enflez et toutes autres bestes,
 Courez vers moy, et soyez toutes prestes
 De devorer ma jeune tendre chair,
 Que mon amy n'a onc voulu toucher
 Qu'avec honneur. » Ainsi morne demeure
 Par trop cricr, et plus noire que meure,
 Sentant mon cueur plus froid que glace ou marbre,
 Et de ce pas montay dessus un arbre
 A grand labeur. Lors la veue s'espart
 En la forest, mais en chascune part
 Je n'entendy que les voix très Hydeuses
 Et hurlemens des bestes dangereuses.

De tous costez regardois pour sçavoir
 Si le tien corps pourroye appercevoir ;
 Mais je ne vy que celuy boys sauvage,
 La mer profonde, et perilleux rivage,
 Qui durement fait mon mal empirer.

Là demouray (non pas sans souspirer)
 Toute la nuyct : ô Vierge treshaultaine,
 Raison y eut, car je suis trescertaine
 Qu'oncques Thysbée, qui à la mort s'offrit,
 Pour Piramus tant de mal ne souffrit.

En evitant que les loups d'aventure
 De mon corps tien ne feissent leur pasture,
 Toute la nuyct je passay sans dormir
 Sur ce grand arbre, ou ne feis que gemir ;
 Et au matin, que la clere Aurora
 En ce bas monde esclercy le jour a,
 Me descendy, triste, morne et pallie,
 Et noz chevaulx en plorant je deslye,
 En leur disant : « Ainsi comme je pense,
 Que vostre maistre au loing de ma presence
 S'en va errant par le monde en esmoy ;
 C'est bien raison que (comme luy et moy)
 Alliez seuletz par boys, plaine et campagne. »

Adonc rencontre une haulte montaigne,
 Et de ce lieu les pellerins errans
 Je pouvoys veoir, qui tiroient sur les rancs
 Du grand chemin de Romme sainte et digne
 Lors devant moy vey une pelerine,
 A qui donnay mon royal vestement
 Pour le sien povre ; et deslors promptement
 La tienne amour si m'incita grand' erre
 A te chercher en haulte mer et terre,
 Où maintefoys de ton nom m'enqueroie,
 Et Dieu tout bon souvent je requeroie
 Que de par toy je fusse rencontrée.

Tant cheminay, que vins en la contrée
 De Lombardie, en soucy tresamer,
 Et de ce lieu me jectay sur la mer,
 Où le bon vent si bien la nef avance,
 Qu'elle aborda au pays de Provence,

Ou mainte gent, en allant, me racompte
De ton depart, et que ton pere (contc
De ce pays) durement s'en contriste ;
Ta noble mere en a le cueur si triste
Qu'en desespoir luy conviendra mourir.

Penses tu point donques nous secourir ?
Veulx tu laisser ceste povre loyalle,
Née de sang et semence royalle,
En ceste simple et miserable vie,
Laquelle, encor de ton amour ravie,
En attendant de toy aucun rapport,
Un hospital a basty sur un port
Dict de saint Pierre, en bonne souveñance
De ton hault nom, et là prend sa plaisance
A gouverner à l'honneur du hault Dieu,
Povres errans malades en ce lieu,
Où j'ay basty ces miens tristes escripts,
En amertume, en pleurs, larmes et crys,
Comme peulx veoir qu'ilz sont faictz et tyssuz.
Et si bien veois la main dont sont yssuz,
Ingrat seras, si en cest hospital
Celle qui t'a donné son cueur total
Tu ne viens veoir ; car virginité pure
Te gardera sans aucune rompure,
Et de mon corps seras seul jouyssant.

Mais s'ainsi n'est, mon aage fleurissant
Consumeray sans joye singuliere,
En pauvreté, comme une hospitaliere.

Donques (amy) viens moy veoir, de ta grace :
Car tiens toy seur qu'en ceste povre place
Je me tiendray, attendant des nouvelles
De toy, qui tant mes regretz renouvelles.

II. *Le Despourveu a madame la duchesse d'Alençon
et de Berry, sœur unique du Roy (1518).*

Si j'ay emprins en ma simple jeunesse
De vous escrire, ô trèshaulte Princesse,
Je vous supply que par douceur humaine
Me pardonnez : car Bon Vouloir, qui meine
Le mien desir, me donna esperance
Que vostre noble et digne preference
Regarderoit par un sens trèsillustre
Que petit feu ne peult jecter grand lustre.
Autre raison qui m'induit et inspire
De plus en plus le mien cas vous escrire,
C'est qu'une nuyct tenebreuse et obscure
Me fut advis que le grand dieu Mercure,
Chef d'eloquence, en partant des haults cieulx,
S'en vint en terre apparoistre à mes yeulx,
Tenant en main sa verge et caducée,
De deux serpens par ordre entrelassée ;
Et quand il eust sa face celestine
(Qui des humains la memoire illumine)
Tournée à moy, contenance ne geste
Ne peuz tenir voyant ce corps celeste,
Qui d'une amour entremeslée d'ire
Me commença semblables motz à dire.

MERCURE.

Mille douleurs te feront souspirer,
Si en mon art tu ne veulx inspirer
Le tien esprit par cure diligente :
Car bien peu sert la poesie gente,
Si bien et loz on n'en veult attirer.
Et s'autrement tu n'y veulx aspirer,
Certes, amy, pour ton dueil empirer,

Tu souffriras de foyz plus de cinquante
Mille douleurs.

Donc si tu quiers au grand chemin tirer
D'honneur et bien, veuille toy retirer
Vers d'Alençon la duchesse excellente,
Et de tes faictz, tels qu'ilz sont, lui presente,
Car elle peult te garder d'endurer
Mille douleurs.

L'AUTHEUR.

Après ces motz, ses aesles esbranla,
Et vers les cours celestes s'en alla
L'eloquent dieu : mais à peine fut il
Monté au ciel par son vollez subtil,
Que dedans moy (ainsi qu'il me sembla)
Tout le plaisir du monde s'assembla.

Les bons propos, les raisons singulières,
Je voys cherchant, et les belles matières,
A celle fin de faire œuvre duisante
Pour dame tant en vertus reluisante.

Que diray plus ? Certes les miens espritz
Furent deslors comme de joye espriz,
Bien disposez d'une veine subtile
De vous escrire en un souverain style.
Mais tout soudain, dame trèsvertueuse,
Vers moy s'en vint une vieille hideuse,
Maigre de corps et de face blesmie,
Qui se disoit de Fortune ennemye ;
Le cueur avoit plus froid que glace ou marbre,
Le corps tremblant comme la fueille en l'arbre,
Les yeulx baissez comme de paour estraincte,
Et s'appeloit par son propre nom Crainte ;
Laquelle lors d'un vouloir inhumain
Me fait saillir la plume hors la main,
Que sur papier tost je voulois coucher,
Pour au labeur mes espritz empescher,

Et tous ces motz de me dire print cure,
Mal consonans à ceulx du dieu Mercure :

CRAINCTE.

Trop hardiment entreprends, et mesfaicts,
O toy tant jeune : oses tu bien tes faicts
Si mal bastiz presenter devant celle
Qui de sçavoir toutes autres precelle ?
Mal peult aller qui charge trop grand laix

Tous tes labeurs ne sont que contrefaicts,
Auprès de ceulx des orateurs parfaicts
Qui craignent bien de s'adresser à elle

Trop hardiment.

Si ton sens foible advisoit les forfaicts
Aysez à faire en tes simples effects,
Tu diroys bien que petite nasselle
Trop plus souvent que la grande chancelle ;
Et pour autant, regarde que tu fais

Trop hardiment.

L'AUTHEUR,

Ces motz finiz, demeure mon semblant
Triste, transy, tout terny, tout tremblant,
Sombre, songeant, sans seure soustenance,
Dur d'esperit, desnüé d'esperance,
Melancolic, morne, marry, musant,
Pasle, perplex, paoureux, pensif, pensant,
Foible, failly, foulé, fasché, forclus,
Confus, courcé ; croire Crainte concluz,
Bien congnoissant que verité disoit
De celle là que tant elle prisoit ;
Dont je perdz cueur, et audace me laisse,
Craincte me tient, doubtte me mene en laisse ;
Plus dur devient le mien esprit qu'enclume.
Si ruay jus encre, papier et plume,
Voyre, et de faict proposois de non tistre
Jamais pour vous rondeau, lay ou epistre,

Si n'eust esté que sur ceste entreprise
 Vint arriver (à tout sa barbe grise)
 Un bon vieillard portant chere joyeuse,
 Confortatif, de parolle amoureuse,
 Bien ressemblant hōme de grand renom,
 Et s'appelloit Bon Espoir par son nom ;
 Lequel, voyant ceste femme tremblante,
 Autre qu'humaine (à la veoir) ressemblante,
 Vouloir ainsi mon malheur pourchasser,
 Fort rudement s'efforce à la chasser,
 En me incitant d'avoir hardy courage,
 De besoingner et faire à ce coup rage ;
 Puis folle Craincte, amye de Soucy,
 Irrita fort, en s'escriant ainsi :

BON ESPOIR.

Va t'en ailleurs, faulse vieille dolente,
 Grande ennemye à fortune et bon heur,
 Sans fourvoyer par ta parolle lente
 Ce povre humain hors de la voye d'honneur ;
 Et toy, amy, croy moy, car guerdonneur
 Je te seray, si craintif ne te sens ;
 Croy donc Mercure, employe tes cinq sens,
 Cueur et esprit et fantasie toute,
 A composer nouveaulx motz et recens,
 En dechassant Crainte, Soucy et Doubte.

Car celle là vers qui tu as entente,
 De t'adresser est pleine de liqueur
 D'humilité, ceste vertu patente
 De qui jamais vice ne fut vainqueur.
 Et oultre plus, c'est la dame de cueur
 Mieulx excusant les esperits et sens
 Des escrivains, tant soient ilz innocens,
 Et qui plus tost leurs miseres deboute.
 Si te supply, à mon vueil condescens,
 En deschassant Crainte, Soucy et Doubte.

Est il possible, en vertu excellente,
 Qu'un corps tout seul puisse estre possesseur
 De trois beaulx dons, de Juno l'opulente,
 Pallas, Venus ? Ouy, car je suis seur
 Qu'elle a prudence, avoir, beauté, douceur,
 Et de vertus encor plus de cinq cens,
 Parquoy, amy, si tes dictz sont decens,
 Tu congnoistras (et de ce ne te doubte)
 A quel honneur viennent adolescens
 En deschassant Crainte, Soucy et Doubte.

ENVOY.

Homme crainctif, tenant rentes et cens
 Des Muses, croy, si jamais tu descends
 Au val de Paour, qui hors d'Espoir te boute,
 Mal t'en ira ; pour ce à moy te consens,
 En deschassant Crainte, Soucy et Doubte

LE DESPOURVEU.

En ce propos grandement travaillay,
 Jusques à tant qu'en sursault m'esveillay,
 Un peu devant qu'Aurora (la fourriere
 Du cler Phebus) commençast mettre arriere
 L'obscurité nocturne sans sejour,
 Pour esclarcir la belle aulbe du jour.

Si me souvint tout à coup de mon songe,
 Dont la pluspart n'est fable ne mensonge ;
 A tout le moins pas ne fut mensonger
 Le Bon Espoir qui vint à mon songer ;
 Car verité fait en luy apparoistre
 Par les vertus qu'en vous il disoit estre.
 Or ay je faict au vueil du dieu Mercure :
 Or ay je prins la hardiesse et cure
 De vous escrire à mon petit pouvoir,
 Me confiant aux parolles d'Espoir,
 Le bon vieillard, vray confort des craintifz,
 A droict nommé repaisseur des chetifz,

Car repeu m'a tousjours soubz bonne entente
En la forest nommée Longue Attente :
Voyre, et encor de m'y tenir s'attend ;
Si vostre grace envers moy ne s'estend,
Parquoy convient qu'en esperant je vive,
Et qu'en vivant tristesse me poursuyve.

Ainsi je suis poursuy, et poursuyvant
D'estre le moindre et plus petit servant
De vostre hostel (magnanime Princesse),
Ayant espoir que la vostre noblesse
Me recevra, non pour aucune chose
Qui soit en moy pour vous servir enclose ;
Non pour prier, requeste ou rethorique,
Mais pour l'amour de vostre Frere unique,
Roy des François, qui à l'heure presente
Vers vous m'envoye, et à vous me presente
De par Pothon, gentil homme honorable.

En me prenant, princesse venerable,
Dire pourray que la nef opportune
Aura tiré de la mer d'infortune,
Maulgré les ventz, jusqu'en l'isle d'honneur
Le pelerin exempté de bon heur :
Et si auray par un ardañt desir
Cueur et raison de prendre tout plaisir
A esveiller mes esperitz indignes
De vous servir, pour faire œuvres condignes,
Telz qu'il plaira à vous, trèshaulte dame,
Les commander, priant de cueur et d'ame
Dieu tout puissant, de tous humains le pere,
Vous maintenir en fortune prospere,
Et dans cent ans prendre l'ame à mercy,
Partant du corps sans douleur ne soucy.

III. *Du camp d'Attigny, à ma dicte dame d'Aiençon*
(1521).

SUSCRIPTION.

Lettre mal faicte et mal escripte,
Volle de par cest escrivant
Vers la plus noble Marguerite,
Qui soit point au monde vivant.

LA main tremblant dessus la blanche carte
Me voy souvent : la plume loing s'escarte,
L'encre blanchist, et l'esperit prend cesse,
Quand j'entreprens (trèsillustre Princesse)
Vous faire escriptz; et n'eusse prins l'audace,
Mais Bon Vouloir, qui toute paour efface,
M'a dict : « Crains tu à escrire soudain
Vers celle là qui oncques en desdain
Ne print tes faicts? » Ainsi à l'estourdy
Me suis monstré (peult estre) trop hardy,
Bien congnoissant néantmoins que la faulte
Ne vient sinon d'entreprise trop haulte;
Mais je m'attens que soubz vostre recueil
Sera congneu le zele de mon vueil.

Or est ainsi, Princesse magnanime,
Qu'en hault honneur et triumphe sublime
Est fleurissant en ce camp ou nous sommes
Le conquerant des cueurs des gentilzhommes :
C'est Monseigneur, par sa vertu loyalle
Esleu en chef de l'armée royalle,
Où l'on a veu de guerre maintz esbatz,
Advanturiers esmouvoir gros combatz
Pour leur plaisir ; sur petites querelles
Glaives tirer et briser allumelles,
S'entrenavrans de façon fort estrange;

Car le cueur ont si trèshault, qu'en la fange
Plustost mourront que fuyr à la lice;
Mais Monseigneur, en y mettant police,
A deffendu de ne tirer espée,
Si on ne veult avoir la main couppée.

Ainsi pietons n'osent plus desgayner,
Dont sont contraints au poil s'entretrainer,
Car sans combatre ilz languissent en vie,
Et croy (tout seur) qu'ilz ont trop plus d'envie
D'aller mourir en guerre honnestement
Que de mourir chez eulx oysivement.

Ne pensez pas, dame où tout bien abonde,
Qu'on puisse veoir plus beaulx hommes au monde:
Car (à vray dire) il semble que Nature
Leur ayt donné corpulence et facture
Ainsi puissante, avec le cueur de mesmes,
Pour conquerir sceptres et dyadesmes
En mer, à pied, sur coursiers ou genetz,
Et ne desplaise à tous nos lansquenetz,
Qui ont le bruyt de tenir aulcun ordre,
Mais à ceulx cy n'a point tant à remordre.

Et qui d'entre eulx l'honesteté demande,
Voyse orendroit veoir de Mouy la bande
D'aventuriers issus de nobles gens:
Nobles sont ilz, pompeux et diligens,
Car chascun jour au camp soubz leur enseigne
Font exercice, et l'un à l'autre enseigne
A tenir ordre, à manier la picque,
Ou le verdun, sans prendre noise ou picque.

De l'autre part, soubz ses fiers estandars
Meine Boucal mille puissans souldars,
Qui ayment plus debatz et grosses guerres
Qu'un laboureur bonne paix en ses terres;
Et qu'ainsi soit, quand rudement se battent,
Advis leur est proprement qu'ilz s'esbatent.

D'autre costé voyt on le plus souvent
 Lorges jecter ses enseignes au vent,
 Pour ses pietons faire usiter aux armes,
 Lors que viendront les perilleux vacarmes ;
 Grans hommes sont en ordre triumphans,
 Jeunes, hardis, roides comme elephans,
 Fort bien armez, corps, testes, bras et gorges :
 Aussi dict on : les hallectretz de Lorges.

Puis de Mouy les nobles et gentilz,
 Et de Boucal les hommes peu craitifz ;
 Brief, Hercules, Montmoreau et Danieres
 Ne font pas moins triumper leurs bannieres,
 Si que deça on ne sçauroit trouver
 Homme qui n'ayt desir de s'esprouver,
 Pour acquerir par haulte œuvre bellique
 L'amour du roy, le vostre frere unique :
 Et par ainsi, en bataille ou assault,
 N'y aura cil qui ne prenne cueur hault,
 Car la pluspart si hardiment yra,
 Que tout' la reste au choc s'enhardira.

De jour en jour, une campagne verte
 Voit on icy de gens toute couverte,
 La picque au poing, les trenchantes espées
 Ceinctes à droict, chausseures decoupées,
 Plumes au vent, et haultz fiffres sonner
 Sur gros tabours qui font l'air resonner,
 Au son desquelz, d'une fiere façon
 Marchent en ordre, et font le limaçon,
 Comme en bataille, affin de ne faillir
 Quand leur faudra deffendre ou assaillir,
 Tousjours crians : « Les ennemys sont nostres ! »
 Et en tel poinct sont les six mil apostres
 Deliberez soubz l'espée Saint Pol,
 Sans qu'aucun d'eulx se monstre lasche ou mol.
 Souventefoys par devant la maison

De Monseigneur viennent à grand' foyson
 Donner l'aulbade à coups de hacquebutes,
 D'un autre accord qu'espinettes ou flustes.

Après oyt on sur icelle praerie
 Par grand' terreur bruyre l'artillerie,
 Comme canons doubles et racoursiz,
 Chargez de pouldre et gros bouletz massifz,
 Faisans tel bruit qu'il semble que la terre
 Contre le ciel vueille faire la guerre.

Voyla comment (Dame trèsrenommée)
 Triumphant est conduite l'armée,
 Trop mieulx aymant combatre à dure oultrance
 Que retourner sans coup ferir en France.

De Monseigneur, qui escrire en voudroit,
 Plus clair esprit que le mien y faudroit ;
 Puis je sens bien ma plume trop ruralle
 Pour exalter sa maison liberalle,
 Qui à chascun est ouverte et patente.

Son cueur tant bon gentilzhommes contente,
 Son bon vouloir gens de guerre entretient,
 Sa grand' vertu bonne justice tient,
 Et sa justice en guerre la paix faict,
 Tant que chascun va disant (en effect) :
 « Voycy celluy tant liberal et large,
 Qui bien merite avoir royalle charge ;
 C'est celluy là qui tousjours en ses mains
 Tient et tiendra l'amour de tous humains ;
 Car puis le temps de Cesar dict Auguste,
 On n'a point veu prince au monde plus juste ! »

Tel est le bruict qui de luy court sans cesse
 Entre le peuple et ceulx de la noblesse,
 Qui chascun jour honneur faire luy viennent
 Dedanssa chambre, où maintz propos se tiennent,
 Non pas d'oyseaulx, de chiens ne leurs aboys :
 Tous leurs devis, ce sont haches, grosboys,

Lances, harnoys, estandars, gouffanons,
 Salpestre, feu, bombardes et canons :
 Et semble advis, à les ouyr parler,
 Qu'oncques ne fut memoire de baller.

Bien escrirois encores autre chose,
 Mais miculx me vault rendre ma lettre close
 En cest endroit : car les Muses entendent
 Mon rude style, et du tout me deffendent
 De plus rien dire, affin qu'en cuydant plaire,
 Trop long escript ne cause le contraire.
 Et pour autant (Princesse cordiale,
 Tige partant de la fleur liliale)
 Je vous supply ceste epistre en gré prendre,
 Me pardonnant de mon trop entreprendre,
 Et m'estimer (si peu que le dessers)
 Tousjours du reng de voz trèshumbles serfz.

Priant celluy qui les ames heurées
 Faict triompher aux maisons syderées
 Que son vouloir et souverain plaisir
 Soit mettre à fin vostre plus hault desir.

IV. *A ladite Dame, touchant l'armée du Roy en
 Haynaut.*

Ici veoit-on (trèsillustre Princesse) du Roy la
 triomphante armée, qui, un mercredy (comme
 sçavez), s'attendant avoir la bataille, par pa-
 rolles persuadantes à le bien servir esleva le
 cueur de ses gens à si volontaire force, qu'alors
 ilz eussent non seulement combatu, mais foul-
 droyé le reste du monde pour ce jour : auquel
 fut veue la hauteuse de cueur de maintz cheva-
 liers, qui, par ardant desir, voulurent pouls-
 er en la flotte des ennemys, lors qu'en diffamée

fuyte tournerent, laissant grand nombre des leurs ruynez en la campagne par impetueux oraige d'artillerie : dont fut atteint le bastard d'Aimery si au vif, que le lendemain fina ses jours à Vallenciennes. Après peult on veoir des anciens capitaines la rusée conduite, de leurs gens d'armes la discipline militaire observée, l'ardeur des aventuriers et l'ordre des Suysses, avec le triumphe general de l'armée gallicane, dont la veue seulement a meurtry l'honneur de Haynault, comme le Basilisque premier voyant l'homme mortel. Autre chose (ma souveraine Dame) ne voyons nous qui ne soit lamentable, comme povres femmes desolées errantes (leurs enfans au col) au travers du pays despouillé de verdure par le froid yvernal, qui jà les commence à poindre, puis s'en vont chauffer en leurs villes, villages et chasteaulx mis à feu, combustion et ruine totale, par vengeance reciproque ; voire vengeance si confuse et universelle, que nos ennemys propres font passer pitié devant nos yeux. Et en telle miserable façon ceste impietoyable serpente, la guerre, a obscurcy l'air pur et net, par poudre de terre seche, par salpestre et pouldre artificielle, et par fumée causée de boys mortel ardent en feu (sans eau de grace) inextinguible. Mais nostre espoir par deça est que les prieres d'entre vous, nobles Princesses, monteront si avant ès chambres célestes, qu'au moyen d'icelles la tressacrée fille de Jesus-Christ, nommée Paix, descendra trop plus luyante que le soleil pour illuminer les regions gallicques. Et lors sera vostre noble sang hors du danger d'estre espendu sur les mortelles plaines. D'autre part, aux cueurs des jeunes dames et

damoyelles entrera certaine esperance du retour désiré de leurs marys, et vivront povres laboureurs seurement en leurs habitacles, comme prelatz en chambres bien nattées. Ainsi, bien-heurée Princesse, esperons nous la non assez soudaine venue de Paix, qui toutesfoys peult finalement revenir en despit de guerre cruelle, comme tesmoigne Minfant en sa comédie de *Fatalle Destinée*, disant :

Paix engendre prosperité,
De Prosperité vient Richesse,
De Richesse Orgueil, Volupté,
D'Orgueil Contention sans cesse,
Contention la Guerre adresse,
La Guerre engendre Povreté,
La Povreté Humilité,
D'Humilité revient la Paix,
Ainsi retournent humains faicts.

Voilà comment (au pis aller, dont Dieu nous gard) peult revenir celle precieuse Dame souvent appellée par la nation françoise dedans les Temples divins, chantans : « Seigneur, donne nous Paix. » Laquelle nous vueille de bref envoyer iceluy Seigneur et Redempteur Jesus, qui vous doit heureuse vie transitoire et en fin eternelle.

V. A la Damoyelle negligente de venir veoir ses amys.

NE pense pas, trèsgente damoyelle,
Ne pense pas que l'amour et vray zele
Que te portons jamais finisse et meure
Pour ta trop longue et fascheuse demeure.
Fascheuse est elle, au moins en nos endroits.
Mais ores quand quarante ans te tiendroy

Loing de nos yeulx, si auroit on (pour voir)
 Records de toy et dueil de ne te veoir;
 Car le long temps ne l'absence loingtaine
 Vaincre ne peult l'amour vraye et certaine.

Si t'advisons, nostre amye trèschere,
 Que par deçà ne se faict bonne chere
 Que de t'avoir on ne face un souhait.
 Si l'un s'en rit, si l'autre est à son hait,
 Si l'un s'esbat, si l'autre se recrée,
 Si tost qu'on tient propos qui nous agrée,
 Tant que le cueur de plaisir nous sautelle,
 « Pleust or à Dieu (ce dict on) qu'une telle
 Fust or icy. » L'autre dit : « Pleust à Dieu,
 Qu'un ange l'eust transportée en ce lieu.
 — Mais pleust à Dieu (dit l'autre) qu'Astarot
 L'apportast saine, aussi tost qu'un garrot. »
 Voila comment, pour ta fort bonne grace,
 Il n'y a cil qui son souhait ne face
 D'estre avec toy; et ne povons sçavoir
 Pourquoi ne viens tes amys deçà veoir:
 Le chemin n'est ny fascheux ny crotté;
 En moins d'avoir dict un *Obsecro te*
 En noz quartiers tu seroys arrivée:
 Pourquoi donc es de nous ainsi privée?
 Possible n'est que bien t'excuser sceusses.
 Brief, nous voudrions qu'aussi hault voller peus-
 Que le hault mont d'Olympe ou Parnasus, [ses
 Ou qu'eusses or le cheval Pegasus,
 Qui te portast vollant par les provinces;
 Ou qu'à present à ton vouloir tu tinses
 Par le licol, par queue ou par collet
 Le bon cheval du gentil Pacollet;
 Ou que ton pied fust aussi legier donques
 Que bische ou cerf que le Roy chassa onques;
 Ou que de là jusque icy courust eau

Qui devers nous te menast en bateau,
 Lors n'aurois tu bonne excuse jamais,
 Mais sçauroit on si en oubly tu mets
 Les tiens amys; car adonc ne tiendrait
 Fors seulement au bon vouloir et droit,
 Et à l'Amour, qui aux gens donne soing.
 De venir veoir les amys au besoing;
 Quoy qu'envers toy n'avons paour qu'elle faille,
 Mais prions Dieu qu'excuse te deffaille,
 Affin qu'Amour, qui onc ne te laissa,
 A nos desirs t'amene par deça.

VI. *Des Fartieres blanches* (1522).

DE mes couleurs, ma nouvelle alliée,
 Estre ne peult vostre jambe liée,
 Car couleurs n'ay, et n'en porteray mye
 Jusques à tant que j'auray une amye
 Qui me taindra le seul blanc que je porte
 En ses couleurs de quelque belle sorte.
 Pleust or à Dieu, pour mes douleurs estaindre,
 Que vous eussiez vouloir de les me taindre :
 C'est qu'il vous pleust pour amy me choisir
 D'aussi bon cueur que j'en ay bon desir :
 Que dy je, amy ? Mais pour humble servanç,
 Quoy que ne soye un tel bien desservant ;
 Mais quoy ! au fort, par loyaulment servir
 Je tascheroye à bien le desservir.
 Brief, pour le moins, tout le temps de ma vie
 D'une autre aymer ne me prendroit envie.
 Et par ainsi quand ferme je serois,
 Pour prendre noir le blanc je laisserois :
 Car fermeté c'est le noir par droicure,
 Pource que perdre il ne peult sa taincture.

Or porteray le blanc ce temps pendant,
 Bonne Fortune en amour attendant ;
 Si elle vient, elle sera receue
 Par loyaulté dedans mon cœur conceue ;
 S'elle ne vient, de ma volonté franche
 Je porteray tousjours livrée blanche.
 C'est celle là que j'ayme le plus fort
 Pour le present, vous advisant, au fort,
 Si j'ayme bien les blanches ceinturettes,
 J'ayme encore mieulx dames qui sont brunettes.

VII. *Au Roy* (1518).

EN m'esbatant je fais rondeaulx en rithme,
 Et en rithmant bien souvent je m'enrime ;
 Brief, c'est pitié d'entre nous rithmailleurs,
 Car vous trouvez assez de rithme ailleurs,
 Et quand vous plaist mieulx que moy rithmas-
 Des biens avez et de la rithme assez : [sez,
 Mais moy, à tout ma rithme et ma rithmaille,
 Je ne soustiens (dont je suis marry) maille.

Or ce me dit (un jour) quelque rithmart :
 « Viença, Marot, treuves tu en rithme art
 Qui serve aux gens, toy qui a rithmassé ?
 — Ouy vrayement (dy je) Henry Macé ;
 Car vois tu bien la personne rithmante
 Qui au jardin de son sens la rithme ente,
 Si elle n'a des biens en rithmoyant,
 Elle prendra plaisir en rithme oyant ;
 Et m'est advis, que si je ne rithmoys,
 Mon povre corps ne seroit nourry moys
 Ne demy jour : car la moindre rithmette
 C'est le plaisir où fault que mon rys mette. »

Si vous supply qu'à ce jeune rithmeur

Faciez avoir un jour par sa rithme heur,
 Affin qu'on die, en prose ou en rithmant :
 « Ce rithmailleur qui s'alloit enrimant,
 Tant rithmassa, rithma et rithmonna,
 Qu'il a congneu quel bien par rithme on a. »

VIII. *Pour le capitaine Bourgeon, à Monsieur de la Rocque.*

COMME à celluy en qui plus fort j'espere,
 Et que je tiens pour pere et plus que pere,
 A vous me plains par cest escript leger
 Que je ne puis de Paris desloger,
 Et si en ay vouloir tel comme il fault ;
 Mais quoy ? C'est tout : la reste me deffault,
 J'entens cela qui m'est le plus duysant.
 Mais que me vault d'aller tant devisant ?
 Venons au point : vous sçavez, sans reproche,
 Que suis boyteux, au moins comme je cloche ;
 Mais je ne sçay si vous sçavez comment.
 Je n'ay cheval, ne mulle ne jument ;
 Parquoy, Monsieur, je le vous fais sçavoir
 A celle fin que m'en faciez avoir,
 Ou il faudra (la chose est toute seure)
 Que voyse à pied, ou bien que je demeure ;
 Car en finer je ne m'attendz d'ailleurs.
 Raison pourquoy ? Il n'est plus de bailleurs,
 Sinon de ceulx lesquelz dormiroient bien.
 Si vous supply, le trescher Seigneur mien,
 Baillez assez, mais ne vueillez dormir.
 Quand Desespoir me veult faire gemir,
 Voycy comment bien fort de luy me mocque :
 O Desespoir, croy que soubz une rocque,
 Rocque bien ferme et pleine d'assurance,

Pour mon secours est cachée esperance :
Si elle en sort, te donnera carriere,
Et pource donc reculle toy arriere.

Lors Desespoir s'en va saignant du nez,
Mais ce n'est rien si vous ne l'eschinez :
Car autrement jamais ne cessera
De tourmenter le Bourgeon, qui sera
Tousjours bourgeon, sans raisin devenir,
S'il ne vous plaist de luy vous souvenir.

IX. *Pour le capitaine Raisin, audict seigneur de
la Rocque.*

EN mon vivant je ne te feis sçavoir
Chose de moy dont tu deusses avoir
Ennuy ou dueil ; mais pour l'heure presente,
Trèscher seigneur, il fault que ton cueur sente,
Par amytié et par ceste escripture,
Un peu d'ennuy de ma male adventure ;
Et m'attens bien qu'en maint lieu où iras
A mes amys ceste epistre liras.
Je ne veulx pas aussi que tu leurs celes :
Mais leur diras : « Amys, j'ay des nouvelles
D'un malheureux que Venus la déesse
A forbany de soulas et liesse. »
Tu diras vray, car maulx me sont venus
Par le vouloir d'impudique Venus,
Laquelle fait tant par mer que par terre
Sonner un jour contre femmes la guerre,
Où trop tost s'est maint chevalier trouvé,
Et maint grand homme à son dam esprouvé ;
Maint bon courtault y fut mis hors d'alaine,
Et maint mouton y laissa de sa laine ;
Brief, nul ne peult (soit par feu, sang ou mine)

Gagner prouffit en guerre feminine ;
 Car leur ardeur est aspre le possible,
 Et leur harnoys hault et bas invincible.

Quant est de moy, jeunesse povre et sottc
 Me feit aller en ceste dure flotte,
 Fort mal garny de lances et escus.
 Semblablement le gentil dieu Bacchus
 M'y amena, accompaigné d'andoilles,
 De gros jambons, de verres et gargoilles,
 Et de bon vin versé en maint flascon ;
 Mais je y receuz si grand coup de faulcon,
 Qu'il me fallut soudain faire la poulle
 Et m'en fuyr (de peur) hors de la foule.

Ainsi navré, je contemple et remire
 Où je pourrois trouver souverain myre ;
 Et, prenant cueur autre que de malade,
 Vins circuyr les limites d'Archade,
 La Terre Neufve et la grand' Tartarie,
 Tant qu'à la fin me trovay en Surie,
 Ou un grand Turc me vint au corps saisir,
 Et, sans avoir à luy faict desplaisir,
 Par plusieurs jours m'a si trèsbien frotté
 Le dos, les reins, les bras et le costé,
 Qu'il me convint gesir en une couche,
 Criant les dents, le cueur, aussi la bouche,
 Disant (helas !) : « O Bacchus, puissant dieu,
 M'as tu mené exprès en ce hault lieu
 Pour veoir à l'œil moy le petit Raisin
 Perdre le goust de mon proche cousin ?
 Si une foys puis avoir allegeance,
 Certainement j'en prendray bien vengeance :
 Car je feray une armée legere,
 Tant seulement des lances de fougere,
 Camp de taverne, et pavois de jambons,
 Et bœuf sallé, qu'on trouve en mangeant bons,

Tant que d'un choc rendray tes flascons vuydes,
Si tu n'y metz grand' ordre et bonnes guydes.

Ainsi j'esleve envers Bacchus mon cueur,
Pour ce qu'il m'a privé de sa liqueur,
Me faisant boire en chambre bien serrée
Fade tisane avecques eau ferrée,
Dont souvent fais ma grand' soif estancher.
Voyla comment (ô Monseigneur tant cher)
Soubz l'estandart de fortune indignée,
Ma vie fut jadis predestinée.

En fin d'escript bien dire le te vueil,
Pour adoucir l'aigreur de mon grand dueil ;
Car dueil caché en desplaisant courage
Cause trop plus de douleur et de rage
Que quand il est par parolles hors mis,
Ou declairé par lettre à ses amys.
Tu es des miens le meilleur esprouvé :
Adieu celluy que tel j'ay bien trouvé.

X. *A monsieur Bouchart, docteur en théologie*
(1525).

DONNE response à mon present affaire,
Docte Docteur. Qui t'a induict à faire
Emprisonner, depuis six jours en ça,
Un tien amy, qui onc ne t'offensa,
Et vouloir mettre en luy craincte et terreur
D'aigre justice, en disant que l'erreur
Tient de Luther ? Point ne suis lutheriste
Ne zuinglien, et moins anabaptiste :
Je suis de Dieu par son filz Jesuchrist.

Je suis celluy qui ay faict maint escript,
Dont un seul vers on n'en sçauroit extraire
Qui à la Loy divine soit contraire.

Je suis celluy qui prens plaisir et peine
A louer Christ, et sa mere tant pleine
De grace infuse : et pour bien l'esprouver,
On le pourra par mes escriptz trouver.

Brief, celuy suis qui croit, honore et prise
La sainte vraye et catholique Eglise ;
Autre doctrine en moy ne veulx bouter :
Ma Loy est bonne, et si ne fault doubter
Qu'à mon pouvoir ne la prise et exaulce,
Veu qu'un payen prise la sienne faulse.
Que quiers tu donc, ô Docteur catholique ?
Que quiers tu donc ? As tu aucune picque
Encontre moy ? Ou si tu prens saveur
A me trister dessoubz autruy faveur ?

Je croy que non, mais quelque faulx entendre
T'a faict sur moy telle rigueur estendre.
Donques, refrains de ton courage l'ire ;
Que pleust à Dieu qu'ores tu peusses lire
Dedans ce corps de franchise interdit :
Le cueur verrois autre qu'on ne t'a dict.

A tant me tais, cher seigneur nostre maistre,
Te suppliant à ce coup amy m'estre.
Et si pour moy à raison tu n'es mis,
Fais quelque chose au moins pour mes amys,
En me rendant par une horsboutée
La liberté laquelle m'as ostée.

XI. *A son amy Lyon (1525).*

JE ne t'escry de l'amour vaine et folie :
Tu voys assez s'elle sert ou affolle ;
Je ne t'escry ne d'armes ne de guerre :
Tu voys qui peult bien ou mal y acquerre ;
Je ne t'escry de fortune puissante :
Tu voys assez s'elle est ferme ou glissante ;

Je ne t'escry d'abus trop abusant :
 Tu en sçais prou et si n'en vas usant ;
 Je ne t'escry de Dieu ne sa puissance :
 C'est à luy seul t'en donner congnoissance ;
 Je ne t'escry des dames de Paris :
 Tu en sçais plus que leurs propres marys ;
 Je ne t'escry qui est rude ou affable,
 Mais je te veulx dire une belle fable,
 C'est à sçavoir, du lyon et du rat.

Cestuy lyon, plus fort qu'un vieil verrat,
 Veit une foys que le rat ne sçavoit
 Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avoit
 Mengé le lard et la chair toute crue ;
 Mais ce lyon (qui jamais ne fut grue)
 Trouva moyen et maniere et matiere,
 D'ongles et dens, de rompre la ratiere,
 Dont maistre rat eschappe vistement,
 Puis meit à terre un genouil gentement,
 Et en ostant son bonnet de la teste,
 A mercié mille foys la grand' beste,
 Jurant le Dieu des souris et des ratz
 Qu'il luy rendroit. Maintenant tu verras
 Le bon du compte. Il advint d'aventure
 Que le lyon pour chercher sa pasture
 Saillit dehors sa caverne et son siege,
 Dont (par malheur) se trouva pris au piege,
 Et fut lié contre un ferme posteau.

Adonc le rat, sans serpe ne cousteau,
 Y arriva joyeux et esbaudy,
 Et du lyon (pour vray) ne s'est gaudy,
 Mais despita chatz, chates et chatons,
 Et pris a fort ratz, rates et ratons,
 Dont il avoit trouvé temps favorable
 Pour secourir le lyon secourable,
 Auquel a dict : « Tais toy, lyon lié,

Par moy seras maintenant deslyé :
 Tu le vaulx bien, car le cueur joly as ;
 Bien y parut quand tu me deslyas.
 Secouru m'as fort lyonneusement ;
 Or secouru seras rateusement. »

Lors le lyon ses deux grans yeulx vestit,
 Et vers le rat les tourna un petit
 En luy disant : « O povre vermyniere,
 Tu n'as sur toy instrument ne maniere,
 Tu n'as cousteau, serpe ne serpillon,
 Qui sceust couper corde ne cordillon,
 Pour me jecter de ceste étroicte voye ;
 Va te cacher, que le chat ne te voye.

—Sire lyon (dit le filz de souris),
 De ton propos (certes) je me soubzris :
 J'ay des cousteaux assez, ne te soucie,
 De bel os blanc, plus trenchans qu'une scye ;
 Leur gaine, c'est ma gencive et ma bouche ;
 Bien couperont la corde qui te touche
 De si tresprès, car j'y mettray bon ordre. »

Lors sire rat va commencer à mordre
 Ce gros lien : vray est qu'il y songea
 Assez long temps ; mais il le vous rongea
 Souvent, et tant, qu'à la parfin tout rompt,
 Et le lyon de s'en aller fut prompt,
 Disant en soy : « Nul plaisir (en effect)
 Ne se perd point quelque part où soit faict. »
 Voyla le compte en termes rithmasez :
 Il est bien long, mais il est vieil assez,
 Tesmoing Esope, et plus d'un million.

Or viens me veoir pour faire le lyon,
 Et je mettray peine, sens et estude
 D'estre le rat, exempt d'ingratitude,
 J'entends, si Dieu te donne autant d'affaire,
 Qu'au grand lyon, ce qu'il ne vueille faire.

XII. *Aux dames de Paris, excuses d'avoir faict
aucuns adieux (1529).*

SUSCRIPTION.

Clement Marot aux gentilz veaulx
Qui ont faict les Adieux nouveaulx.

SATYRIQUES trop envieux
Escrivans de plume lezarde,
Vous avez faict de beaux Adieux :
Le feu saint Antoine les arde !
Puis vostre langue se hazarde
De semer^e que je les ay faictz ;
Ainsi le coupable se garde,
Et l'innocent porte le faix.

Si mentez vous bien par la gorge :
Sur dames ne suis animé,
Et ne sortit onc de ma gorge
Un ouvrage si mal lymé ;
Et ne sera mien estimé
Par ceulx qui congnoissent ma veine :
Brief, il est un peu mal rithmé,
Mais la raison en est bien vaine.

Et en cela plus sotz que fins
Vous vous monstrez appertement ;
Car pour bien venir à voz fins,
Besongner falloit autrement.
Si parlé eussiez seulement
De six, qui hayne m'ont voué,
On vous eust creu facilement,
Et j'eusse le tout advoué.

Mais un chascun juger peult bien
Que parler ne vouldrois des femmes
Qui ne m'ont offensé en rien

Et qui n'eurent jamais diffames,
 Et puis vous y meslez les dames,
 Qui sçavent que suis leur servant ;
 C'est très-mal entendu voz games
 Pour mettre voz chantz en avant.

Bien ne mal n'ay voulu escrire
 De tant honnestes damoyelles,
 Et quand d'elles vouldroys rien dire,
 Je ne feroys point faulx libelles :
 Plustost leurs louenges très-belles
 Diroys en mon petit sçavoir,
 Pour aquerir la grace d'elles,
 Que chascun met peine d'avoir.

Dames où n'y a que reprendre,
 Et qui tenez l'honneur très-cher,
 A moy ne vous en vueillez prendre :
 Oncques ne pensay d'y toucher.
 Vueillez vous donques attacher
 Aux meschans et sotz blasonneurs,
 Qui n'ont sceu comment me fascher
 Sinon en touchant voz honneurs.

De tigne espesse de six doigts,
 D'un œil hors du chef arraché,
 De membres aussi secz que boys,
 D'un nez de fins clous attaché,
 De tout cela soit entaché
 Qui telz beaulx Adieux a faict naistre :
 Quand il sera ainsi merché
 Il sera aysé à congnoistre.

XIII. *Aux Dames de Paris qui ne vouloient prendre
 les precedentes excuses en payement (1529).*

Puis qu'au partir de Paris ce grand lieu
 On vous a dict trop rudement adieu,

Dire vous veulx, maulgré chascun langard,
A l'arriver doucement Dieu vous gard. [pines.

Dieu vous gard donc, mes Dames tant pou-
Qui vous faict mal ? Trouvez vous des espines
En ces Adieux ? Ces beaux rethoriqueurs
Ont ilz au vif touché voz petis cueurs ?
Croyez de vray que le grand Lucifer
S'en chauffera un jour en son enfer ;
Car ce n'est point jeu de petis enfans,
D'ainsi toucher voz honneurs triumphans.

Or, puis qu'advient que ce mal vous avez,
Guerissez vous, si guerir vous savez ;
Quant est de moy, je ne sçay medecine,
Emplastre, unguent, ny herbe ne racine
Qui sceust au vray l'aigreur diminuer
De vostre mal, qui veult continuer ;
Mais je sçay bien comme il ne croistra point,
Et ne poindra par moy non plus qu'il poinct.
Tant seulement fault que plus ne croyez,
Qu'il vient de moy ; car certaines soyez
Que si ma plume endroit vous se courrouse,
Il n'y aura blanche, noire ny rousse
Qui bien ne sente augmenter son angoisse,
Et qui au doigt et à l'œil ne congnoisse
Combien mieulx picque un poëte de roy
Que les rithmeurs qui ont faict le desroy.
Non que ce soit de picquer ma coustume.
Mais il n'est boys si vert qui ne s'allume,
Tant plus me suis par escript excusé,
Tant plus m'avez de parolle accusé,
Usant en moy de menasses follettes ;
Puis, quand sentez voz puissances foyblettes,
Allez querant aux hommes allegeance,
En leur chantant : « Faictes m'en la vengeance. »
O foyble gent, qui ne se peult (en somme)

D'homme venger sinon par secours d'homme !
 Bon est l'ouvrier qui ne fait pas égale
 Vostre puissance à la volonté male,
 Puis qu'en tout cas et en toute saison
 Vostre appetit surmonte la raison.

Ces motz ne vont jusques aux vertueuses ;
 Mais dictes moy, vous autres bien fascheuses :
 Quand des Adieux j'eusse avoué l'affaire
 Sans m'excuser, qu'eussiez vous sceu pis faire ?
 Vous me tenez termes plus rigoureux
 Que le drappier au berger douloureux.

Si n'est il loup, louve ne louveton,
 Tigre, n'aspic, ne serpent ne luthon,
 Qui jamais eust sur moy la dent boutée,
 Si mon excuse il eust bien escoutée.
 Avez vous donc les cueurs moins damoyseaux
 Qu'aspicz ne loups, et telz gentilz oyseaulx ?
 Je croy que non : par tout avez louenges
 D'humble parler et de visages d'anges,
 Et de ma part me semblent voz façons
 Sucre en douceur, et en froideur glaçons.
 Si trompé suis, je dy que la couleuvre
 En voz jardins soubz doulces fleurs se cueuvre.

Certes je croy que vous cuydez sans faincte
 Que j'ay basty mes excuses par crainte.
 Bien peu s'en fault que ne dye en mes vers
 Propos de vous qui monstre le revers.
 Ma muse ardante autre chose ne quiert,
 L'encre le veult, ma plume m'en requiert,
 Et je leur dy que rien de vous ne sçay :
 Mais Dieu vous gard que j'en face l'essay.

N'ay je passé ma jeunesse abusée
 Autour de vous, laquelle j'eusse usée
 En meilleur lieu (peult estre en pire aussi) ?
 Rien ne diray, n'ayez aucun soucy,

Et si en sçay bien, je l'ose assurer,
 Pour faire rire et pour faire pleurer.
 Mais que vaudroit d'en travailler mes doigts
 Sur le papier ? Mores, Turcz et Medoys
 Sçavent voz cas ; la terre n'est semée
 Sinon du grain de vostre renommée.
 Brief, pour escrire y a bien d'autres choses
 Dedans Paris trop longuement enclosés.
 Tant de broillis qu'en justice on tolere,
 Je l'escrirois, mais je crains la cholere ;
 L'oysiveté des prebstres et cagotz.
 Je la dirois, mais garde les fagotz !
 Et des abuz dont l'Eglise est fourrée,
 J'en parlerois, mais gare la bourrée !
 De tout cela et de vous me tairoye,
 Et en chemin plus beau me retrairoye,
 Quand me viendroit d'escrire le desir.

Je blasmeroyz Guerre, qui faict gesir
 Journallement par terre en grand' oultrance
 Les vieulx souldars, et les jeunes, de Francc.

Ou empliroys la mienne blanche charte
 Du bien de Paix, la priant qu'elle parte
 Du hault du ciel pour venir visiter
 Princes chrestiens, et entre eulx habiter.

Ou diroyz loz meritoire de ceulx
 Qui bien servans n'ont esprit paresseux
 A la chercher, tachans (comme loyaulx)
 Tirer deça les deux enfans royaulx.

Ou parleroyz (usant de plus hault style)
 De maint conflict cruel, dur et hostile,
 Où l'on a veu charger, et presses fendre,
 Nostre bon roy, pour vous autres deffendre,
 Ce temps pendant que preniez voz delictz
 (Sans nul danger) en voz chambres et lictz.

Ou compteroyz de luy maint grand orage

De grand fortune, et son plus grand courage,
Qui soubz le faix n'a esté veu ployer.

Voyla les pointz où voudrois m'employer,
Sans m'amuser à rithmer voz Adieux ;
Et faictes moy mines de groing et d'yeulx
Tant que voudrez : oncques ne prins visée
Pour vous lascher un seul traict de risée,
Et m'en croyez ; mais les langues qui sonnent
Comme un cliquet tousjours le bruyt me donnent
De tous escripts, tant soient lourdement faicts :
Ainsi soutiens des asnes tout le faix.

Or estes vous dedans Paris six femmes
Qui un escript tout farcy de diffames
M'avez transmis, et quand aucun se boute
A J'escouter, luy semble qu'il escoute
En plein marché six ordes harangeres
Jecter le feu de leurs langues legeres
Contre quelc'un : « Va, vilain farcereau,
Marault, belistre, yvrongne, maquereau, »
Comme une pie en cage injurieuse.

En vostre epistre aussi tant furieuse
M'avez reprins que je veulx faire bragues
Dessus l'amour sans chaines et sans bagues :
Ha (dy je lors) il fault que chascun croye
Qu'à tout oyseau il souvient de sa proye.
Voz grans faulcons, qui furent faulconneaux,
Vollent tousjours pour chaines et anneaux.

Puis vous touchez et les mortz et les vifz.
Respondez moy : Pourquoi en voz devis
Blasmez vous tant feu mon pere honoré,
Qui vostre sexe a tant bien decoré
Au livre dict des Dames l'Advocate ?
J'estimerois la recompense ingrate
Si pour vous six eust travaillé sa teste ;
Mais il parla de toute femme honneste.

Non que sur vous je treuve que redire,
 Ainçois chascun vous doit nommer, et dire
 Avant la mort les six canonisées,
 Ou (pour le moins) les six chanoinisées.

Quant au resveur qui pour telz vieux registres
 Print tant de peine à faire des Epistres
 Encontre moy, pour tous les menuz droicts
 De son labour, seulement je vouldroys
 Qu'il eust couvert de vous six la plus saine :
 Il auroit beau se laver d'eau de Seine
 Après le coup. Ha ! le vil blasonneur !
 C'est luy qui fait sur les dames d'honneur
 Tous les Adieux, et vous six l'en priastes,
 Puis dessus moy le grand haro criastes,
 Sachans de vray que pour vous seulement
 On n'eust crié dessus moy nullement.

Et de bon heur prinstes un secretaire
 Propre pour vous. Onques ne se sceut taire
 De composer en injure et meschance :
 Je le congnoys. Or prenons autre chance.

Je suis d'advis que veniez appoinctant :
 Quant au courroux, en moy n'en a point tant
 Que pour le bien de vous six je ne veille ;
 Et qu'ainsi soit, en amy vous conseille
 Que desormais vostre bec teniez coy ;
 Car vostre honneur ressemble un ne sçay quoy,
 Lequel tant plus on le va remuant,
 Moins il sent bon, et tant plus est puant.

Et quand orrez ces miens presens alarmes,
 Ayez bon cueur, et contenez vos larmes
 Que vous avez pour les Adieux rendues.
 Las ! mieulx vouldroit les avoir espandues
 Dessus les piedz de Christ, les essuyans
 De voz cheveulx, et voz pechez fuyans,
 Par repentance, avecques Magdalaine.

Qu'attendez vous ? Quand on est hors d'alaine,
 La force fault. Quand vous serez hors d'aage,
 Et que voz nerfz sembleront un cordage,
 Plus de voz yeulx larmoyer ne pourrez,
 Car sans humeur seiches vous demourrez ;
 Et quand voz yeulx pourroient pleurer encores,
 Où prendrez vous les cheveulx qu'avez ores,
 Pour essuyer les piedz du Roy des cieulx ?
 Croyez qu'à tel mystere precieux
 Ne serez lors du bon ange appellées,
 Pource que trop serez vieilles pellées :
 Desja vous prend icelle maladie.

Vous voulez faire, et ne voulez qu'on die.
 Cessez, cessez toutes occasions,
 Si prendront fin toutes derisions ;
 C'est le droict point pour clorre les passages
 Aux mal disans. Et vous autres bien sages,
 Qui des Adieux ne feustes point touchées,
 Et vous aussi, que l'on y a couchées
 Et qui pourtant conte n'en feistes mye,
 Nulle de vous ne me soit ennemye,
 Je vous supply, pour telles bourgeoisettes,
 Qui vont cherchant des noises pour noisettes.

On voit assez que vous estes entieres,
 De n'avoir prins à cueur telles matieres.
 Aussi n'est il blason, tant soit infame,
 Qui sceust changer le bruyt d'honneste femme ;
 Et n'est blason, tant soit plein de louenge
 Qui le renom de folle femme change.
 On a beau dire une columbe est noire,
 Un corbeau blanc : pour l'avoir dit fault croire
 Que la columbe en rien ne noircira,
 Et le corbeau de rien ne blanchira.

Certainement, les vertuz qui s'espencent
 Dessus voz cueurs si fort vostre me rendent,

Que pour l'amour de vous n'eusse jamais
 Contre elles faict ceste presente ; mais
 Tant m'ont pressé d'escrire, et me contraignent
 Qu'il semble au vray que plaisir elles preignent
 En mes propos ; et ont bien ce credict,
 Que si je n'ay assez à leur gré dict,
 Je leur feray un livre de leurs gestes,
 Intitulé : Les six vieilles Digestes.
 Et si n'auray de matiere default :
 J'en ay encor plus qu'il ne leur en fault.
 Mais pour ceste heure elles prendront en gré,
 Car au propos où elles m'ont ancré
 Veulx mettre fin, et avant que l'y mettre,
 Vostre Clement vous prie en ceste lettre,
 Dames d'honneur, que ces femmes notées
 Soient desormais d'autour de vous ostées,
 Ne plus ne moins qu'on oste mauvaïse herbe
 D'avec l'espy dont on faict bonne gerbe ;
 Vous advisant que trop plus sont nuisantes
 A voz honneurs que les rithmes cuysantes
 Des sutz Adieux ; et toutesfoys, affin
 Que mon escript ne les fasche à la fin,
 Je leur voys dire un adieu sans rancune.
 Adieu les six qui n'en valez pas une ;
 Adieu les six qui en valez bien cent.
 Qui ne vous veoit, de bien loing on vous sent

XIV. *A la Royne Eleonor, à son arrivée d'Espagne
 avec Messieurs les Enfans (1530).*

Puis que les champs, les montz et les vallées,
 Les fleuves doulx et les undes sallées
 Te font honneur à la venue tienne,
 Princesse illustre et Royne treschrestienne :

Puis que clérons et bombardes tonnantes,
 Chantres, oyseaulx, de leurs voix resonnantes,
 Tous à l'envy maintenant te saluent,
 Feray je mal si de ma plume fluent
 Vers mesurez pour saluer aussi
 Ta grand' haulteur, qui rompt nostre soucy ?
 Certes, le son de ma lettre n'a garde
 D'estre si dur comme d'une bombarde,
 Et si n'est point mortel en terre comme
 Voix de clairons, ou d'oyselet, ou d'homme ;
 Parquoy je croy que de toy sera pris
 Autant à gré. Donques, Perle de prix,
 Par qui nous est tant de joye advenue,
 Tu sois la bien (et mieulx que bien) venue.
 Pourquoi as faict si longue demourée ?
 Certainement, ta venue honnorée
 De tarder tant tous languir nous faisoit ;
 Mais bien sçavons que trop t'en desplaisoit.
 N'est ce pas toy qui du Roy fut esprinse
 Sans l'avoir veu, mesmes après sa prinse,
 Où tellement aux armes laboura
 Que, le corps pris, l'honneur luy demoura.
 N'est ce pas toy qui sentis plus fort croistre
 L'amour en toy, quand tu vins à congnoistre
 Et veoir son port, forme, sens et beauté,
 Qui ne sent rien que toute royauté ?
 N'est ce pas toy qui songeoyz nuyct et jour
 A le remettre en son privé sejour,
 Et qui depuis, en prison si amere,
 A ses enfans feis office de mere,
 Jusque à donner à ton cher frere Auguste
 Doubte de toy, voyre doubte trèsjuste ;
 Car je croy bien, si eusses eu l'usage
 Des artz subtilz de Medée la sage,
 Qu'en blancs vicillards tu eusses transformez

Ces jeunes corps tant beaulx et bien formez,
 Pour les mener secrettement en France,
 Et puis rendu leur eusses leur enfance.

Or (Dieu mercy) amenez les as tu
 Sans nygromance ou magique vertu,
 Ains par le vueil de Dieu, qui tout prevoit,
 Et qui desja destinée t'avoit
 Femme du Roy, duquel et jours et nuyctz
 Tu as porté la mcytié des ennuiz ;
 Dont raison veult, et le droict d'amytié,
 Que maintenant reçoyses la moytié
 De sa grand' joye, et du regne puissant,
 Et de l'amour du peuple obéissant.

O Royne, donc, de tes subjectz loyaulx
 Vien recevoir les haultz honneurs royaulx.
 Veoir te convient ton royaume plus loing :
 Tu n'en as veu encor qu'un petit coing.
 Tu n'as rien veu que la Doue et Gironde ;
 Bien tost verras la Cherante profonde,
 Loyre au long cours, Seine au port fructueux,
 Sone qui dort, le Rosne impetueux,
 Aussi la Somme, et force autres rivieres,
 Qui ont les bortz de fortes villes fieres,
 Dont la plus grande est Paris sans pareille.

Là et ailleurs desja on t'appareille
 Mysteres, jeux, beaux paremens de rues,
 Sur le pavé fleurs espesses et drues,
 Par les quantons theatres, colisées.
 Bref, s'on pouvoit faire Champs Elisées,
 On les feroit pour mieulx te recevoir.

Mais que veult l'on encor te faire veoir ?
 Pourroit on bien augmenter tes plaisirs ?
 N'as tu pas veu le grand de tes desirs,
 Ton cher espoux, nostre souverain Roy ?
 Si as trèsbien : mais encores je croy

Qu'en gré prendras et verras volentiers
 Les appareilz du peuple en maints quartiers ;
 Et, qui plus est, en cela regardant,
 Tu congnoistras le zele trèsardant
 Qu'en toy on a ; ce que je te supplie
 Congnoistre en moy, Royne trèsaccomplie ;
 Car Apollo, ne Clys ne Mercure
 Ne m'ont donné secours, ne soing ne cure
 En cest escript. Le zele que je dy
 L'a du tout faict, et m'a rendu hardy
 A te l'offrir tel que tu le vois estre.
 Puis ton espoux est mon Roy et mon maistre :
 Doncques tu es ma Royne et ma maistresse :
 Voyla pourquoy mes escriptz je t'adresse.

*XV. A Monseigneur de Lorraine, luy presentant
 le premier livre translaté de la Metamorphose.*

(1530.)

S'IL y a rien, Prince de hault pouvoir,
 Qui par deça face mal son devoir
 De recevoir ta haultesse honorée,
 Ce ne sera que ma plume essorée,
 Qui entreprend de te donner salut,
 Et pour ce faire onc assez ne valut,
 Ains trop est lourde, et de style trop mince,
 Pour s'adresser à tant excellent prince.
 Ce néantmoins, sçachant que tu as pris
 Par maintefoys plaisir en mes escriptz,
 J'ayme trop mieulx t'escrire lourdement
 Que de me taire à ton advenement ;
 Car j'ay espoir que la volonté tienne
 Congnoistra bien en cest escript la mienne,
 Qui est, et fut et sera de sçavoir
 Faire aucun cas où tu puisses avoir

Quelque plaisir. Premier donc je salue
 Treshumblement ta haultesse et value;
 Puis à celuy qui est Prince des Anges
 Rends de bon cueur immortelles louanges
 De l'heureux poinct de ta noble venue,
 Qui est le temps de la paix advenue,
 Par qui tu voys les deux enfans de France
 Hors des lyens de captive souffrance.

Graces aussi luy fault rendre des pertés:
 Vray est que trop sont lourdes, et apertes
 A un chascun; mesme ta Majesté
 Participante aux malheurs a esté,
 En y perdant soubz la fleur de jeunesse
 Deux freres pleins d'honneur, sens et prouesse.
 Qui est celuy (si bien le congnoissoit)
 Qu'en y pensant plein de douleur ne soyt?
 Si convient il en douleur et ennuy
 Nostre vouloir conformer à celuy
 Du Toutpuissant : autrement on resiste
 A sa bonté. Ce propos dur et triste
 En cest endroit rompray pour le present,
 Et te supply prendre en gré le present
 Que je te fais de ce translaté livre,
 Lequel (pour vray) hardiment je te livre,
 Pour ce que point le sens n'en est yssu
 De mon cerveau, ains a esté tyssu
 Subtilement par la muse d'Ovide:
 Que pleust à Dieu l'avoir tout mis au vuyde
 Pour t'en faire offre! Or, si ce peu t'agrée,
 Heureux seray que ton cueur s'y recrée
 Ce temps pendant qu'en France tu sejournes,
 Et attendant qu'en ta duché retournes,
 Duché puissante et duché souveraine,
 Duché de biens et de paix toute pleine,
 Duché de qui par tout le nom s'estend,

Là où ton peuple à ceste heure t'attend,
 Aussi fasché de ta loingtaine absence
 Que toy joyeux de la noble presence
 De nostre Roy, de ses enfans ayez,
 Et des trèshaults princes tant renommez,
 Entre lesquelz de tes freres la reste
 Tu voys fleurir en honneur manifeste,
 Cheriz du Roy et du peuple honorez.

Or à ces deux que mort a devorez
 Dieu doit repos; et aux troys qui demeurent,
 Que de cent ans (bien comptez) ilz ne meurent.

XVI. *A Monseigneur le Grand Maistre de Montmorency, luy envoyant un petit recueil de ses œuvres, avec recommandation du porteur.*

(1530.)

EN attendant le moyen et pouvoir
 Qu'honnestement je me puisse mouvoir
 De ce pays, il m'est pris le courage
 De mettre à part reposer un ouvrage
 Qui pour le Roy sera tost mis à fin;
 Puis ay choisi une autre plume, affin
 De vous escrire en rithme la presente,
 De par laquelle orendroit vous presente
 Salut trèshumble, et un livre petit,
 Ou j'ay espoir que prendrez appetit;
 Car longtemps a qu'il vous a pleu me dire
 Et commander que vous le feisse escrire.

C'est un amas de choses espandues,
 Qui (quant à moy) estoyent si bien perdues
 Que mon esprit n'eut onc à les ouvrir
 Si grand labour comme à les recouvrer;
 Mais, comme ardent à faire vostre vueil,

J'ay tant cherché, qu'en ay fait un recueil,
 Et un jardin garny de fleurs diverses,
 De couleur jaulne, et de rouges et perses ;
 Vray est qu'il est sans arbre ne grand fruict :
 Ce néantmoins je ne vous l'ay construit
 Des pires fleurs qui de moy sont sorties.
 Il est bien vray qu'il y a des orties :
 Mais ce ne sont que celles qui picquerent
 Les musequins qui de moy se mocquerent.

Vostre esprit noble en ce petit verger
 Aucunesfoys se pourra soulager,
 Quand travaillé aura au bien publique,
 Auquel tousjours soingneusement s'applique.

Donc (Monseigneur) plus que trèshumble-
 Je vous supply de cordialement [ment
 Le-recevoir, et du porteur de luy
 Avoir pitié. C'est encores celluy
 Petit tailleur entre tous les tailleurs,
 Dont à Bourdeaux, à Coignac et ailleurs
 Je vous parlay par escript et de bouche.
 Enrichy n'est : il se leve et se couche,
 Soir et matin, aussi mal fortuné
 Que quand pour luy fustes importuné.

Jadis servit la haulte seigneurie
 De la feu Royne en sa noble escuyrie ;
 Mais son estat dessoubz la dure lame
 Fut enterré avec la bonne Dame.
 Or ne peut plus revivre sa maistresse ;
 Quant à l'estat, maulgré la mort traistresse
 Vous le povez refaire aussi vivant
 Et aussi beau qu'il estoit par avant.
 Las ! (Monseigneur) faictes ce beau miracle,
 Il est aisé. Et si par quelque obstacle
 Ne peult r'avoir son estat de tailleur,
 Il ne le fault què tromper d'un meilleur.

Si vous haulsez son estat et son bien,
 Il le prendra : car je le congnois bien.
 Au pis aller, pour conclurre l'affaire,
 Je vous supply comme aux autres luy faire :
 Et s'il n'en a (autant comme eulx) besoing,
 Je suis content qu'on n'en prenne le soing.

Priant celuy lequel vous a faïct naistre
 Que cent bons ans vous maintienne Grand Mais-
 Ou qu'il vous monte en plus digne degré, [tre,
 Affin que plus luy en sçachez de gré.

XVII. *Pour Pierre Vuyart, à madame de
 Lorraine (1530).*

JE ne l'ay plus, liberalle Princesse,
 Je ne l'ay plus : par mort il a prins cesse,
 Le bon cheval que j'euz de vostre grace.
 N'en sçauroit on recouvrer de la race ?
 Certainement, tandis que je l'avoye,
 Je ne trouvoys rien nuysant en la voye.
 En le menant par boys et par taillis,
 Mes yeulx n'estoient de branches assaillis.
 En luy faisant gravir roc ou montaigne,
 Autant m'estoit que troter en campagne.
 Autant m'estoit torrents et grandes eaux
 Passer sur luy, comme petits ruyseaux ;
 Car il sembloit que les pierres s'ostassent
 De tous les lieux où ses piedz se boutassent.
 Que diray plus ? onc voyage ne fait
 Avecques moy dont il ne vint profit ;
 Mais maintenant toutes choses me grevent :
 Branches au boys les yeulx quasi me crevent ;
 Car le cheval que je pourmaine et meine
 Est malheureux, et brunche en pleine plaine ;

Petis ruyseaulx grans rivieres luy semblent ;
Pierres, cailloux, en son chemin s'assemblent,
Et ne me donne en voyages bon heur.

O Dame illustre, ô parangon d'honneur,
Dont proceda le grand bon heur secret
Du cheval mort, où j'ay tant de regret ?
Il ne vint point de cheval ne de selle :
J'ay ceste foy qu'il proceda de celle
Par qui je l'euz. Or en suis desmonté ;
La mort l'a pris, la mort l'a surmonté ;
Mais c'est tout un : vostre bonté naïfve
Morte n'est pas, ainçois est si tresvive,
Qu'elle pourroit, non le resusciter,
Mais d'un pareil bien me faire heriter.

S'il advient donc que par la bonté vostre
Monseigneur face un de ses chevaulx nostre,
Trèshumblement le supply qu'il luy plaise
Ne me monter doucement et à l'aise :
Je ne veulx point de ces doulcetz chevaulx
Tant que pourray endurer les travaulx ;
Je ne veulx point de mule ne mulet
Tant que je soys vieillard blanc comme laict ;
Je ne veulx point de blanche hacquenée
Tant que je soys damoyselle attournée.

Que veulx je donc ? un courtault furieux,
Un courtault brave, un courtault glorieux,
Qui ait en l'air ruade furieuse,
Glorieux trot, la bride glorieuse.
Si je l'ay tel, fort furieusement
Le piqueray, et glorieusement.

Conclusion : si vous me voulez croire,
D'homme et cheval ce ne sera que gloire.

XVIII. *Epistre qu'il perdit à la condennade
contre les couleurs d'une damoiselle.*

JE l'ay perdue : il faut que je m'acquitte
 En la payant ; au fort, me voilà quitte.
 Prenez la donc, l'Epistre que sçavez,
 Et si dedans peu d'eloquence avez,
 Si elle est sottte, ou aspre ou à reprendre,
 Au composeur ne vous en vueillez prendre ;
 Prenez vous en aux fascheuses qui prindrent
 Vostre party, et qui lors entreprindrent
 De haultement leurs caquetz redoubler.
 Durant le jeu, affin de me troubler ;
 Prenez vous en à ceulx qui me trompoyent,
 Et qui mon jeu à tous coups me rompoyent ;
 Prenez vous en à quatre pour le moins,
 Qui contre moy furent tous faulx tesmoings ;
 Prenez vous en à vous mesmes aussi,
 Qui bien vouliez qu'ilz feissent tous ainsi.
 Si on ne m'eust troublé de tant de bave,
 Vous eussiez eu une epistre fort brave,
 Qui eust parlé des dieux et des deesses,
 Et des neuf cieulx où sont toutes liesses.
 Sur ces neuf cieulx je vous eusse eslevéc,
 Et eusse faict une grande levée
 De rethorique, et non de bouclier :
 Puis eusse dict comment on oyt crier
 Au fons d'Enfer, plein de peines et pleurs,
 Ceulx qui au jeu furent jadis trompeurs.
 Donnez vous garde. Or brief (sans m'eschauffer)
 J'eusse descript tout le logis d'Enfer,
 Là où iront (si brief ne se reduysent)
 Les vrays trompeurs qui ce monde seduysent.

Puis qu'on m'a donc l'esprit mis en mal ayse,
 Excusez moy si l'Epistre est maulvaise,
 Vous assurant, si l'eussiez bien gagnée,
 Qu'elle eust esté (pour vray) bien besongnée ;
 Mais tout ainsi que vous avez gagné,
 Par mon serment, ainsi j'ay besongné ;
 Non qu'à regret ainsi faicte je l'aye,
 Ne qu'à regret aussi je vous la paye :
 Tous mes regrets, toutes mes grans douleurs
 Viennent (sans plus) de ce que les couleurs
 N'ay sceu gagner d'une tant belle dame,
 A qui Dieu doit repos de corps et d'ame.

XIX. *A une jeune dame, laquelle un vieillard
 marié vouloit espouser et decevoir.*

NON pour vouloir de rien vous enquerir,
 Non pour plus fort vostre grace acquerir,
 Non pour distraire aucune vostre emprinse,
 J'ay le papier, l'encre et la plume prinse,
 Et devers vous ce mien escript transmis ;
 Mais, pour autant qu'il affiert aux amys
 Et serviteurs jamais ne celer rien
 A leurs ayez, soit de mal ou de bien,
 J'ay bien voulu vous escrire (ma Dame)
 Chose qui n'est en congnoissance d'ame
 Fors que de moy, et de vous n'est point sceue,
 Parquoy pourriez en fin estre deceue ;
 Et je ne veulx vous laisser decevoir
 Tant que mon œil pourra l'appercevoir.

Or est ainsi, que me trouvant au lieu
 Où j'esperoys vous pouvoir dire adieu,
 Triste devins sçachant vostre haultesse
 Desja partie. Et adonques l'hostesse

Me va monstrier lettres de vostre main,
 Là où teniez propos doulx et humain
 A un vieillard à qui vous les transmistes.
 Lors à mon cueur soudainement vous mistes
 Deux pensemens, voyant vostre jeune aage
 Favoriser un si vieil personnage.

Mon pensement premier au cueur me dit
 Que par Amour il n'a vers vous credit ;
 Car je sçay bien que Venus, jeune et coincte,
 Du vieil Saturne en nul temps ne s'accointe.

Mon pensement second me fait comprendre
 Que pour espoux le pourriez vouloir prendre ;
 Et ne veulx pas de ce vous divertir,
 Mais je veulx bien au vray vous advertir
 Que (long temps a) il fut mis soubz le jou
 De mariage au bas pays d'Anjou,
 Et est encor ; si voulez (toutesfoys)
 Il s'y mettra pour la seconde foys,
 Combien pourtant que bien foible me semble
 Pour labourer à deux terres ensemble.

Donc, si voulez vostre blonde jeunesse
 Joindre et lier à sa grise vieillesse,
 Il sera bon vous enquerir avant
 Si j'ay parlé du cas comme sçavant
 En ceste epistre assez mal composée,
 Vous suppliant l'avoir pour excusée
 Si elle n'est en termes elegans ;
 Et recevoir veuillez aussi les gants
 Que de bon cueur vous transmetz pour l'estraîne
 De l'an present. La chose est bien certainc,
 Que voz deux mains, tant blanches de nature,
 Meritent bien plus digne couverture :
 Mais s'ilz ne sont à voz mains comparez,
 Du bon du cueur (pour le moins) les aurez.

Ainsi rendray mon propos accompli

En cest endroict. Et avant vous supply,
 Si rencontrez rien dur en cest epistre,
 De l'oublier et n'en tenir registre :
 Car bien à tard voudroit l'homme desplaire
 (S'il n'est trop fainct) qui met peine à complaire.

XX. *A celuy qui l'injuria par escript, et ne s'osa
 nommer.*

QUICONQUES soys, tant soys tu brave,
 Qui ton orde et puante bave
 Contre moy as esté crachant,
 Tu es sot, craintif et meschant.

Ta sottise on voyt bien parfaicte
 En l'epistre que tu as faicte
 Sans art et sans aucun sçavoir ;
 Toutesfoys tu cuydes avoir
 Chanté en rossignol ramage ;
 Mais un corbeau de noir plumage
 Ou un grand asne d'Arcadie
 Feroit plus douce melodie.

Et pour venir au demourant,
 Tu crains fort, ô povre ignorant,
 Tu crains qu'envers toy je m'allume ;
 Tu crains la fureur de ma plume :
 Pourquoi crains tu ? Il fault bien dire
 Qu'en toy y a fort à redire ;
 Car il est certain, si tu fusses
 Homme de bien, et que tu n'eusses
 Quelque marque ou mauvais renom,
 Tu ne craindroys dire ton nom.

Quant est de la meschanceté,
 Elle vient de grand' lascheté,
 D'injurier celuy qui onques
 Ne te fait offense quelconques.

Et quand je t'auroys faict offense,
 Es tu de si peu de deffense,
 Si couard et si babouyn,
 De n'oser parler que de loing ?

L'epistre venue de moy,
 Pour femme qui vault miculx que toy,
 N'est autre cas qu'une risée
 Où personne n'est desprisée ;
 Mais toy, lourdault mal entendu,
 En ta response m'as rendu
 Pour une risée une injure.
 Si je te congnoissoys (j'en jure),
 Tu sentiroys si mes lardons
 Ressemblent roses ou chardons.

*XXI. Pour un gentil homme de la court, escrivant
 aux dames de Chasteaudun.*

D'UN cueur entier, dames de grand' value,
 Par cest escript vostre amy vous salue,
 Bien loing de vous, et grandement se deult
 Que de plus près saluer ne vous peult.
 Car le record de voz grandes beautez,
 Le souvenir des doulces privautez
 Qui sont en vous soubz honneste recueil,
 Cent foys le jour font souhaitter mon œil
 A vous reveoir : mais la grand' servitude
 De ceste court où est nostre habitude
 M'oste souvent par force le plaisir
 Dessus lequel s'assied tout mon desir ;
 Et m'esbahy que, veu vostre amytié,
 N'avez souvent de nous plus grand' pitié,
 En nous voyant pour noz princes et maistres
 Aller, venir, parmy ces boys champaistres,

Puis s'arrester en villages et bourgs
Dont le meilleur ne vault pas voz faulxbourgs.
Et là Dieu sçait si en maisons bourgeoises
Sommes logez : ces grosses villageoises
Là nous trouvons : les unes sont vacheres
En gros estat, et les autres porcheres,
Qui nous diront (s'il nous ennuye ou fasche)
Quelque propos de leurs pays de vache. [sent,
Lors ces propos, qui mes maulx point n'appai-
Me font penser aux vostres qui me plaisent,
Disant en moy : « Doulce Vierge honorée,
Férons nous cy la longue demourée ?
Prendrons nous point bien tost le droict sentier
De Chasteaudun ? » Là gist mon cueur entier,
Non pour le lieu, mais pour meilleure chose
Qui au dedans de voz murs est enclose.

Ainsi me plains ; et si tost qu'on depart,
Il m'est advis qu'on tire celle part.
Dont suis deceu ; car (peult estre) ce jour
Prendront d'assault quelque rural sejour,
Où lès plus grans logeront en greniers
De toutes pars percez comme paniers.
Encor posé que fussions arrestez
Dedans Paris, et tousjours bien traictez,
Si qu'à souhait eussions plusieurs delices,
Comme en chevaulx courir en pleines lices,
Chasser au boys, vollar aux grans praeries,
Ouyr des chiens les abboys et brayries,
Et autre maint beau passetemps honneste,
Si me vient il tousjours en cueur ou teste
Un grand regret de vous perdre de veue,
Et un desir de prochaine reveue :
Car le plaisir que je prens à vous veoir
Passe tous ceulx que je pourroye avoir ;
Et si n'estoit espoir de bref retour,

Ennuy pourroit me faire un mauvais tour,
Se transmuant en pire maladie.

Vous advisant (puis qu'il faut que le dye)
Que me devez d'amour grand' recompense,
Car il n'est jour qu'en vous autres ne pense,
Et ne se passe une nuyct qu'un beau songe
De vous ne face. Encóres (sans mensonge)
L'autre nuictée en dormant fuz ravy,
Et me sembla que toutes je vous vy
Dessus un pré faire cent beaux esbas,
En cotte simple, et les robbes à bas.

Les unes vey qui dansoyent soubz les sons
Du tabourin ; les autres aux chansons ;
L'autre, en après, qui estoit la plus forte,
Prent sa compaigne et par terre la porte,
Puis de sa main de l'herbe verde fauche,
Pour l'en fesser dessus la cuysse gauche ;
L'autre, qui veit sa compaigne outrager,
Laissa la danse, et la vint revenger.
De l'autre part, celles qui se lasserent,
En leur séant sur le pré s'amasserent,
Et dirent là une grand' letanie
De plaisans motz, et jeu sans villanie.
Que diray plus ? L'autre un banquet de creme
Faisoit porter, pour la chaleur extreme,
Au moins pour ceulx qui devoient banqueter.
Lors me sembla que ne sceuz m'arrester
Que devers vous ne courusse en ceste estre ;
Mais sur ce poinct voycy une fenestre
De mon logis, qui, tombant, fait tel bruict,
Que, m'esveillant, mon plaisir a destruict.

Ha ! (dy je lors) fenestre malheureuse,
Trop m'a esté ta cheute rigoureuse.
J'allois baiser leur bouche douce et tendre
L'une après l'autre, et tu n'as sceu attendre.

Si m'esveillay tout fasché, et m'en vins
Faire exposer mon beau songe aux devins,
Entre lesquelz un grand frere mineur
Je rencontray, excellent devineur,
Qui m'asseura que de trois choses l'une
Me diroit vray. A minuict, à la lune,
Va faire en terre un grand cerne tout rond,
Guigne le ciel, sa corde coupe et rompt,
Faict neuf grans tours, entre les dentz barbotte,
Tout à part luy, d'Agios une botte,
Puis me va dire : « Amy trescher, je tien
Vray à peu près l'effect du songe tien :
Si tu vas veoir la ville desirée,
Garde n'auras de trouver empirée
La compaignie des dames et la chere.
Va donques veoir ceste ville tant chere
Mieux que par songe. » Alors le divin sage
Va alleguer là dessus maint passage
De Zoroast, d'Hermes, de la Sibylle,
De Raziél, et de maint autre habile
Nigromanceur. Puis je luy dy : « Beau pere,
Vous dictes vray. » Ainsi, dames, j'espere
Qu'après avoir bien couru et veillé
Par la campagne, et beaucoup travaillé,
Nostre retour vers Chasteaudun sera,
Là où mon œil se recompensera
De son plaisir perdu si longuement ;
Mais en tandis je vous prie humblement
Prendre la plume, et faire en prose ou metre
Quelque response à ma grossiere lettre.

XXII. *A Guillaume du Tertre, secretaire de
monsieur de Chasteaubriant.*

Q UAND les escriptz que tu m'as envoyez
 Seroient de rithme et raison desvoyez ;
 Quand ton vouloir (lequel trop plus j'estime
 Que tes escriptz, ta raison ne ta rithme)
 Seroit tout autre, et quand le secretaire
 De Montejan n'eust rien faict que se tairc,
 Sans me donner de t'escire appetit,
 Ja pour ces poinctz (Monsieur de Montpetit)
 N'eusse laissé la response transmettre ;
 Car la maison où Dieu t'a voulu mettre
 Digne te rend, et plus que digne au monde,
 Non que Marot, mais Maro te responde.
 Que pleust à Dieu que tant il me fait d'heur
 Qu'ores je puisse escire au serviteur
 Propos qui fust si fort plaisant au maistre
 Que mal plaisant ne peust à la dame estre.
 Certes alors me tiendrois assuré
 Que cest escript (tant soit mal mesuré)
 Pourroit combattre avecques ton envoy ;
 Mais sans cela rien en luy je ne voy
 Pour le sauver qu'il ne se trovast moindre
 Auprès du tien, quand viendroit à le joindre.
 Or, tel qu'il est, en gré le vueilles prendre :
 Plus escriroys, plus me feroys reprendre.

XXIII. *Pour un vieil gentilhomme, respondant à
la lettre d'un sien amy.*

V ENUS, venuste et celeste deesse,
 Ne sentit onc au cueur si grand' liesse

En recevant par Paris, juge esleu,
 La pomme d'or, comme moy quand j'ay leu
 Ta lettre douce et d'amour toute pleine,
 Tant coule doux, tant nayfve a la veine,
 Tant touche bien noz jeunesses muées,
 Qu'elle a (pour vray) les cendres remuées
 De mon vieil aage ; et, de faict, en icelles
 Il s'est encor trouvé des estincelles
 Du feu passé, toutesfoys non ardentes ;
 Car quant à moy, les raisons sont patentés
 Qu'ardamment plus ne suis amoureux,
 Par consequent moins triste et douloureux.

Mais, quoy que peu à present je m'en mesle,
 Quand de la done à la poignant mammelle
 Je vins à lire, autant fuz resjouy
 Que de propos qu'en mon vivant ouy ;
 Si fuz je bien de celle de Grenoble.

O qu'elle est belle, et qu'elle a le cœur noble !
 Il n'est amant qui se sceust exempter
 De son service à elle presenter.
 Et ne croy pas (ou tu es impassible)
 Qu'à ta jeunesse il ayt esté possible,
 En regardant si parfaicte beauté,
 De non sentir sa douce cruauté.
 Bien croy qu'au faict onc ne t'esvertuas :
 Car celle amour qu'en toy party tu as,
 Ta foy loyalle et tes façons pudiques,
 Vaincroyent d'un coup cent dardes cupidiques.

Ta lettre m'a maint plaisir faict sentir,
 Mais le plus grand (il n'en fault point mentir)
 C'est le rapport de la bonne vinée
 De par delà ; car par chascune année
 Me conviendra luy livrer les assaultz,
 Puis qu'en amour j'ay jecté mes grans saultz.

A dire vray, je deviens vieille lame,

Et ne puis bien croire qu'aucune dame
 (Tant que tu dis) s'enquiere et se soucie
 De mon estat. Néanmoins te mercie,
 Si quelquesfoys de moy tiennent ensemble
 Aucun propos : car par cela me semble
 Que Cupido, sans de rien me priser,
 En vieil souldart me veult favoriser.
 Or si tu m'as, ainsi comme je pense,
 Mis en leur grace, aucune recompense
 Fors que d'amour à toy n'en sera faicte :
 Mais dy leur bien qu'à toutes je souhayte
 Que les souhaytz qui d'elles seront faictz
 Deviennent tous accomplys et parfaictz.

Te suppliant donner salut pour moy
 A celles là desquelles sans esmoy
 Nous devisions, passant melancolie,
 Sur le chemin des Alpes d'Italie.

Et pour l'adieu de ma lettre, t'affirme
 Que nonobstant que nostre amytié ferme
 Tousjours fleurisse en sa verdeur frequente,
 Certes encor ton epistre eloquente,
 Près du ruisseau caballin composée,
 Lui a servy d'une douce rosée
 Qui reverdir la faict, et eslever
 Comme la rose au plaisant temps de ver.

XXIV. *Du coq à l'asne. A Lyon Jamet (1535).*

JE t'envoye un grand million
 De salutz, mon amy Lyon :
 S'ilz estoient d'or, ils vauldroient mieulx :
 Car les François ont parmy eulx
 Tousjours des nations estranges.
 Mais quoy ? nous ne pouvons estre anges.

C'est pour venir à l'équivoque,
Pource qu'une femme se mocque,
Quand son amy son cas luy compte.
Or pour mieulx te faire le compte,
A Romme sont les grans pardons;
Il fault bien que nous nous gardons
De dire qu'on les appetisse,
Excepté que gens de justice
Ont le temps après les chanoynes.
Je ne vey jamais tant de moynes
Qui vivent et si ne font rien.
L'empereur est grand terrien,
Plus grand que Monsieur de Bourbon.
On dict qu'il faict à Chambourg bon,
Mais il faict bien meilleur en France :
Car si Paris avoit souffrance,
Montmartre auroit grand desconfort.
Aussi, depuis qu'il gele fort,
Croyez qu'en despit des jaloux
On porte souliers de veloux,
Ou de trippe, que je ne mente.
Je suis bien fol : je me tourmente
Le cueur et le corps d'un affaire
Dont toy et moy n'avons que faire :
Cela n'est que irriter les gens ;
Tellement que douze sergens,
Bien armez jusques au collet,
Battront bien un homme seulet,
Pourveu que point ne se deffende.
Jamais ne veulent qu'on les pende.
Si disent les vieulx quolibetz
Qu'on ne voit pas tant de gibetz
En ce monde que de larrons.
Porte bonnetz carrez ou rondz,
Ou chapperons fourrez d'ermes,

Ne parle point, et fais des mines,
Te voyla sage et bien discret.
Lyon, Lyon, c'est le secret ;
Apprens tandis que tu es vieulx,
Et tu verras les envieux
Courir comme la Chananée,
En disant qu'il est grand' année
D'amoureuses et d'amoureux,
De dolens et de langoureux,
Qui meurent le jour quinze foys.
Samedy prochain toutesfoys
On doit lire la loy civile,
Et tant de veaulx qui vont par ville
Seront bruslez sans faulte nulle,
Car ilz ont chevalché la mulle,
Et la chevalchent tous les jours.
Tel faict à Paris longs sejours
Qui voudroit estre en autre lieu,
Laquelle chose de par Dieu
Amours finissent par cousteaux.
Les troys dames des blancs manteaulx
S'habillent toutes d'une sorte.
Il n'est pas possible qu'on sorte
De ces cloistres aucunement
Sans y entrer premierement ;
C'est un argument de sophiste ;
Et qu'ainsi soit, un bon papiste
Ne dit jamais bien de Luther,
Car s'ilz venoyent à disputer,
L'un des deux seroit heretique.
Oultre plus, une femme ethique
Ne scauroit estre bonne bague.
D'avantage, qui ne se brague
N'est point prisé au temps present ;
Et, qui plus est, un bon present

Sert en amours plus que babilz.
Et puis la façon des habitz
Dedans un an sera trop vieille.
Il est bien vray qu'un amy veille
Pour garder l'aulture de diffame ;
Mais tant y a que mainte femme
S'efforce à parler par escript.
Or est arrivé l'Antechrist,
Et nous l'avons tant attendu.
Ma dame ne m'a pas vendu,
C'est une chanson gringotée ;
La musique en est bien notée,
Ou l'assiette de la clef ment :
Par la morbieu, voyla Clement ;
Prenez le, il a mengé le lard.
Il faict bon estre papelard,
Et ne courroucer point les fées.
Toutes choses qui sont coiffées,
Ont moult de lunes en la teste.
Ecrivez moy s'on faict plus feste
De la lingere du Palais,
Car maistre Jehan du Pont Alays
Ne sera pas si oultrageux,
Quand viendra à jouer ses jeux,
Qu'il ne vous face trestous rire.
Un homme ne peult bien escrire,
S'il n'est quelque peu bon lisart.
La chanson de frere Grisart
Est trop salle pour ces pucelles,
Et si faict mal aux cueurs de celles
Qui tiennent foy à leurs maris.
Si le grand rithmeur de Paris
Vient un coup à veoir ceste lettre,
Il en voudra oster ou mettre,
Car c'est le roy des corrigears.

Et ma plume d'oye ou de jars
 Est ja plus escroupionnée
 Qu'une vieille bas enconnée ;
 D'escrire aujourd'huy ne cessa.

Des nouvelles de pardeça :
 Le roy va souvent à la chasse,
 Tant qu'il faut descendre la chasse
 Saint Marceau pour faire plouvoir.

Or, Lyon, puis qu'il t'a pleu veoir
 Mon epistre jusques icy,
 Je te supply m'excuser si
 Du Coq à l'Asne voys sautant,
 Et que ta plume en face aultant,
 Affin de dire en petit metre
 Ce que j'ay oublié d'y mettre.

XXV. *Au chancelier Du Prat, nouvellement
 cardinal. (1527.)*

SI officiers en l'Estat seurement
 Sont tous couchez fors le povre Clement,
 Qui comme un arbre est debout demeuré,
 Qu'en dictes vous, prelat trèshonoré ?
 Doibt son malheur estre estimé offense ?
 Je croy que non, et dy pour ma deffense,
 Si un pasteur qui a fermé son parc
 Treuve de nuyct loing cinq ou six traictz d'arc
 Une brebis des siennes esgarée,
 Tant qu'il soit jour, et la nuyct separée,
 En quelque lieu la doit loger et paistre.
 Ainsi a faict nostre bon Roy et maistre,
 Me voyant loing de l'Estat jà fermé,
 Jusques au jour qu'il sera deffermé.
 Ce temps pendant, à pasturer m'ordonne,
 Et pour trouver plus d'herbe franche et bonne,

M'a adressé au pré mieulx fleurissant
De son royaume ample, large et puissant.

Là, sans argent, je rithmaille et compose,
Et quand suis las, sur ce pré me repose,
Là où le trefle en sa verdeur se tient,
Et où le lys en vigueur se maintient.
Là je m'attends, là mon espoir je fiche,
Car si seillez mon acquict, je suis riche.
Raison me dit, puis que le Roy l'entend,
Que le ferez. Mon espoir, qui attend,
Me dit après, pour replique finalle,
Que de la grand' dignité cardinale
Me sentiray. Car, ainsi que les roys
De nouveau mis en leurs nobles arroys
Mettent dehors en pleine delivrance
Les prisonniers vivans en esperance,
Ainsi j'espere, et croy certainement,
Qu'à ce beau rouge et digne advenement
Vous me mettez (sans difference aucune)
Hors des prisons de Faulte de pecune.

Puis qu'en ce donc tous autres precellez,
Je vous supply (très noble Pré) seillez
Le mien acquict : pourquoy n'est il seillé ?
Le parchemin a long et assez lé :
Dictes (sans plus) : « Il faut que le seillons, »
Seillé sera sans faire procès longs.

S'on ne le veult d'aventure seeller,
Je puis bien dire (en effect) que c'est l'air,
L'eau, terre, feu qui tout bon heur me celent,
Consideré que tant d'autres se sellent.
Mais si je touche argent par la seelleure,
Je beniray des foys plus de sept l'heure,
Le chancelier, le seau et le seelleur
Qui de ce bien m'auront pourchassé l'heur.

C'est pour Marot, vous le congnoissez ly ;

Plus legier est que *Volucres Cæli*,
 Et a suyvy long temps chancellerie
 Sans prouffiter rien touchant seellerie :
 Brief, Monseigneur, je pense que c'est là
 Qu'il fault seeller, si jamais on seella;
 Car vous sçavez que tout acquict sans seel,
 Sert beaucoup moins qu'un potage sans sel,
 Qu'un arc sans corde, ou qu'un cheval sans selle.
 Si prie à Dieu, et sa tresdoulce Ancelle,
 Que dans cent ans en santé excellent
 Vous puisse veoir de mes deux yeulx seellant.

XXVI. *Audict Seigneur, pour se plaindre du
 tresorier Preudhomme. (1527.)*

PUISSANT prelat, je me plains grandement
 Du tresorier qui ne veult croyre en cire,
 En bon acquict, en exprès mandement,
 En Robertet, n'en François nostre Syre;
 Si ne sçay plus que luy faire ne dire,
 Fors paindre Dieu en mon acquict susdict:
 Adonc, s'il est si preudhomme qu'on dict,
 Il y croira, car en Dieu fault il croire.
 Encor ay paour que Dieu ne soit desdit,
 Si ne mettez l'homme en bonne memoire.

XXVII. *Au Roy, pour le delivrer de prison.
 (1527.)*

ROY des François, plein de toutes bontez,
 Quinze jours a (je les ay bien contez)
 Et dès demain seront justement seize,
 Que je fuz fait confrere au diocese
 De Saint Marry, en l'eglise Saint Pris :

Si vous diray comment je fuz surpris,
Et me desplaist qu'il fault que je le die.

Trois grans pendars vindrent à l'estourdie
En ce palais, me dire en desarroy :

« Nous vous faisons prisonnier par le Roy. »
Incontinent qui fut bien estonné?

Ce fut Marot, plus que s'il eust tonné.

Puis m'ont monstré un parchemin escrit,

Où n'y avoit seul mot de Jesuchrist :

Il ne parloit tout que de playderie,

De conseillers et d'emprisonnerie.

« Vous souvient il (ce me dirent ilz lors)

Que vous estiez l'autre jour là dehors,

Qu'on recourut un certain prisonnier

Entre noz mains? » Et moy de le niér :

Car soyez seur, si j'eusse dict ouy,

Que le plus sourd d'entre eulx m'eust bien ouy,

Et d'autre part j'eusse publiquement

Esté menteur : car pourquoy et comment

Eusse je peu un autre recourir,

Quand je n'ay seu moymesmes secourir?

Pour faire court, je ne sceu tant prescher

Que ces paillars me voulsissent lascher.

Sur mes deux bras ilz ont la main posée,

Et m'ont mené ainsi qu'une espousée,

Non pas ainsi, mais plus roide un petit.

Et toutesfoys j'ay plus grand appetit

De pardonner à leur folle fureur

Qu'à celle là de mon beau procureur :

Que male mort les deux jambes luy casse !

Il a bien prins de moy une beccasse,

Une perdrix, et un levraut aussi :

Et toutesfoys je suis encor icy.

Encor je croy, si j'en envoyois plus,

Qu'il le prendroit; car ilz ont tant de glus

Dedans leurs mains, ces faiseurs de pipée,
Que toute chose où touchent est grippée.

Mais pour venir au point de ma sortie:
Tant doucement j'ay chanté ma partie,
Que nous avons bien accordé ensemble,
Si que n'ay plus affaire, ce me semble,
Sinon à vous. La partie est bien forte;
Mais le droit point, où je me reconforte,
Nous n'entendez procès non plus que moy ;
Ne plaidons point : ce n'est que tout esmoy.
Je vous en croy, si je vous ay mesfaict.

Encor posé le cas que l'eusse faict,
Au pis aller n'y cherroit qu'une amende.
Prenez le cas que je la vous demande;
Je prens le cas que vous me la donnez;
Et si plaideurs furent onc estonnez
Mieulx que ceulx cy, je veulx qu'on me delivre,
Et que soudain en ma place on les livre.
Si vous supply (Syre) mander par lettre
Qu'en liberté voz gens me vueillent mettre;
Et si j'en sors, j'espere qu'à grand'peine
M'y reverront si on ne m'y rameine.

Trèshumblement requerrant vostre grace
De pardonner à ma trop grand' audace
D'avoir emprins ce sot escript vous faire,
Et m'excusez si pour le mien affaire
Je ne suis point vers vous allé parler:
Je n'ay pas eu le loysir d'y aller.

XXVIII. *Au Reverendissime cardinal de Lorraine.*

(1529.)

L'HOMME qui est en plusieurs sortes bas,
Bas de stature et de joye et d'esbas,
Bas de sçavoir, en bas degrés nourry,

Et bas de biens, dont il est bien marry,
 Prince très noble, à vostre advis, comment
 Vous pourroit il saluer haultement ?
 Fort luy seroit : car petite clochette
 A beau branler, avant qu'un hault son jecte.
 Puis qu'il n'a donc que humble et basse value,
 Par un bas stile humblement vous salue.

Mais qui est il, ce gentil salueur,
 Qui ose ainsi approcher sa lueur
 Du cler soleil, qui la peult effacer ?
 C'est un Marot, lequel vient pourchasser
 Un traict verbal de vostre bouche exquise,
 Pour bien tirer droict au blanc où il vise.

Ce qu'il attend en ceste court gist là :
 Et ce pendant pour tous tresors il a
 Non revenu, banque, ne grand' pratique,
 Mais seulement sa plume poetique,
 Un don royal, où ne peult advenir,
 Et un espoir (en vous) d'y parvenir.

Touchant la plume, elle vient de la Muse
 Qui à rithmer aucunesfoys m'amuse ;
 Le don royal vient (certes) d'un octroy
 Plus liberal que de nul autre roy.
 Quant à l'espoir que j'ay en vous bouté,
 D'ailleurs ne vient que de vostre bonté,
 En qui me fie ; et bref, telle fiance
 Mettra ma peine au gouffre d'oubliance.
 J'entens pourveu que Monsieut le Grand Mais-
 Veuillez prier vouloir souvenant estre [tre
 De mon affaire à ces nouveaulx estats ;
 Car on y voit un si grand nombre et tas
 De poursuyvans, que grand' paour au cueur ay je
 De demourer aussi blanc comme neige.
 Et puis Fortune en l'oreille me souffle [moufle,
 Qu'on ne prend point en court telz chatz sans

En me disant qu'à cause du rebout,
Souvent se fault tenir ferme debout,
Et qu'aux Estatz des roys on ne se couche
Facilement comme en-lict ou en couche.

Soubz ces propos Fortune l'insensée
Languir me fait sans l'avoir offensée:
Mais Bon Espoir, qui veult estre vainqueur,
Jusques chez moy vient visiter mon cueur,
En m'asseurant qu'une seule parolle
De vous me peult faire coucher au rolle.

Plaise vous donc, noble fleuron royal,
Plaise vous donc à ce baron loyal
En dire un mot (pour ma protection),
Accompagné d'un peu d'affection.
Si vous pourray donner ce loz (si j'ose)
De m'avoir fait de néant quelque chose.
Mais d'où provient que ma plume se mesle
D'escrire à vous? ignore ou presume elle?
Non, pour certain; motif en est Mercure,
Qui (long temps a) de me'dire print cure
Que vous estiez des bien aymez amans
Des dictz dorez et de rithmez rommants,
Soit de science ou divine ou humaine.

C'est le motif qui mon epistre meine
Devant vos yeulx, esperant que bien prinse
Sera de vous, sans en faire reprinse;
Non que dedans rien bon y puisse avoir,
Fors un desir de mieulx faire sçavoir;
Et nonobstant, s'il petit que j'en sçay,
Quand me voudrez pour vous mettre à l'essay,
Et que mon sens je congnoisse trop mince
Pour satisfaire à tant excellent Prince,
Je m'en iray par boys, prez et fontaines,
Pour prier là les neuf Muses haultaines

De vouloir estre à mon escript propices,
Affin de mieulx accomplir voz services.

XXIX. *Au Roy, pour avoir esté derobé. (1521.)*

ON dict bien vray, la mauulvaise Fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une
Ou deux ou trois avecques elle (Syre).
Vostre cueur noble en sçauroit bien que dire;
Et moy, chetif, qui ne suis Roy ne rien,
L'ay esprouvé, et vous compteray bien,
Si vous voulez, comme vint la besongne.

J'avois un jour un vallet de Gascongne,
Gourmand, ivrongne, et assure menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphemateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demourant, le meilleur filz du monde,
Prisé, loué, fort estimé des filles
Par les bordeaulx, et beau joueur de quilles.

Ce venerable hillot fut adverty
De quelque argent que m'aviez departy,
Et que ma bourse avoit grosse apostume;
Si se leva plus tost que de coustume,
Et me va prendre en tapinois icelle,
Puis la vous meit tresbien soubz son esselle,
Argent et tout (cela se doit entendre),
Et ne croy point que ce fust pour la rendre,
Car oncques puis n'en ay ouy parler.

Brief, le villain ne s'en voulut aller
Pour si petit; mais encor il me happe
Saye et bonnet, chausses, pourpoint et cappe;
De mes habitz (en effect) il pilla
Tous les plus beaux, et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le veoir ainsi estre,

Vous l'eussiez prins (en plein jour) pour son mais-
 Finablement, de ma chambre il s'en va [tre.
 Droict à l'estable, où deux chevaulx trouva;
 Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
 Pique et s'en va. Pour abreger le compte,
 Soyez certain qu'au partir du dict lieu
 N'oublia rien fors qu'à me dire adieu.

Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge,
 Ledict vallet, monté comme un saint Georges,
 Et vous laissa Monsieur dormir son soul,
 Qui au resveil n'eust sceu finer d'un soul.
 Ce Monsieur là (Syre) c'estoit moy mesme,
 Qui, sans mentir, fuz au matin bien blesme,
 Quand je me vey sans honneste vesture,
 Et fort fasché de perdre ma monture;
 Mais de l'argent que vous m'aviez donné,
 Je ne fuz point de le perdre estonné;
 Car vostre argent (trèsdebonnaire Prince)
 Sans point de faulte est subject à la pince.

Bien tost après ceste fortune là,
 Une autre pire encores se mesla
 De m'assaillir, et chascun jour m'assault,
 Me menaçant de me donner le sault,
 Et de ce sault m'envoyer à l'envers,
 Rithmer soubz terre et y faire des vers.

C'est une lourde et longue maladie
 De trois bons moys, qui m'a toute eslourdie
 La povre teste, et ne veult terminer,
 Ains me contrainct d'apprendre à cheminer,
 Tant affoibly m'a d'estrange maniere;
 Et si m'a faict la cuyse heronniere,
 L'estomac sec, le ventre plat et vague:
 Quand tout est dit, aussi mauvaise bague
 (Ou peu s'en fault) que femme de Paris,
 Saulve l'honneur d'elles et leurs maris.

Que diray plus ? au miserable corps
 Dont je vous parle il n'est demouré fors
 Le povre esprit, qui lamente et souspire,
 Et en pleurant tasche à vous faire rire.

Et pour autant (Syre) que suis à vous,
 De trois jours l'un viennent taster mon poulx
 Messieurs Braillon, Le Coq, Akaquia,
 Pour me garder d'aller jusqu'à *quia*.

Tout consulté, ont remis au printemps
 Ma guarison; mais, à ce que j'entens,
 Si je ne puis au printemps arriver,
 Je suis taillé de mourir en yver,
 Et en danger, si en yver je meurs,
 De ne veoir pas les premiers raisins meurs.

Voilà comment, depuis neuf moys en ça,
 Je suis traicté. Or, ce que me laissa
 Mon larronneau, long temps a l'ay vendu,
 Et en sirops et julez despendu;
 Ce néantmoins, ce que je vous en mande
 N'est pour vous faire ou requeste ou demande:
 Je ne veulx point tant de gens ressembler,
 Qui n'ont soucy autre que d'assembler;
 Tant qu'ilz vivront ilz demanderont, eulx;
 Mais je commence à devenir honteux,
 Et ne veulx plus à voz dons m'arrester.

Je ne dy pas, si voulez rien prester,
 Que ne le prenne. Il n'est point de presteur
 (S'il veult prester) qui ne face un debteur.
 Et sçavez vous (Syre) comment je paye ?
 Nul ne le sçait, si premier ne l'essaye ;
 Vous me devrez (si je puis) de retour,
 Et vous feray encores un bon tour.
 A celle fin qu'il n'y ait faulte nulle,
 Je vous feray une belle cedulle,
 A vous payer (sans usure, il s'entend)

Quand on verra tout le monde content;
 Ou, si voulez, à payer ce sera
 Quand vostre los et renom cessera.

Et si sentez que soys foible de reins
 Pour vous payer, les deux princes Lorrains
 Me plegeront. Je les pense si fermes
 Qu'ilz ne faudront pour moy à l'un des termes.
 Je sçay assez que vous n'avez pas peur
 Que je m'enfuye ou que je soys trompeur;
 Mais il faict bon asseurer ce qu'on preste;
 Bref, vostre paye, ainsi que je l'arreste,
 Est aussi seure advenant mon trespas
 Comme advenant que je ne meure pas.

Avisez donc si vous avez desir
 De rien prester : vous me ferez plaisir,
 Car puis un peu j'ay basty à Clement,
 Là où j'ay faict un grand desboursement;
 Et à Marot, qui est un peu plus loing,
 Tout tombera, qui n'en aura le soing.

Voilà le poinct principal de ma lettre :
 Vous sçavez tout, il n'y fault plus rien mettre.
 Rien mettre ? Las ! Certes, et si feray,
 Et ce faisant, mon style j'enfleray,
 Disant : « O Roy amoureux des neuf Muses,
 Roy en qui sont leurs sciences infuses,
 Roy plus que Mars d'honneur environné,
 Roy le plus roy qui fut onc couronné,
 Dieu tout puissant te doint pour t'estrener
 Les quatre coings du monde gouverner,
 Tant pour le bien de la ronde machine,
 Que pour autant que sur tous en es digne. »

XXX. *A un sien Amy, sur ce propos. (1531.)*

PUIS QUE le Roy a desir de me faire
 A ce besoing quelque gracieux prest,
 J'en suis content, car j'en ay bien affaire,
 Et de signer ne fuz oncques si prest.
 Parquoy vous pry sçavoir de combien c'est
 Qu'il veult cedulle, affin qu'il se contente;
 Je la feray tant seure (si Dieu plaist)
 Qu'il n'y perdra que l'argent et l'attente.

XXXI. *A un qui calumnia l'epistre precedente.
 (1531.)*

LE rithmeur qui assailly m'a
 En mentant contre moy rithma,
 Car je ne blasme point Gascoingne.
 De toutes tailles bons levriers,
 Et de tous arts mauvais ouvriers:
 Son epistre assèz le tesmoingne.
 Il faut dire, puis qu'ainsi hoingne,
 Que je luy ay gratté sa roingne
 En quelque mot qu'il trouva layd.
 Pourquoi d'ailleurs voudroit il guerre?
 Je voudrois volentiers m'enquerre
 S'il est parent de mon valet.
 Si le congnoissois, le follet,
 Je produirois en mon rollet
 De sa vie assez de tesmoings.
 Quel qu'il soit, il n'est point poëte,
 Mais filz aisé d'une chouette,
 Ou aussi larron, pour le moins.

Pinseur pinsant, entre autres pointtz
 Je t'ay pinsé de ce mot : pinse ;
 Les bons n'y sont pinsez ny pointtz,
 Mais les meschans, dont tu es prince.

XXXII. *Au lieutenant Gontier. (1531.)*

Si maladie au visage blesmy
 N'eust perturbé le sens à ton amy,
 Long temps y a (Gontier) que ta semonce
 Eust eu de moy la presente response,
 Qui ne devroit response se nommer.
 Quant à tes faictz, qui feront renommer
 Ton nom par tout, et après la mort vivre,
 Si en cest art veulx ta poincte poursuyvre,
 Tes pointtz sont grans, tes metres mesurez,
 Tes dictz tous d'or, tes termes azurez,
 Voyre si haultz et arduz, à tout prendre,
 Que mon esprit travaille à les comprendre.
 Quand tout est dict, les louenges données
 De toy à moy doivent estre ordonnées
 (Sans de nully vouloir blesser l'honneur)
 A Jehan le Maire, ou au mesme donneur.
 Il te falloit un esprit poetique,
 Non pas ma plume essorée et rustique,
 Pour te respondre. Or ay je mis estude
 A n'estre point notté d'ingratitude.
 Tu m'as escript, je te respons aussi ;
 Et si tu n'as beaucoup de vers icy,
 Supporte moy : les Muses me contraignent
 Penser ailleurs, et fault que mes vers plaignent
 La dure mort de la mere du Roy,
 Mon Mecenas. Et si quelque desroy
 On treuve icy, ou resverie aucune,

Tu n'as, Gontier, pour moy excuse qu'une :
C'est que celluy pour resveur on prendra
Qui un resvant en fiebvre reprendra.

XXXIII. *A Vignals, Thoulousan. (1531.)*

QUAND Dieu m'auroit aussi bien presenté
Le bon loysir et l'entiere santé
Que le vouloir, ta response alongée
Seroit du tiers et beaucoup mieulx songée :
Ce néantmoins, Vignals, je pense bien
Que tu congnois que le souverain bien
De l'amytié ne gist en longues lettres,
En motz exquis, en grand nombre de metres,
En riche rithme ou belle invention,
Ains en bon cueur et vraye intention ;
Donc je m'attends qu'excusé je seray
De ton bon sens. Or à tant cesseray.
Ma Muse foible à peine peult chanter ;
Mais pour le moins tu te peulx bien vanter
Que de Marot tu as à ta commande
Petite epistre, et amytié bien grande.

XXXIV. *A monseigneur de Guise, passant
par Paris. (1531.)*

V A tost, epistre : il est venu, il passe,
Et part demain, des princes l'outrepasse ;
Il le te fault saluer humblement,
Et dire ainsi : « Vostre humble serf Clement
(Prince de prix) luy mesmes fust venu,
Mais maladie au lict l'a retenu
Si longuement, qu'onques ne fut si mince,

Pasle et deffaict. Vray est, illustre prince,
 Qu'en ce corps maigre est l'esprit demouré
 Qui autrefois a pour vous labouré,
 Non bien sçachant combien il y doit estre ;
 Parquoy, tandis qu'il vit en ce bas estre,
 Servez vous en. » Ainsi diras, epistre,
 A cil qui est digne du royal tiltre,
 Puis te tairas : car tant debile suis,
 Que d'un seul vers alonger ne te puis.

XXXV. *Au Roy, pour succéder en l'Etat de son
 père. (1523.)*

Non que par moy soit arrogance prinse,
 Non que ce soit par curieuse emprinse
 D'escrire au Roy : pour tout cela ma plume
 D'ardant desir de voller ne s'allume.
 Mon juste dueil seulement l'a contraincte
 De faire à vous, et non de vous, complaincte.
 Il vous a plu, Syre, de pleine grace,
 Bien commander qu'on me mist en la place
 Du pere mien, vostre serf humble, mort ;
 Mais la Fortune où luy plaist rit et mord.
 Mors elle m'a, et ne m'a voulu rire,
 Ne mon nom faire en voz papiers écrire ;
 L'Etat est faict, les personnes rengées,
 Le parc est clos, et les brebis logées
 Toutes, fors moy, le moindre du troupeau,
 Qui n'a toyson ne laine sur la peau.

Si ne peult pas grand los Fortune acquerre
 Quand elle meine aux plus foybles la guerre ;
 Las ! pourquoy donc à mon bon heur s'oppose ?
 Certes, mon cas pendoyt à peu de chose,
 Et ne falloit (Syre) tant seulement

Qu'effacer Jehan, et escrire Clement.
 Or en est Jehan par son trespas hors mis,
 Et puis Clement par son malheur obmis.
 C'est bien malheur, ou trop grand' oubliance:
 Car, quant à moy, j'ay ferme confiance
 Que vostre dire est un divin oracle
 Où nul vivant n'oseroit mettre obstacle.
 Telle tousjours a esté la parolle
 Des roys de qui le bruyct aux astres volle.

Je quiers, sans plus, Roy de los eternal,
 Estre heritier du seul bien paternel:
 Seul bien je dy, d'autre n'en eut mon pere,
 Ains s'en tenoit si content et prospere,
 Qu'autre oraison ne faisoit icelluy,
 Fors que puissiez vivre par dessus luy:
 Car, vous vivant, tousjours se sentoît riche,
 Et, vous mourant, sa terre estoit en friche.

Si est il mort ainsi qu'il demandoit;
 Et me souvient, quand sa mort attendoit,
 Qu'il me disoit en me tenant la dextre:
 « Filz, puisque Dieu t'a faict la grace d'estre
 Vray heritier de mon peu de sçavoir,
 Quiers en le bien qu'on m'en a faict avoir;
 Tu congnois comme user en est decent:
 C'est un sçavoir tant pur et innocent
 Qu'on n'en sçauroit à créature nuyre.

Par preschemens le peuple on peult seduire;
 Par marchander, tromper on le peult bien;
 Par playderie on peult manger son bien;
 Par medecine on peult l'homme tuer;
 Mais ton bel art ne peult telz coups ruer,
 Ains en sçauras meilleur ouvrage tistre.
 Tu en pourras dicter lay ou epistre,
 Et puis la faire à tes amys tenir,
 Pour en l'amour d'iceulx t'entretenir.

Tu en pourras traduyre les volumes
 Jadis escriptz par les divines plumes
 Des vieux Latins, dont tant est mention.
 Après, tu peulx de ton invention
 Faire quelque œuvre à jecter en lumiere,
 Dedans lequel en la feuille premiere
 Dois invoquer le nom du Toutpuissant,
 Puis descriras le bruyt resplendissant
 De quelque Roy ou Prince dont le nom
 Rendra ton œuvre immortel de renom;
 Qui te sera peult estre si bon heur,
 Que le prouffit sera jointct à l'honneur.

Donc, pour ce faire, il faudroit que tu prinses
 Le droict chemin du service des princes,
 Mesmes du Roy, qui cherit et pratique
 Par son hault sens ce noble art poetique.
 Va donc à luy, car ma fin est presente,
 Et de ton faitct quelque œuvre luy presente,
 Le suppliant que par sa grand' douceur
 De mon estat te fasse successeur.
 Que pleures tu? Puis que l'aage me presse,
 Cesse ton pleur, et va où je t'adresse. »

Ainsi disoit le bon vieillard mourant;
 Et aussitost que vers vous fuz courant,
 Plus fut en vous liberalité grande
 Qu'en moy desir d'impetrer ma demande.
 Je l'impetray, mais des fruictz je n'herite.
 Vray est aussi que pas ne les merite,
 Mais bien est vray que j'ay d'iceulx besoing.

Or, si le cueur que j'ay de prendre soing
 A vous servir, si ceste charte escripte,
 Ou du defunct quelque faveur petite
 Ne vous esmeult (ô Syre) à me pourveoir,
 A tout le moins vous y vueille esmouvoir
 Royal' promesse, en qui toute assurance

Doit consister. Là gist mon esperance,
 Laquelle plus au defunct ne peult estre,
 Combien qu'il eust double bien comme un
 C'est asçavoir, spiritualité, [prebstre,
 Semblablement la temporalité;
 Son art estoit son bien spirituel,
 Et vos bienfaictz estoient son temporel.

Or m'a laissé son spirituel bien;
 Du temporel jamais n'en auray rien
 S'il ne vous plaist le commander en sorte
 Qu'obéissance à mon proufict en sorte.

XXXVI. *Pour la petite princesse de Navarre,
 à Madame Marguerite. (1534.)*

V OYANT que la Royne ma mere
 Trouve à present la rithme amere,
 Ma Dame, m'est prins fantasie
 De vous monstrier qu'en poesie
 Sa fille suis. Arriere, prose,
 Puis que rithmer maintenant j'ose.

Pour commencer donc à rithmer,
 Vous pouvez, Madame, estimer
 Quell' joye à la fille advenoit,
 Sçachant que la mere venoit,
 Et quelle joye est advenue
 A toutes deux à sa venue.

Si vous n'en sçavez rien, j'espere
 Qu'au retour du Roy vostre pere
 Semblable joye sentirez,
 Puis des nouvelles m'en direz.

Or, selon que j'avois envye,
 Par eau jusque icy l'ay suyvie,
 Avecques mon bon perroquet,

Vestu de vert comme un bouquet
 De marjolaine. Et audict lieu
 M'a suyvie mon escurieu,
 Lequel tout le long de l'année
 Ne porte que robe tanée.

J'ay, aussy, pour faire le tiers
 Amené Bure en ces quartiers,
 Qui monstre bien à son visage
 Que des troys n'est pas la plus sage.

Ce sont là des nouvelles nostres :
 Mandez nous, s'il vous plaist, des vostres.
 Et d'autres nouvelles aussy,
 Car nous en avons faulte icy.
 Si de la Court aucun revient,
 Mandez nous (s'il vous en souvient)
 En quel estat il la laissa.

Des nouvelles de par deçà :
 Loyre est belle et bonne riviere,
 Qui de nous reveoir est si fiere
 Qu'elle en est enflée et grossie,
 Et en bruyant nous remercie.

Si vous l'eussiez donc abordée,
 Je croy qu'elle fust desbordée :
 Car plus fiere seroit de vous
 Qu'elle n'a pas esté de nous ;
 Mais Dieu ce bien ne m'a donné
 Que vostre chemin adonné
 Se soit icy, et fault que sente,
 Parmy ceste joye presente,
 La tristesse de ne vous veoir.

Joye entiere on ne peult avoir
 Tandis que l'on est en ce monde ;
 Mais affin que je ne me fonde
 Trop en raison, icy je mande
 A vous et à toute la bande

Qu'Estienne, ce plaisant mignon,
 De la danse du Compaignon,
 Que pour vous il a compassée;
 M'a ja faict maistresse passée,
 De fine force, par mon ame,
 De me dire : « Tournez, ma dame. »
 Sitost qu'ensemble nous serons,
 Si Dieu plaist, nous la danserons.

Ce temps pendant, soit loing, soit près,
 Croyez que je suis faicte exprès
 Pour vous porter obéissance
 Qui prendra tousjours accroissance
 A mesure que je croistray :
 Et sur cela fin je mettray
 A l'escript de peu de value
 Par qui humblement vous salue
 Celle qui est vostre sans cesse,
 Jane, de Navarre princesse.

XXXVII. *Au general Prevost.*

JE l'ay receu, ton gracieux envoy,
 Trèscher seigneur, te promettant en foy
 D'homme non fainct que leu et regardé
 L'ay plusieurs foys, et si sera gardé,
 Tout mon vivant, parmy toutes les choses
 Que j'ay au cueur par souvenir encloses,
 Que je crains perdre, et dont j'ay cure et soing.

Ce tien escript, certes, sera tesmoing
 A tousjours mais de l'amytié ouverte
 Laquelle m'as de si bon cueur offerte
 Que la reçoÿ : et par ceste presente
 De mesme cueur la mienne te presente.
 Bien il est vray que la tienne amytié

Passe en pouvoir la mienne de moytié;
 Mais de retour je t'offre le service,
 Qui ne fauldra de faire son office
 En et par tout où voudras l'employer.

Et sur ce point voys ma lettre ployer,
 Pour me remettre aux choses ordonnées
 Que pour t'escire avoye abandonnées.

XXXVIII. *A Alexis Jure, de Quiers en Piedmont.*
 (1535.)

AMY Jure,
 Je te jure
 Que desir,
 Non loysir,
 J'ay d'escire.
 Or de dire
 Que tes vers
 Me sont verts,
 Durs, ou aigres,
 Ou trop meigres,
 Qui l'a dit
 A mesdict :
 Toutesfoys
 Je m'en voys
 Dire en sens
 Que j'en sens.
 Ton vouloir
 Faict valoir
 Tes escripts,
 Que j'ay pris
 En gré comme
 Si docte homme
 Chastelain,

Ou Alain,
 Les eust faicts.
 De leurs faicts
 Sans reproches
 Tu n'approches;
 Mais il fault
 Ton deffault
 Raboter,
 Pour oster
 Les gros nœudz
 Lourds et neufz
 Du langage,
 Tout ramage,
 Et que limes,
 Quand tu rithmes,
 Tes mesures
 Et cesures.
 Alors maistre
 Pourras estre,
 Car ta veine
 N'est point vaine;
 Mais d'icelle
 Le bon zele

D'amytié	Attendant
La moytié	Que te voye,
Plus j'estime	Je t'envoye
Que ta rithme,	Jusque en France
Qui un jour	Assurance
À sejour	Que je quiers
Sera faicte	Congnoissance
Plus parfaicte.	D'un de Quiers.
Cependant,	

XXXIX. *A une Damoiselle malade.*

M A mignonne,	De ta bouche,
Je vous donne	Qui se couche
Le bon jour;	En danger
Le sejour	Pour manger
C'est prison.	Confitures;
Guerison	Si tu dures
Recouvrez,	Trop malade,
Puis ouvrez	Couleur fade
Vostre porte,	Tu prendras,
Et qu'on sorte	Et perdras
Vistement,	L'embonpoint.
Car Clement	Dieu te doint
Le vous mande	Santé bonne,
Va, friande	Ma mignonne.

XL. *A deux Damoiselles.*

SUSCRIPTION.

Sus, lettre, il fault que tu desloges:
 Par toy saluer je pretens
 La nouvelle espouse Bazoges,
 Aussi Trezay, qui perd son temps.

M ES damoyselles	Je vous envoye
Bonnes et belles,	Mon feu de joye;

Si j'avois mieulx,	Quand on luy fault.
Devant vos yeulx	S'il ne le vault,
Il seroit mys.	Il le vouldra,
A ses amys	Et ne faultra
Bien, tant soit cher,	D'estre à jamais
Ne fault cacher.	Tout vostre; mais
Or est besoing,	Dieu sçait combien
Quand on est loing,	Il vouldroit bien
De s'entr'escire;	Vous supplier
Cela faict rire	Ne l'oublier.
Et chasse esmoy.	Ailleurs ne là
Escrivez moy	Rien que cela
Donc, je vous prie;	Il ne demande.
Car l'enfant crie	Me recommande.

B. *Épîtres ajoutées en 1544.*

XL! *A ceulx qui, après l'épigramme du beau tetin, en feirent d'autres (1535).*

NOBLES espritz de France poetiques,
 Nouveaulx Phebus surpassans les antiques,
 Graces vous rends dont avez imité,
 Non un tetin beau par extremité,
 Mais un blason que je feis de bon zelle
 Sur le tetin d'une humble damoyselle.
 En me suyvant vous avez blasonné,
 Dont haultement je me sens guerdonné,
 L'un, de sa part, la chevelure blonde;
 L'autre le cueur, l'autre la cuisse ronde;
 L'autre la main describe proprement;
 L'autre un bel œil deschiffré doctement;
 L'autre un esprit cherchant les cieulx ouvers;
 L'autre la bouche, où sont plusieurs beaulx vers;
 L'autre une larme, et l'autre a faict l'oreille:
 L'autre un sourcil de beauté nompareille.

C'est tout cela qu'en ay peu recouvrer.
 Et si bien tous y avez sceu ouvrer,
 Qu'il n'y a cil qui pour vray ne deserve
 Un prix à part de la main de Minerve :
 Mais du sourcil la beauté bien chantée
 A tellement nostre Court contentée,
 Qu'à son autheur nostre princesse donne
 Pour ceste foys de laurier la couronne,
 Et m'y consens, qui point ne le congnois,
 Fors qu'on m'a dict que c'est un Lyannoys.

O Sainct Gelais, créature gentile,
 Dont le sçavoir, dont l'esprit, dont le stile,
 Et dont le tout rend la France honorée,
 A quoy tient il que ta plume dorée
 N'a faict le sien ? Ce mauvais vent qui court
 T'auroit il bien poulsé hors de la Court ?
 O Roy François, tant qu'il te plaira pers le,
 Mais, si le pers, tu perdras une perle,
 Sans les susdictz blasonneurs blasonner,
 Que l'Orient ne te sçauroit donner.

Or, chers amys, par maniere de rire
 Il m'est venu volonté de descrire
 A contrepoil un tetin, que j'envoye
 Vers vous, affin que suyviez ceste voye.
 Je l'eusse painct plus laid cinquante foys,
 Si j'eusse peu ; tel qu'il est, toutesfoys,
 Protester veulx, affin d'éviter noyse,
 Que ce n'est point un tetin de Françoise,
 Et que voulu n'ay la bride lascher
 A mes propos pour les dames fascher,
 Mais volontiers que l'esprit exercite,
 Ores le blanc, ores le noir recite :
 Et est le painctre indigne de louenge
 Qui ne sçait paindre aussi bien diable qu'ange.
 Après la course il fault tirer la barre ;

Après bémol fault chanter en becarre ;
 Là donc, amys : celles qu'avez louées
 Mieulx qu'on n'a dict sont de beauté douées ;
 Parquoy n'entens que vous vous desdiez
 Des beaulx blasons à elles dediez,
 Ains que chascun le rebours chanter vueille.
 Pour leur donner encores plus grand' feuille :
 Car vous sçavez qu'à gorge blanche et grasse
 Le cordon noir n'a point mauvaïse grace.

Là donc, là donc, poulez, faictes merveilles :
 A beaulx cheveulx et à belles oreilles !
 Faictes les moy les plus laidz que l'on puisse ;
 Pochez cest œil, fessez moy ceste cuysses ;
 Descrivez moy en style espoventable
 Un sourcil gris, une main detestable.
 Sus, à ce cueur, qu'il me soit pelaudé
 Mieulx que ne fut le premier collaudé :
 A ceste larme, et pour bien estre escripte,
 Deschiffrez moy celle d'un hipocrite.
 Quant à l'esprit, paingnez moi une souche,
 Et d'un taureau le mufle, pour la bouche ;
 Brief, faictes les si horribles à veoir,
 Que le grand diable en puisse horreur avoir.

Mais, je vous pry, que chascun blasonneur
 Vueille garder en ses escriptz honneur ;
 Arriere motz qui sonnent sallement.
 Parlons aussi des membres seulement
 Que l'on peult veoir sans honte descouvers,
 Et des honteux ne souillons point noz vers :
 Car quel besoing est il mettre en lumiere
 Ce qu'est nature à cacher coustumiere ?

Ainsi ferez pour à tous agréer,
 Et pour le Roy mesmement recréer,
 Au soing qu'il a de guerre ja tyssue,
 Dont Dieu luy doit victorieuse yssue.

Et pour le prix, qui mieulx faire sçaura
 De verd lyerre une couronne aura,
 Et un dixain de Muse Marotine,
 Qui chantera sa louenge condigne.

XLII. *Au Roy, du temps de son exil à Ferrare*
 (1535).

Jè pense bien que ta magnificence,
 Souverain Roy, croyra que mon absence
 Vient par sentir la coulpe qui me point
 D'aucun mesfaict ; mais ce n'est pas le point,
 Je ne me sens du nombre des coupables ;
 Mais je sçais tant de juges corrumptables
 Dedans Paris, que, par pecune prinse,
 Ou par amys, ou par leur entreprinse,
 Ou en faveur et charité piteuse
 De quelque belle humble solliciteuse,
 Ilz saulveront la vie orde et immunde
 Du plus meschant et criminel du monde ;
 Et au rebours, par faulte de pecune,
 Ou de support, ou par quelque rancune,
 Aux innocentz ilz sont tant inhumains,
 Que content suis ne tomber en leurs mains.
 Non pas que tous je les mette en un compte ;
 Mais la grand' part la meilleure surmonte,
 Et tel merite y estre authorisé
 Dont le conseil n'est ouy ne prisé.

Suyvant propos, trop me sont ennemys
 Pour leur Enfer, que par escript j'ay mis,
 Où quelque peu de leurs tours je descœuvre.
 Là me veult on grand mal pour petit œuvre.
 Mais je leurs suis encor plus odieux
 Dont je l'osay lire devant les yeulx

Tant clair voyants de ta Majesté haulte,
Qui a pouvoir de reformer leur faulte.

Bref, par effect, voire par foys diverses,
Ont declairé leurs voluntez perverses
Encontre moy : mesmes un jour ilz vindrent
A moy malade, et prisonnier me tindrent,
Faisant arrest sus un homme arresté
Au lict de mort ; et m'eussent pis traicté,
Si ce ne fust ta grand' bonté, qui à ce
Donna bon ordre avant que t'en priasse,
Leur commandant de laisser choses telles,
Dont je te rends graces trèsimmortelles.

Autant comme eux, sans cause qui soit bonne,
Me veult de mal l'ignorante Sorbonne :
Bien ignorante elle est d'estre ennemye
De la trilingue et noble academie
Qu'as erigée. Il est tout manifeste,
Que là dedans contre ton vueil celeste
Est deffendu qu'on ne voyse allegant
Hebrieu ny Grec, ny Latin elegant,
Disant que c'est langage d'heretiques.
O povres gens, de sçavoir tous ethiques,
Bien faictes vray ce proverbe courant :
« Science n'a hayneux que l'ignorant. »

Certes, ô Roy, si le profond des cueurs
On veult sonder de ces sorboniqueurs,
Trouvé sera que de toy ilz se deulent.
Comment, douloir ! Mais que grand mal te veu-
Dont tu as faict les lettres et les arts [lent
Plus reluysans que du temps des Césars ;
Car leurs abus veoit on en façon telle.
C'est toy qui as allumé la chandelle
Par qui maint œil voit mainte verité
Qui soubz espesse et noire obscurité
A faict tant d'ans icy bas demourance ;

Et qu'est il rien plus obscur qu'ignorance ?

Eulx et leur court, en absence et en face,
Par plusieurs foys m'ont usé de menace,
Dont la plus douce estoit en criminel
M'executer. Que pleust à l'Eternel,
Pour le grand bien du peuple desolé,
Que leur desir de mon sang fust saoulé,
Et tant d'abus dont ilz se sont munis
Fussent à clair descouvers et punis !
O quatre foys et cinq fois bien heureuse
La mort, tant soit cruelle et rigoureuse,
Qui feroit seule un million de vies
Soubz telz abus n'estre plus asservies !

Or à ce coup il est bien évident
Que dessus moy ont une vieille dent,
Quand; ne povans crime sur moy prouver,
Ont trèsbien quis, et trèsbien sceu trouver,
Pour me fascher, briefve expedition,
En te donnant mauvaise impression
De moy, ton serf, pour après à leur ayse
Mieulx mettre à la fin leur volonté mauvaise ;
Et pour ce faire ilz n'ont certes heu honte
Faire courir de moy vers toy maint compte,
Avecques bruict plein de propos menteurs,
Desquelz ilz sont les premiers inventeurs.
De Lutheriste ilz m'ont donné le nom.
Qu'à droict ce soit, je leur responds que non.
Luther pour moy des cieulx n'est descendu,
Luther en croix n'a point esté pendu
Pour mes pechez ; et, tout bien advisé,
Au nom de luy ne suis point baptizé :
Baptizé suis au nom qui tant bien sonne
Qu'au son de luy le Pere eternal donne
Ce que l'on quiert : le seul nom soubz les cieulx
En et par qui ce monde vicieux

Peult estre sauf ; le nom tant fort puissant
 Qu'il a rendu tout genouil fleschissant,
 Soit infernal, soit celeste ou humain ;
 Le nom par qui du seigneur Dieu la main
 M'a preservé de ces grans loups rabis,
 Qui m'espioient dessoubs peaulx de brebis.

O seigneur Dieu, permectez moy de croire
 Que reservé m'avez à vostre gloire.

Serpens tortus et monstres contrefaicts,
 Certes, sont bien à vostre gloire faits.
 Puis que n'avez voulu donc condescendre
 Que ma chair vile ayt esté mise en cendre,
 Faictes au moins, tant que seray vivant,
 Que vostre honneur soit ma plume escrivant ;
 Et si ce corps avez predestiné

A estre un jour par flamme terminé,
 Que ce ne soit au moins pour cause folle,
 Ainçoyz pour vous et pour vostre parolle ;
 Et vous supply, pere, que le tourment
 Ne luy soit pas donné si vehement
 Que l'ame vienne à mettre en oubliance
 Vous, en qui seul gist toute sa fiance ;
 Si que je puisse avant que d'assoupir
 Vous invocquer jusque au dernier souspir.

Que dy je ? Où suis je ? O noble roy François,
 Pardonne moy, car ailleurs je pensois.

Pour revenir doncques à mon propos,
 Rhadamanthus avecques ses suppostz
 Dedans Paris, combien que fusse à Bloys,
 Encontre moy faict ses premiers exploicts
 En saysissant de ses mains violentes
 Toutes mes grans richesses excellentes
 Et beaulx tresors d'avarice delivres,
 C'est asçavoir, mes papiers et mes livres
 Et mes labours. O juge sacrilege,

Qui t'a donné ne loy ne privilege
 D'aller toucher et faire tes massacres
 Au cabinet des saintes Muses sacres ?
 Bien est il vray que livres de deffense
 On y trouva : mais cela n'est offense
 A un poete, à qui on doit lascher
 La bride longue, et rien ne luy cacher,
 Soit d'art magicq', necromance ou caballe ;
 Et n'est doctrine escripte ne verballe
 Qu'un vray poete au chef ne deust avoir,
 Pour faire bien d'escire son devoir.

Sçavoir le mal est souvent prouffitable,
 Mais en user est tousjours evitable.
 Et d'autre part, que me nuist de tout lire ?
 Le grand donneur m'a donné sens d'eslire
 En ces livretz tout cela qui accorde
 Aux sainttz escriptz de grace et de concorde,
 Et de jecter tout cela qui differe
 Du sacré sens, quand près on le confere ;
 Car l'Esriture est la touche où l'on treuve
 Le plus hault or. Et qui veult faire espreuve
 D'or quel qu'il soit, il le convient toucher
 A ceste pierre, et bien près l'approcher
 De l'or exquis, qui tant se faict paroistre,
 Que, bas ou hault, tout autre faict congnoistre.

Le juge donc affecté se monstra
 En mon endroict, quand des premiers oultra
 Moy qui estois absent et loing des villes
 Où certains folz feirent choses trop viles
 Et de scandale, hélas ! au grand ennuy,
 Au detriment et à la mort d'autruy.
 Ce que sçachant, pour me justifier,
 A ta bonté je m'osay tant fier
 Que hors de Bloys party pour à toy, Syre,
 Me presenter. Mais quelc'un me vint dire :

« Si tu y vas, amy, tu n'es pas sage ;
 Car tu pourrois avoir mauvais visage
 De ton seigneur. » Lors, comme le nocher
 Qui pour fuyr le peril d'un rocher
 En pleine mer se destourne tout court,
 Ainsi, pour vray, m'escartay de la Court,
 Craignant trouver le peril de durté
 Où je n'euz onc fors douceur et seurté :

Puis je sçavois, sans que de faict l'apprinse,
 Qu'à un subject l'œil obscur de son prince
 Est bien la chose en la terre habitable
 La plus à craindre et la moins souhaitable.

Si m'en allay, evitant ce danger,
 Non en pays, non à prince estranger,
 Non point usant de fugitif destour,
 Mais pour servir l'autre Roy à mon tour,
 Mon second maistre, et ta sœur son espouse,
 A qui je fuz, des ans a quatre et douze,
 De ta main noble heureusement donné.

Puis tost après, royal chef couronné,
 Sçachant plusieurs de vie trop meilleure
 Que je ne suis estre bruslez à l'heure
 Si durement que mainte nation
 En est tombée en admiration,
 J'abandonnay, sans avoir commis crime,
 L'ingrate France, ingrate, ingratissime
 A son poete, et en la delaisant,
 Fort grand regret ne vint mon cueur blessant.
 Tu mens, Marot : grand regret tu sentis,
 Quand tu pensas à tes enfans petis.

En fin passay les grans froides montaignes,
 Et vins entrer aux Lombardes campagnes :
 Puis en l'Itale, où Dieu qui me guydoit
 Dressa mes pas au lieu où residoit
 De ton clair sang une princesse humaine,

Ta belle sœur et cousine germaine,
Fille du roy tant crainct et renommé,
Pere du peuple aux chroniques nommé.

En sa duché de Ferrare venu,
M'a retiré de grace, et retenu,
Pource que bien luy plaist mon escripture,
Et pour autant que suis ta nourriture.

Pourquoy, ô Syre, estant avecques elle,
Conclure puis d'un franc cueur et vray zelle
Qu'à moy ton serf ne peult estre donné
Reproche aucun que t'aye abandonné,
En protestant, si je perds ton service,
Qu'il vient plus tost de malheur que de vice.

XLIII. *A monseigneur le Daulphin, du temps de son dict exil.*

EN mon vivant, n'après ma mort avec,
Prince royal, je ne tournay le bec
Pour vous prier : or devinez qui est ce
Qui maintenant en prend la hardiesse ?
Marot banny : Marot mis en requoy.
C'est luy sans autre ; et sçavez vous pourquoy
Ce qu'il demande il a voulu escrire ?
C'est pour autant qu'il ne l'ose aller dire.
Voyla le poinct, il ne fault pas mentir,
Que l'air de France il n'ose aller sentir :
Mais s'il avoit sa demande impetrée,
Jambes ne teste il n'a si empestrée
Qu'il n'y vollat. En vous parlant ainsi,
Plusieurs diront que je m'ennuye icy,
Et pensera quelque caffart pellé
Que je demande à estre rappellé ;
Mais (Monseigneur) ce que demander j'ose

De quatre pars n'est pas si grande chose.
 Ce que je quiers et que de vous espere,
 C'est qu'il vous plaise au Roy vostre cher pere
 Parler pour moy, si bien qu'il soit induict
 A me donner le petit saufconduit
 De demy an, que la bride me lasche,
 Ou de six moys, si demy an luy fasche ;
 Non pour aller visiter mes chasteaulx,
 Mais bien pour veoir mes petits Marotteaux,
 Et donner ordre à un fais qui me poyse ;
 Aussi affin que dire adieu je voyse
 A mes amys et mes compaignons vieux :
 Car vous sçavez, si fais je encores mieulx,
 Que la poursuyte et fureur de l'affaire
 Ne me donna jamais temps de ce faire.
 Aussi affin qu'ençor un coup j'accolle
 La court du Roy, ma maistresse d'escolle.
 Si je voy là, mille bonnetz ostez,
 Mille bons jours viendront de tous costez ;
 Tant de Dieu gards, tant qui m'embrasseront,
 Tant de salutz qui d'or point ne seront.
 Puis ce dira quelque langue friande :
 « Et puis, Marot, est ce une grand' viande,
 Qu'estre de France estrangé et banny ?
 — Par Dieu, Monsieur, ce diray je, nenny. »
 Lors que de chere et grandes accolées
 Prendray les bons, laisseray les vollées.
 « Adieu, Messieurs. — Adieu donc, mon mignon. »
 Et cela faict, verrez le compaignon
 Tost desloger : car mon terme sailly,
 Je ne craindrois sinon d'estre assailly
 Et empaulmé. Mais si le Roy vouloit
 Me retirer, ainsi comme il souloit,
 Je ne dy pas qu'en gré je ne le prinsse,
 Car un vassal est subject à son prince.

Il le feroit s'il sçavoit bien comment
 Depuis un peu je parle sobrement :
 Car ces Lombars avec qui je chemine
 M'ont fort appris à faire bonne mine ;
 A un mot seul de Dieu ne deviser,
 A parler peu, et à poltronner.
 Dessus un mot une heure je m'arreste.
 L'on parle à moy : je responds de la teste.
 Mais, je vous pry, mon saufconduict ayons,
 Et de cela plus ne nous esmayons ;
 Assez avons espace d'en parler
 Si une foys vers vous je puis aller.

Conclusion, royalle geniture,
 Ce que je quiers n'est rien qu'une escripture
 Que chascun jour on baille aux ennemys ;
 On le peult bien octroyer aux amys.
 Et ne fault ja qu'on ferme la campagne
 Plus tost à moy qu'à quelque Jean d'Espaigne ;
 Car, quoy que né de Paris je ne sois,
 Point je ne laisse à estre bon François ;
 Et si de moy comme espere l'on pense,
 J'ay entrepris, pour faire recompense,
 Un œuvre exquis, si ma Muse s'enflamme,
 Qui maulgré temps, maulgré fer, maulgré flam
 Et maulgré mort, fera vivre sans fin, [me,
 Le roy François et son noble Daulphin.

XLIV. *Du coq à Pasne. A Lyon Jamet (1535).*

Puis que respondre ne me veulx,
 Je ne te prendray aux cheveulx,
 Lyon : mais, sans plus te semondre,
 Moymesme je me veulx respondre,
 Et seray le prebstre Martin.

Ce Grec, cest Hebreu, ce Latin,
 Ont descouvert le pot aux roses :
 Mon Dieu, que nous verrons de choses,
 Si nous vivons l'aage d'un veau.

Et puis, que dict on de nouveau ?
 Quand part le Roy ? aurons nous guerre ?
 Ô la belle piece de terre !

Il la fault joindre avec la mienne.
 Mais pourtant la Bohemienne
 Porte toujours un chapperon.

Ne donnez jamais l'esperon
 A cheval qui volontiers trotte.
 D'où vient cela que je me frotte
 Aux coursiers, et suis tousjours rat ?

Ilz escument comme un verrat
 En pleine chaire, ces cagots,
 Et ne preschent que des fagotz
 Contre ces povres heretiques.

Non pas que j'oste les pratiques
 Des vieilles qui ont si bon cuer :
 Car, comme dit le grand mocqueur,
 Elles tiennent bien leur partie.

C'est une dure departie,
 D'une teste et d'un eschafault,
 Et grand' pitié quand beauté fault
 A cul de bonne volonté.

Puis vous sçavez, *Pater sancte*,
 Que vostre grand pover s'efface :
 Mais que voulez vous que j'y face ?
 Mes financiers sont tous peris,
 Et n'est bourreau que de Paris,
 Ny long procès que dudict lieu.

Si ne feis je jamais l'Adieu
 Qui parle de la Pauthonnière.
 Vray est qu'elle fut buyssonniere,

L'escolle de ceulx de Pavie.

Fy de l'honneur, vive la vie,
Vive l'amour, vivent les dames !

Toutesfoys, Lyon, si les ames
Ne s'en vont plus en Purgatoire,
On ne me sçauroit faire acroire
Que le pape y gaigne beaucoup.

A la campagne, acoup, acoup,
Hau, capitaine Pinsemaille !
Le Roy n'entend point que merdaille
Tienne le ranc des vieilz routiers.

Et puis dictes que les monstiers
Ne servent point aux amoureux !
Bonne macquerelle pour eulx
Est ombre de devotion.

C'est une bonne caution
Que Monsieur de la Moriniere ;
En ce temps là vint la maniere
De se paindre avecques des fars.

Syre, ce disent ces caphars,
Si vous ne bruslez ces mastins,
Vous serez un de ces matins
Sans tribut, taille ne truage,
Qui diable fait le *Coquage*
Des Parisiens l'autre esté ?
Pour le moins, si j'y eusse esté,
On eust dict que c'eust esté moy.

Touche là : je suis en esmoy
Des froidz amys que j'ay en France ;
Mais je trouve que c'est outrance
Que l'un a trop et l'autre rien.

Est il vray que ce vieil marrien
Marche encôres dessus espines,
Et que les jeunes tant pouppines
Vendent leur chair cher comme cresse ?

S'il est vray, adieu le caresme
 Au concile qui se fera ;
 Mais Romme tandis bouffera
 Des chevreaulx à la chardonnette.

Attache moy une sonnette
 Sur le front d'un moyne crotté,
 Une oreille à chasque costé
 Du capuchon de sa caboche :
 Voyla un sot de la Bazoche
 Aussi bien painct qu'il est possible,
 De sorte qu'on feroit un crible
 De tous les trous qui s'abandonnent
 A ceulx qui les richesses donnent.

J'ay flux, contreflux, carte amont.
 Dieu pardoint au povre Vermont ;
 Il chantoit bien la basse contre,
 Et les marys la malencontre,
 Quand les femmes font le dessus.

Asçavoir mon, si les bossus
 Seront tous droictz en l'autre monde ?
 Je le dy pource qu'on se fonde
 Trop sus Venus et sus les vins,
 Parquoy je ne veulx qu'aux devins
 Personne sa fiance mette.

Or ça, le livre de Flammette,
Formosum pastor, Celestine,
 Tout cela est bonne doctrine,
 Et n'y a rien de deffendu.

Icy gerra, s'il n'est pendu,
 Ou si en la mer il ne tombe,
 Monsieur qui a dressé sa tumbé
 Avant que d'estre trepassé.

Fault il pour un verre cassé
 Perdre pour vingt ans de service ?
 Non, Monsieur, non : ce n'est pas vice

Que simple fornication ;
 J'en feray la probation
 Par une cotte violette
 Que donna la teste follette,
 Autrement le dieu des procès,
 Au moyen de quoy trop d'excès
 Sont engendrez de tant de festes.

En effect, c'estoient de grans bestes
 Que les regens du temps jadis :
 Jamais je n'entre en paradis
 S'ilz ne m'ont perdu ma jeunesse.

Mais comment se porte l'asnesse
 Que tu sçais, de Jerusalem ?
 S'elle veult mordre, garde l'en ;
 Elle parle comme de cyre.
 Vous dictes vray de cela, Syre :
 Une estrille, une faulx, un veau,
 C'est à dire estrille Fauveau,
 En bon rebus de Picardie.

Lyon, veulx tu que je te die ?
 Je me trouve dispost des levres ;
 Et d'autres bestes que les chevres
 Portent barbe grise au menton.
 Je ne dy pas que Melanchthon
 Ne declaire au roy son advis ;
 Mais de disputer vis à vis,
 Noz maistres n'y veulent entendre,
 Combien que la jeunesse tendre
 Soit par tout assez mal apprinse.

Tu ne sçais pas ? Thunis est prinse,
 Triboulet a freres et sœurs,
 Les Angloys s'en vont bons danseurs,
 Les Allemans tiennent mesure.

On ne preste plus à usure,
 Mais tant qu'on veult à interest.

A propos de Perceforest,
 Lit on plus Artus et Gauvain ?
 Il a prins l'Évangile en vain,
 Le punais, et s'en est faict riche,
 Et puis s'efforce mettre en friche
 La vigne et ses petis bourgeons.

Tout beau ! je vous pry, ne bougeons :
 Vous dictes que ce fut jeudy.

Non fais, non, voycy que je dy :

Je dy qu'il n'est point question
 De dire j'allion, ne j'estion,

Ny se renda, ny je frappy :

Tesmoing le comte de Carpy,

Qui se fait moyne après sa mort.

Laisse moy là, qui rit et mord,

Et demande au petit Roger

Si ceulx que l'on fait desloger

Hors des villes cryoient *Campos*.

Vrayement, puis qu'il vient à propos,

Je vous en veulx faire le compte.

Elles n'osent dire viconte,

Vigueur, vicourt, ne vilevé :

Leur petit bec seroit grevé,

En danger d'estre trop fendues.

On dict que les nonnains rendues

Donnent gentilment la verolle.

D'estre bruslé pour la parole,

Je te pry, ne soys point couart ;

Mais pour la foy de Billouart

Laisse mourir ces sorbonistes.

Raison : La glose des legistes

Lourdement gaste ce beau texte.

Pour ceste cause je proteste

Que l'Antechrist succumbera ;

Au moins que de bref tombera

Sur Babylonne quelque orage.

Marguerite de franc courage
N'a plus ses beaulx yeulx esblouys.
Dieu gard la fille au roy Loys,
Qui me reçoit quand on me chasse.

Voulez vous preferer la chasse
Au vol du milan suspendu ?
Si Dieu ne l'avoit deffendu,
Et je fusse en mon advertin,
Je donnois quinze à l'Aretin,
Et si gaignerois la partie.
La court en sera advertie,
D'un tas de gros asnes, ou yvres,
Qui font imprimer leurs sots livres
Pour acquerir bruit d'estre veaulx.
A Fleury sont les bons naveaulx,
Les richesses en ces prelatz.

Et puis c'est tout ; je suis tant las,
Que quatorze archiers de la garde
Me battroient à la halebarde.
Quant au Palays, tousjours il grippe,
Adieu vous dy, comme une trippe.

XLV. *Lyon Jamet à Marot.*

SUSCRIPTION.

Va, lettre, va, va t'en à l'aventure
Droict à Clement, et s'il en fait lecture
Recorde toy de luy faire semonse
Joyeusement de te donner reponse.

MAIS voirement, amy Clement,
Tout clairement dy moy comment
Tant et pourquoy tu te tiens quoy
D'escrire à moy, qui suis à toy ?

T'ay je laissé par le passé?
 T'ay-je offensé ou courroussé?
 Ay je à ton dict et intendict
 En faict ou dict rien contredict?
 Ay je à ton nom donné renom
 Autre que bon? Tu sçais que non,
 Ny ne voudrois et ne sçauroys,
 Tant sont tes droicts justes et droicts.

Devant les yeux de tous les Dieux
 Et demy-Dieux, jeunes et vieulx,
 J'atteste et jure et en rejure
 Qu'aucune injure ou malle augure,
 Nul laps de temps ne lieux distans,
 Escripts lactens ne vieulx Satans,
 N'ont peu avoir force et pouvoir
 De concevoir, c'est assavoir,
 Un seul congé qu'aye songé
 En son plongé d'avoir changé,
 Ne rien osté de mon costé
 En loyauté et féauté
 De nostre amour, pas un seul tour,
 Depuis le jour de ton retour;
 Mais tant s'en fault qu'un tel deffault
 En froit ou chault ayt faict le sault
 En mon pourpris, que n'ays repris
 Qui ne t'a pris pour un grand pris.

Or donc, amy de ton amy,
 Qui ennemy n'as un demy
 Que veux tu dire? Est ce pour rire
 Que de prescrire et interdire
 Une amour vieille? O grand merveille!
 Quand je sommeille elle m'esveille
 Et dys ainsi : « Dieu ! qu'est ce cy ?
 Cest homme icy est il transy ?
 Ses bons esprits, ses beaux escripts,

De si haut prix, sont ilz prescripts ?
Son cueur humain, tant pur et plain
De bon levain, changé de main
Auroit il bien, pour quelque bien
Qu'il se veoit sien ? Je n'en croy rien
Car les effects de ses beaulx faicts
N'ont esté faicts si contrefaicts.
Et quant et quant, il m'ayme tant
Que luy estant bien mal contant
Il ne sçauroit quand ilouldroit,
Or qu'il eust droict en mon endroit,
S'en ressentir ne consentir,
Sans en mentir à moy martyr ;
Car sçait il pas que tous noz pas
Et tous nos cas sont par compas
Comptez, nombrez et denombrez,
Puis obombrez et adombrez ?
Si faict, si faict. Bien il le sçait
Le tout parfaict bien luy a faict
Veoir et comprendre et tant apprendre
Qu'il en peut vendre et en espendre ;
Et davantage, il est de l'aage
Et du pelage où l'homme est sage
Ou jamais non. Et puis son nom
D'estre tout bon a le renom.

Or donc, Clement, tout clerement,
Bien seurement et promptement,
Escripts pourquoy tu te tiens coy
De tenir loy au second toy,
Qui est icy sans grand soucy,
La Dieu mercy et toy aussi.

Cest à Ferrare, au huictiesme an
De la sienne proscription ;
Mais à la tienne intention
Que ce soit le dernier. Amen.

XLVI. *Adieu aux dames de la court, au mois
d'octobre 1537.*

ADIEU la Court, adieu les dames,
 Adieu les filles et les femmes,
 Adieu vous dy pour quelque temps ;
 Adieu voz plaisans pasetemps ;
 Adieu le bal, adieu la dance,
 Adieu mesure, adieu cadence,
 Tabourins, haulboys, violons,
 Puis qu'à la guerre nous allons.
 Adieu donc les belles, adieu,
 Adieu Cupido vostre Dieu,
 Adieu ses fleches et flambeaux,
 Adieu vos serviteurs tant beaulx,
 Tant polliz et tant dameretz :
 O comment vous les traicterez,
 Ceulx qui vous servent à ceste heure !
 Or adieu quiconque demeure,
 Adieu laquais, et le vallet,
 Adieu la torche et le mulet.
 Adieu monsieur qui se retire
 Navré de l'amoureux martyre,
 Qui la nuict sans dormir sera,
 Mais en ses amours pensera.
 Adieu le bon jour du matin,
 Et le blanc et le dure tetin
 De la belle qui n'est pas preste ;
 Adieu une autre qui s'enqueste
 S'il est jour ou non là dedans.
 Adieu les signes evidens
 Que l'un est trop mieulx retenu
 Que l'autre n'est le bien venu.

Adieu qui n'est aymé de nulle,
Et ne sert que tenir la mule.
Adieu festes, adieu banquetz,
Adieu devises et caquetz,
Où plus y a de beau langage
Que de serviette d'ouvrage,
Et moins vraye affection,
Que de dissimulation.
Adieu les regardz gracieux,
Messagers des cueurs soucieux ;
Adieu les profondes pensées,
Satisfaites ou offensées ;
Adieu les armonieux sons
De rondeaulx, dizains et chansons ;
Adieu, piteux departement,
Adieu regretz, adieu tourment,
Adieu la lettre, adieu le page,
Adieu la court et l'equipage,
Adieu l'amytié si loyalle,
Qu'on la pourroit dire royalle,
Estant gardée en ferme foy
Par ferme cueur digne de roy.
Mais adieu peu d'amour semblable,
Et beaucoup plus de variable.
Adieu celle qui se contente,
De qui l'honesteté presente,
Et les vertuz dont elle herite,
Recompensent bien son merite.
Adieu les deux proches parentes,
Pleines de graces apparentes,
Dont l'une a ce qu'elle pretend,
Et l'autre non ce qu'elle attend.
Adieu les cueurs uniz ensemble,
A qui l'on faict tort, ce me semble,
Qu'on ne donne fin amyable

A leur fermeté si louable.
 Adieu celle qui tend au point
 A veoir un qui n'y pense point,
 Et qui reffuz ne feroit mye
 D'estre sa femme en lieu d'amy.
 Adieu à qui gueres ne chault
 D'armer son tainct contre le chault,
 Car elle sçait tresbien l'usage
 De changer souvent son visage ;
 Adieu, aymable autant qu'elle,
 Celle que maistresse j'appelle.

Adieu l'espérance ennuyeuse
 Où vit la belle et gracieuse,
 Qui par ses secrettes douleurs
 En a prins les pasles couleurs ;
 Adieu l'autre nouvelle pasle,
 De qui la santé gist au masle ;
 Adieu la triste que la mort
 Cent foys le jour point et remort.

Adieu m'amy la derniere,
 En vertuz et beauté premiere ;
 Je vous pry me rendre à present
 Le cueur dont je vous feiz present,
 Pour en la guerre, où il fault estre,
 En faire service à mon maistre.

Or quand de vous se souviendra,
 L'aiguillon d'honneur l'espoindra
 Aux armes et vertueux faict.
 Et s'il en sortoit quelque effect
 Digne d'une louenge entiere,
 Vous en seriez seule heritiere.
 De vostre cueur donc vous souviene :
 Car si Dieu veult que je revienne,
 Je le rendray en ce beau lieu.
 Or je fais fin à mon Adieu.

XLVII. *A Madame la Duchesse de Ferrare.*
(1535).

EN traversant ton pays plantureux,
 Fertile en biens, en dames bien heureux,
 Et bien semé de peuple obéyssant,
 Le tien Marot (fille de Roy puissant)
 S'est enhardy, voire et a protesté
 De saluer ta noble Majesté,
 Ains que passer tout oultre les limites,
 Estant certain que si bien tu imites
 De ton Sauveur la vraye intention,
 Tu n'y auras brin de presumption.
 Car, estimant que par un bruiet qui sonne
 Tu sçais mon nom, sans sçavoir ma personne,
 Et que jadis fut serviteur mon pere
 De ta mere Anne, en son regne prospere ;
 Croyant aussi que tu sçais que d'enfance
 Nourry je suis en la maison de France,
 De qui tu es royalle geniture ;
 Cela pensant, ne crainct mon escripture
 Que ta grandeur la vueille reffuser :
 Mais quel besoing est il de m'excuser ?
 Les oyselletz des champs en leurs langages
 Vont saluant les buyssons et boscages
 Par où ilz vont : quand le navire arrive
 Auprès du havre, il salue la rive
 Avec le son d'un canon racourcy ;
 Ma Muse donc, passant ceste court cy,
 Faict elle mal saluant toy, Princesse,
 Toy à qui rit ce beau pays sans cesse,
 Toy, qui de race ayme toute vertu,
 Et qui en as le cueur tant bien vestu ;

Toy, dessoubz qui fleurissent ces grans plaines,
 De biens et gens si couvertes et plaines :
 Toy, qui leurs cueurs as sceu gagner trèsbien,
 Toy qui de Dieu reconnois tout ce bien ?

Salut à toy donques très humblement,
 Humble salut, par ton humble Clement,
 Par ton Marot, le poëte gallique,
 Qui s'en vient veoir le pays Italique,
 Pour quelque tems : si entre cy et là
 Te peult servir ma plume, et si elle a
 Sçavoir qui plaise à ta Majesté haulte,
 Croy que plus tost l'eau du Pau fera faulte
 A contre val ses undes escouller,
 Que ceste plume à s'estendre et voller
 Là où le vent de tes commandements
 La poulsera ; mesme les elements
 Lairront plus tost leur nature ordonnée ;
 Car l'Eternel me l'a (certes) donnée
 Pour en louer premierement son nom,
 Puis pour servir les princes de renom,
 Et exalter les princesses d'honneur,
 Qui au plus hault de fortune et bon heur
 S'humilier de cueur sont coustumieres,
 Auquel beau reng tu marches des premieres.

XLVIII. *A Monseigneur le cardinal de Tournon,
 Marot retournant de Ferrare à Lyon (1536).*

Puis que du Roy la bonté merveilleuse
 De France veult ne m'estre perilleuse,
 Puis que je suis de retourner mandé,
 Puis qu'il luy plaist, puis qu'il a commandé,
 Et que ce bien procede de sa grace,
 Ne t'esbahys si j'ay suyvy la trace,

Noble seigneur, pour en France tirer,
Où long temps a je ne fais qu'aspirer.

Le marinier qui prend terre, et s'arreste
Pour la fureur de l'orage et tempeste,
Desancre alors que les cieulx sont amys.

Le chevaulcheur qui à couvert s'est mis,
Laisant passer ou la gresle ou la pluye,
Dès que de loing veoit qu'Aquilon essuye
Le ciel mouillé, il entre en grand plaisir,
Desloge et tire au lieu de son desir,

Certes, ainsi, Monseigneur redoubté,
Si tost que j'euz mon retour escouté,
Et que je vey la grand' nue essuyer
Qui en venant me pouvoit ennuyer,
Mon premier poinct ce fut de louer Dieu,
Et le second de desloger du lieu
Là où j'estois, pour au pays venir
D'où je n'ay sceu perdre le souvenir.

Nature a prins sur nous ceste puissance
De nous tirer au lieu de sa nayssance ;
Mesmes longs temps les bestes ne sejourment
Hors de leurs creux, mais tousjours y retour-

Brief, du desir qu'au departir j'avoye, [nent.
Je n'ay trouvé rien de dur en la voye,
Ains m'ont semblé ces grans roches haultaines
Préaulx herbuz, et les torrens fontaines ;
Bise, verglatz, la neige et la froidure
Ne m'ont semblé que printemps et verdure,
Si qu'à Dieu rendz graces un million,
Dont j'ay attainct le gracieux Lyon,
Où j'esperois à l'arriver transmettre
Au roy François humble salut en metre.
Conclud estoit : mais, puis qu'il en est hors,
A qui le puis je et doy je adresser, fors,
A toy qui tiens par prudence loyalle

Icy le lieu de sa haulteur royalle ?

S'il est ainsi que la puissance qu'as
Toute s'estend en grans et petis cas,
La raison veult doncques que maintenant,
De ce salut tu sois son lieutenant ;
Et puis je suis à cela confirmé,
Pource qu'amy tu es, et bien aymé,
De l'assemblée aux Muses tressacrées,
Et qu'à Phebus en escrivant agrées.

Humblement donc sur ce je te salue,
Heur de Tournon plein de haulte value ;
Dieu gard aussi d'infecte adversité
L'air amoureux de la noble cité.
Dieu gard la Sonne au port bien somptueux,
Et son mary le Rosne impetueux,
Qui puis un peu se demonstra si fier,
Que l'ennemi ne s'y osa fier,
Et dont n'agueres par diligence prompte
S'est retiré Cesar avecques honte.

Si vous supply, o fleuves immortalz,
Et toy, Prelat, dont il est peu de telz,
Et toy, cité fameuse de hault prix,
Ne me vouloir contemner par mespris,
Ains recevoir tout amyablement
L'humble Dieu gard de vostre humble Clement.

XLIX. *Adieux à la ville de Lyon. (1536.)*

ADIEU Lyon qui ne mords point,
Lyon plus doux que cent pucelles,
Sinon quand l'ennemy te poinct :
Alors ta fureur point ne celes.
Adieu aussi à toutes celles
Qui embellissent ton sejour ;

Adieu, faces claires et belles,
 Adieu vous dy, comme le jour.
 Adieu, cité de grand' valleur,
 Et citoyens que j'ayme bien.
 Dieu vous doint la fortune et l'heur
 Meilleur que n'a esté le mien ;
 J'ay receu de vous tant de bien,
 Tant d'honneur et tant de bonté,
 Que volontiers diroys combien :
 Mais il ne peult estre conté.

Adieu les vieillards bien heureux,
 Plus ne faisans la court aux dames,
 Toutesfoys toujours amoureux
 De vertu, qui repaist voz ames :
 Pour fuyr reproches et blames,
 De composer ay entrepris
 Des epitaphes sur voz lames,
 Si je ne suis le premier prins.

Adieu, enfans pleins de sçavoir,
 Dont mort l'homme ne desherite ;
 Si bien souvent me vinstes veoir,
 Cela ne vient de mon merite ;
 Grand mercy, ma Muse petite ;
 C'est par vous, et n'en suis marry :
 Pour belle femme l'on visite
 A tous les coups un layd mary.

Adieu la Sone, et son mignon
 Le Rosne, qui court de vistesse ;
 Tu t'en vas droict en Avignon,
 Vers Paris je prends mon adresse.
 Je dirois adieu ma maistresse ;
 Mais le cas viendroit mieulx à point
 Si je disois adieu jeunesse,
 Car la barbe grise me point.

Va, Lyon, que Dieu te gouverne ;

Assez long temps s'est esbatu
 Le petit chien en ta caverne,
 Que devant toy on a batu.
 Finablement, pour sa vertu,
 Adieu des foys un million
 A Tournon, de rouge vestu,
 Gouverneur de ce grand Lyon.

L. *Le Dieu gard à la court.* (1536.)

V IENNE la mort quand bon luy semblera,
 Moins que jamais mon cueur en tremblera,
 Puis que de Dieu je reçoÿ ceste grace
 De veoir encor de Monseigneur la face.

Ha ! mal parlans, ennemys de vertu,
 Totallement me disiez desvestu
 De ce grand bien : vostre cueur endurcy
 Ne congneut onc ne pitié ne mercy ;
 Pourtant avez semblable à vous pensé
 Le plus doulx Roy qui fut onc offensé ;
 C'est luy, c'est luy, France, royne sacrée,
 C'est luy qui veult que mon œil se recrée,
 Comme souloit, en vostre doulx regard.

Or je vous voy, France, que Dieu vous gard !
 Depuis le temps que je ne vous ay veue,
 Vous me semblez bien amendée et creue ;
 Que Dieu vous croisse encores plus prospere.
 Dieu gard François, vostre cher filz et pere,
 Le plus puissant en armes et science
 Dont ayez eu encore experience.
 Dieu gard la royne Eleonor d'Austriche,
 D'honneur, de sens et de vertuz tant riche.
 Dieu gard du dard mortifere et hydeux
 Les filz du Roy ; Dieu nous les gard tous deux.

O que mon cueur est plein de dueil et d'ire,
 De ce que plus les trois je ne puis dire ;
 Dieu gard leur sœur, la Marguerite pleine
 De dons exquis. Ha ! Royne Magdaleine,
 Vous nous lairrez : bien vous puis (ce me semble)
 Dire Dieu gard et adieu tout ensemble.

Pour abreger : Dieu gard le noble reste
 Du royal sang, origine celeste ;
 Dieu gard tous ceux qui pour la France veillent,
 Et pour son bien combatent et conseillent.

Dieu gard la court des dames, où abonde
 Toute la fleur et l'eliste du monde.
 Dieu gard en fin toute la fleur de lys,
 Lime et rabot des hommes mal pollys.

Or sus, avant, mon cueur, et vous, mes yeulx !
 Tous d'un accord dressez vous vers les cieulx
 Pour gloyre rendre au pasteur debonnaire
 D'avoir tenu en son parc ordinaire
 Ceste brebis esloignée en souffrance.
 Remerciez ce noble roy de France,
 Roy plus esmeu vers moy de pitié juste
 Que ne fut pas envers Ovide Auguste ;
 Car d'adoulcir son exil le pria,
 Ce qu'accordé Auguste ne lui a :
 Non que je veuille (Ovide) me vanter
 D'avoir mieulx sceu que ta muse chanter ;
 Trop plus que moy tu as de vehemence
 Pour esmouvoir à mercy et clemence :
 Mais assez bon persuadeur me tien,
 Ayant un prince humain plus que le tien.
 Si tu me vaincz en l'art tant agréable,
 Je te surmonte en fortune amyable ;
 Car quand banny aux Gethes tu estois,
 Ruisseaulx de pleurs sur ton papier jettois,
 En escrivant sans espoir de retour ,

Et je me voy mieulx que jamais autour
 De ce grand Roy. Cependant qu'as esté
 Près de Cesar à Romme en liberté,
 D'amour chantois, parlant de ta Corynne ;
 Quant est de moy, je ne veulx chanter hymne
 Que de mon Roy : ses gestes reluysans
 Me fourniront d'argumens suffisans.
 Qui veult d'amour deviser, si devise :
 Là est mon but ; mais quand je me ravise,
 Doy je finir l'elegie presente
 Sans qu'un Dieu gard encore je presente ?
 Non ; mais à qui ? puis que François pardonne
 Tant et si bien qu'à tous exemple il donne,
 Je dy Dieu gard à tous mes ennemys,
 D'aussi bon cueur qu'à mes plus chers amys.

LI. *Fripelipes, valet de Marot, à Sagon (1537).*

PAR mon ame, il est grand foyson,
 Grand' année et grande saison
 De bestes qu'on deust mener paistre,
 Qui regimbent contre mon maistre.
 Je ne voy point qu'un Sainct Gelais,
 Un Heroet, un Rabelais,
 Un Brodeau, un Seve, un Chappuy
 Voysent escrivant contre luy.
 Ne Papillon pas ne le point,
 Ne Thenot ne le tenne point.
 Mais bien un tas de jeunes veaulx,
 Un tas de rithmaseurs nouveaulx,
 Qui cuydent eslever leur nom
 Blasmant les hommes de renom ;
 Et leur semble qu'en ce faisant
 Par la ville on ira disant :

« Puis qu'à Marot ceulx cy s'attachent,
Il n'est possible qu'ilz n'en sçachent. »

Et veu les faultes infinies
Dont leurs epistres sont fournies,
Il convient de deux choses l'une,
Ou qu'ilz sont troublez de la lune,
Ou qu'ilz cuydent qu'en jugement
Le monde (comme eulx) est jument.
De là vient que les povres bestes,
Après s'estre rompu les testes
Pour le bon bruict d'autruy briser,
Eulx mesmes se font despriser,
Si que mon maistre sans mesdire
Avecques David peult bien dire :

« Or sont tombez les malheureux
En la fosse faicte par eulx ;
Leur pied mesmie s'est venu prendre
Au filé qu'ilz ont voulu tendre. »

Car il ne fault pour leur repondre
D'autres escripts à les confondre
Que ceulx là mesmes qu'ilz ont faictz,
Tant sont grossiers et imparfaictz ;
Imparfaictz en sens et mesures,
En vocables et en cesures,
Au jugement des plus fameux,
Non pas des ignorans comme eulx.

L'un est un vieux resveur Normand,
Si goulou, friand et gourmand
De la peau du povre Latin,
Qu'il l'escorche comme un mastin.
L'autre un Huet de sottte grace,
Lequel voulut voler la place
De l'absent : mais le demandeur
Eust affaire à un entendeur.
O le Huet en bel arroy

Pour entrer en chambre de Roy !
 Ce Huet et Sagon se jouent ;
 Par escript l'un l'autre se louent,
 Et semblent (tant ils s'entre flattent)
 Deux vieulx asnes qui s'entregrattent.

Or, des bestes que j'ay sus dictes,
 Sagon, tu n'es des plus petites ;
 Combien que Sagon soyt un mot
 Et le nom d'un petit marmot.

Et sçaches qu'entre tant de choses
 Sottement en tes dictz encloses,
 Ce vilain mot de concluer
 M'a faict d'ahan le front suer.

Au reste de tes escriptures
 Il ne fault vingt ne cent ratures
 Pour les corriger. Combien donc ?
 Seulement une tout du long.

Aussi Monsieur en tient tel conte,
 Que de sonner il auroit honte
 Contre ta rude cornemuse
 Sa douce lyre ; et puis sa muse,
 Parmi les princes allaictée,
 Ne veult point estre valetée.

Hercules fait il nulz efforts
 Sinon encontre les plus forts ?
 Pensez qu'à Ambres bien scerroit
 Ou à Canis, qui les verroit
 Combatre en ordre et equipage
 L'un un valet et l'autre un page.

J'ay pour toy trop de resistance ;
 Encor ay je peur qu'il me tance
 Dont je t'escry, car il sçait bien
 Que trop pour toy je sçay de bien.

Vray est qu'il avoit un valet,
 Qui s'appelloit *Nihil valet*,

A qui comparer on t'eust peu ;
 Toutesfoys il estoit un peu
 Plus plaisant à veoir que tu n'es,
 Mais non pas du tout si punais.

Il avoit bien tes yeulx de rane,
 Et si estoit filz d'un Marrane,
 Comme tu es, au demourant ;
 Ainsi vedel et ignorant,
 Sinon qu'il sçavoit mieulx limer
 Les vers qu'il faisoit imprimer.
 Tu penses que c'est cestuy là
 Qui au lict de Monsieur alla
 Et fait de sa bourse mitaine.
 Et va, va : ta fiebvre quartaine !
 Comparer ne t'y veulx ne doy :
 Il valloit mieulx cent foys que toy.
 Mais viença : qui t'a meu à dire
 Mal de mon maistre en si grand' ire ?

Vraiment, il me vient souvenir
 Qu'un jour vers luy te vey venir
 Pour un chant royal luy monstrier,
 Et le prias de l'accoustrer,
 Car il ne valloit pas un œuf.
 Quand il l'eust refaict tout de neuf,
 A Rouen en gaignas (povre homme)
 D'argent quelque petite somme,
 Qui bien à propos te survint
 Pour la verolle qui te vint.

Mais pour un sueur, quand j'y pense,
 Tu en rends froide recompense ;
 Il semble pourtant en ton livre
 Qu'en le faisant tu fusses ivre :
 Car tu ne sçez tant marmonner
 Qu'un nom tu luy sceusses donner :
 Si n'a il couplet, vers n'epistre

Qui vaille seulement le tiltre.
 Dont ne sois glorieux ne rogue,
 Car tu le grippas au prologue
 De l'Adolescence à mon maistre ;
 Et qu'on lise à dextre ou senestre,
 On trouvera (bien je le sçay)
 Ce petit mot de Coup d'Essay,
 Ou Coups d'essay, que je ne mente.

O la sottise vehemente !
 A peine sera jamais crainct
 Le combattant qui est contrainct
 D'emprunter, quand vient aux alarmes,
 De son adversaire les armes.

Ha ! rustre, tu ne pensoys pas
 Que jamais il deust faire un pas
 Dedans la France ; tu pensoys
 Sans pitié ce bon roy François,
 Et le paignoys en ton cerveau
 Aussi tigre que tu es veau.

C'est pourquoy les cornes dressas :
 Et quand tes escripts adressas
 Au Roy, tant excellent poete,
 Il me souvint d'une chouette
 Devant le rossignol chantant
 Ou d'un oyson se presentant
 Devant le cygne pour chanter.

Je ne veulx flatter ne vanter ;
 Mais, certes, Monsieur auroit honte
 De t'allouer dedans le compte
 De ses plus jeunes apprentifz.

Venez, ses disciples gentilz,
 Combattre ceste lourderie ;
 Venez, mon mignon Borderie,
 Grand espoir des muses haultaines ;
 Rocher, faictes saillir Fontaines,

Lavez tous deux aux veaulx les testes ;
 Lyon, qui n'est pas roy des bestes
 (Car Sagon l'est), sus, hault la pate,
 Que du premier coup on l'abbate.

Sus, Gallopin, qu'on le gallope !
 Redressons cest asne qui choppe ;
 Qu'il sente de tous la poincture :
 Et nous aurons Bonadventure,
 A mon advis assez sçavant
 Pour le faire tirer avant.

Vien, Brodeau, le puisné son filz,
 Qui si trèsbien le contrefeiz
 Au huictain des *Freres mineurs*,
 Que plus de cent beaulx divineurs
 Dirent que c'estoit Marot mesme ;
 Temoing le griffon d'Angoulesme,
 Qui respondit argent en pouppe,
 En lieu d'yvre comme une souppe.

Venez donc, ses nobles enfans,
 Dignes de chapeaulx triumphans
 De vert laurier : faictes merveilles
 Contre Sagon, digne d'oreilles
 A chapperon. Non, ne bougez,
 Pour le vaincre rien ne forgez ;
 Laissez cest honneur et estime
 A la dame Anne Philetime,
 De qui Sagon pourroit apprendre,
 Si la peine elle daignoit prendre
 De l'enseigner. Trembles tu point,
 Coquin, quand tu oys en ce point
 Hucher tant d'espritz dont le moindre
 Sçait mieulx que toy louer et poindre.

Je laisse un tas d'yvrongneries
 Qui sont en tes rythmasseries,
 Comme de tes quatre Raisons,

Aussi fortes que quatre oysons ;
 De ces deux sœurs Savoysiennes
 Que tu cuydois Parisiennes,
 Et de mainte autre grand' folie
 Dont il n'a grand' melancolie.

Mais, certes, il se deult gramment
 De t'ouyr irreveramment
 Parler d'une telle princesse
 Que de Ferrare la duchesse,
 Tant bonne, tant sage et benigne.

O quantes foys en sa cuysine
 Ton dos a esté souhaitté
 Pour y estre bien fouetté ;
 Dont (peult estre) elle eust faict defense,
 Tant bien pardonne à qui l'offense.

Mais moy je ne me puis garder
 De t'en battre et te nazarder ;
 Ta meschanceté m'y convie,
 Et m'en fault passer mon envie.

Zon dessus l'œil, zon sur le groin,
 Zon sur le dos du Sagouyn,
 Zon sur l'Asne de Balaan !

Ha ! vilain, vous petez d'ahan :
 Le feu saint Antoine vous arde !
 Ça ce nez, que je le nazarde,
 Pour t'apprendre avecques deux doigts
 A porter honneur où tu dois.

Enflez, villain, que je me joue ;
 Sus, après, tournez l'autre joue ;
 Vous criez : je vous feray taire,
 Par Dieu, monsieur le secretaire
 De beurre fraiz. Hou le mastin !
 Pleust à Dieu que quelque matin
 Tu vinsses à te revenger :
 L'abbé seroit en grand danger

De veoir par maniere de rire
Monsieur mon maistre luy escrire,
Et d'estre de luy mieulx traicté
Que de moy tu ne l'as esté,
Car il sçait tout, et sçait comment
Te fait exprès commandement
De t'en aller mettre en besongne
Pour composer ton coup d'yvrongne,
Ce que lui accordas, pourveu
Qu'en après tu serois pourveu
De la cure de Soligny.
Quant à celle de Sotigny,
Long temps a, par election
Tu en prins la possession.

Que je donne au diable la beste !
Il me faict rompre icy la teste
A ses merites collauder,
Et les bras à le pellauder,
Et si ne vault pas le tabut.

Mieulx vault donc icy mettre but,
T'advisant, sot, t'advisant, veau,
T'advisant, valeur d'un naveau,
Que tu ne te veis recevoir
Oncques tant d'honneur que d'avoir
Receu une epistre à oultrance
D'un valet du Maro de France.

Et crains, d'une part, qu'on t'en prise ;
Puis, d'avoir tant de peine prise,
J'ai paour qu'il me soit reproché
Qu'un asne mort j'ay escorché.

LII. *Epistre à Sagon et à La Hueterie, par M. Charles Fontaine, mal attribuée par ci devant à Marot. (1536.)*

QUAND j'ay bien leu ces livres nouvellets,
 Ces Chantz royaulx, Epistres, Rondeletz,
 Mis en avant par nos deux secretaires,
 Qui en rithmant traictent plusieurs affaires,
 Je leur escriis par moyen de plaisir,
 Et de ce faire ay bien prins le loysir ;
 Car raison veut que je les advertisse
 Qu'ils n'ont pas eu du Poëte notice
 Qui dit qu'on doit garder ses vers neuf ans,
 Pource qu'on doit craindre flottes et vents
 Lorsqu'on transporte et qu'on met en lumière
 Des escrivans leur ouvrage premiere,
 Laquelle il faut reveoir diligemment,
 Et de plusieurs avoir le jugement.

Celuy est sot qui son imparfaict œuvre
 A toutes gens impudemment descœuvre.
 Plusieurs sçavans disent : « Qui sont ces veaulx
 Qui à rithmer se rompent les cerveaulx ? »

Il semble à voir, quand leur rithme on entonne,
 Que tout partout là où on l'oyt il tonne.
 Tout leur escrit est rude, estrange, obscur,
 Tant l'un que l'autre, et en sa veine dur.

Il est bien vray que cest art d'escripture
 Est bien séant quand on l'a de nature,
 Ce qu'on cognoist à la facilité
 Et ne court point sans grande vérité
 Ce commun dit : « On ne faict rien qui serve
 Quand on le faict bon gré maulgré Minerve. »
 Ce que les gens d'esprit et de sçavoir

Facilement peuvent appercevoir.
 On voit tant bien une œuvre qui sent l'huile
 Ou esventée et seiche comme tuyle !
 Il est facile à discerner les vers
 Qui n'ont point vie et gisent à l'envers ;
 Il est facile, on le sent à la trace
 Quand aucuns vers viennent de bonne race.

Je ne veulx pas pourtant les abbaïsser
 A celle fin de mon stile haulser,
 Car je congnois la petite science
 Que Dieu me donne, et prens en patience ;
 Mais seulement je veulx mettre en avant
 Le jugement de maint homme sçavant
 Et de plusieurs qui leur maïstre seroyent
 Quand en cest art leur plume adresseroyent.

Je ne veulx donc trencher du parangon
 Pour me monstrer ennemy de Sagon ;
 Je ne pretens ne plaid né huterie
 Avec Sagon ne La Huetérie ;
 Ce nonobstant, s'ils en veulent à moy
 Je n'en seray (ce croi je) en grand esmoy,
 Car je voy bien à peu près que leur veine
 Est un petit trop debile et trop vaine
 Pour bien jouer. Cela très bien je sçay
 A veoir sans plus leur povre coup d'essay.

Si dessus moy leur cholere s'allume
 La Dieu mercy, nous avons encre et plume
 Pour leur respondre un peu plus sagement
 Qu'ilz n'ont escript tous deux premierement ;
 Que bien, que mal, selon nos fantasies
 Nous escrivons souvent des poësies.
 Si ne suffist d'escrire maint blason,
 Mais il convient garder rithme et raison ;
 Rithme et raison, ainsi comme il me semble
 Doivent tousjours estre logez ensemble.

L'homme rassis doit son cas disposer
 De longue main, premier que d'exposer
 Son escripture et ses petits ouvrages
 Dessous les yeux de tant de personnages,
 Dont plusieurs n'ont mis en jeu leurs volumes,
 Combien qu'ilz soyent faicts d'excellentes plu-
 Tant moins doit on faire un œuvre imprimer [mes.
 Où il y a grandement à limer.

Il faut souvent y approcher la lime
 Avant qu'il soit permis que l'on imprime ;
 Car les sçavans disent : « Bran du rithmeur,
 Pareillement, merde pour l'imprimeur
 Lequel nous vient cy rompre les cervelles
 De ses traictez non vallans deux groiselles. »

Titres haultains ne nous font qu'abuser
 A celle fin qu'on y voyse muser ;
 Il n'y a point de plaisir en leur muse
 Non plus qu'au son de vieille cornemuse.
 Je n'eusse pas pensé que de six ans
 On eust peu veoir de si sots courtisans,
 Qui eussent eu la plume si legiere
 Qu'elle auroit peur de demeurer derrière ;
 On jugeroit que ces compositeurs
 Sont aussi tost poëtes qu'orateurs.

O courtisans, vostre veine petite
 Pour bons rithmeurs va un petit trop viste.
 Non fait, que dis-je ? Ains, pour le faire court,
 Il faut ainsi avoir bruit en la court,
 Un bon rithmeur, et tant d'experience
 Que de nature il ayt ceste science.
 En second point, il ne doit tant errer
 Qu'il n'ayt pover de sa main temperer
 A ce que par quelque maniere lasche
 Dessus autruy ses aiguillons ne lasche,
 Effrenement l'assillant le premier.

O le beau faict que l'on doit prémier !
 Je ne vey onc depuis que suis en vie
 Ecrire plus d'ardeur, gloire et envie.
 Certes, l'escript le plus à detester,
 C'est par ranqueur mesdire et contester.
 Celuy lequel aguise ainsi son stile
 Doit à bon droit estre appelé Zoïle.

Tu monstres bien ta male affection,
 A l'affligé donnant affliction.

Ce n'est pas là, ce n'est pas là la voye
 Qui gens d'esprit à bon renom convoye.
 Communement de tel commencement
 On n'en voit pas fort bon advancement.
 C'en est bien loing ; il y a trop à dire
 Qu'on vienne à bien par blasmer et mesdire.
 Certes, avant qu'il soit jamais dix ans,
 On montrera au doit les mesdisans.

Desjà on dit de La Hueterie
 Et de Sagon : Ce n'est que flatterie.
 A l'entour d'eux de cent pas on la sent.
 Je l'ay desjà bien ouy dire à cent.

Sage n'est pas celuy qui se soulace
 A dire mal pensant acquerir grace,
 Et mesmement qui dict mal de celuy
 Qui ne s'en doute et est bien loing de luy,
 Dont il pretend avoir le bien et gages ;
 Mais beau temps vient après pluye et orages.

Facilement et sans prendre grand soing
 On dict du mal de celuy qui est loing,
 Que l'on pourroit avoir en reverence
 Pour son sçavoir quand il est en presence.
 Quand telles gens se cuident avancer,
 Lors on les veoit tant plus desadvancer ;
 Il ne faut pas par moyen deshonneste
 Penser venir à quelque fin honneste.

Et qu'y a il plus loing d'honesteté
 Que de mesdire avec une aspreté?
 Voilà comment pour le moins (à ce compte)
 De vostre faict ne peult sortir que honte
 Et deshonneur, si vous n'estes comptez
 Pour gens qui sont desja tous eshontez.

Je m'esbahys comment tu as peu estre
 Si aveuglé de te prendre à ton maistre.
 Vous en deussiez tous deux mourir de ducil,
 On le cognoist et au doit et à l'œil.
 D'autant s'en faut que la vostre marotte
 Ne luy ressemble : elle est trop jeune et sotté.

Un peu trop tost vous voulustes frotter
 De l'ensuivre pour contremarotter;
 L'un va rithmant *la fere* contre *affaire*,
 Et l'autre aussi *frère* contre *desplaire* ;
 L'autre par trop les oreilles m'offence
 Quand pour *allume* a voulu dire *accense*
 L'autre redit *moyctié* et *amytié*
 En douze vers et moins de la moytié ;
 L'autre descript après, Dieu sçait comment,
 Un chascun ciel et chascun element ;
 L'astronomie, aussi l'astrologie,
 Vous la diriez estre par eulx regie.
Maistre et *remettre*, aussi *cueurs* et *obscur*, [durs.
 Ce sont beaulx mots, mais en rithme ilz sont
 Et puis on veult pour agréable avoir
 Œuvre tant sot et mal plaisant à veoir !

Tantost après vingt et deux si arrivent
 Qui pas à pas l'un et l'autre s'ensuivent,
 Puis Sagon fonde, en docteur Arcadique,
 Quatre raisons, sans texte evangelique.
 Aussi plusieurs personnages divers
 Onques n'ont peu m'exposer ces deux vers :
Ton mal penser met bien loing ta pensée

Près du soucy de ton ame offensée.

Près et bien loing s'entresuivent très mal ;
 Aussi sent il troubler l'esprit vital,
 Et cela vient de trop d'audace prinse,
 Qui de plusieurs pourroit estre reprise ;
 Ce nonobstant, par telle folle audace,
 Nul d'eulx ne quiert que d'estre mis en gracc,
 Ce qui leur est chose plus qu'impossible.
 Que s'il m'estoit par bon loisy possible,
 J'aurois assez pour esmouvoir maints cueurs
 Des sots propos de ces rhetoriqueurs.

Ne sçay si bons la commune les clame,
 Mais je sçay bien que tout sçavant les blasme ;
 Voilà que c'est: noz compositions
 Veulent regner par noz affections.

Je n'ay loysir plus avant m'entremettre ;
 Mieux me vaudroit entreprendre autre metre
 Où l'on pourroit cueillir quelque bon fruict,
 Car je ne veux comme eux acquerir bruit ;
 Mais je sçauois volontiers quel homme est ce
 Qui m'asseurast en sa foy et promesse
 Qui auroit peu tirer un seul proffit
 De ces traictez que l'un et l'autre fit,
 Tant froids vers Dieu, vers le monde et l'Eglise ;
 Tant seulement chascun d'eulx temporise
 A celle fin d'obtenir quelque don ;
 Leur stile est doulx voire comme un chardon ;
 Ce nonobstant cuydent en ceste sorte
 Que de l'honneur et prouffit il en sorte.

Homme ne doit s'entremettre en quelque art
 Duquel jamais n'entendit bien le quart.

LIII. *Au Roy, pour la Bazoche.*

POUR implorer vostre digne puissance,
 Devers vous, Syre, en toute obeyssance,
 Bazochiens à ce coup sont venuz
 Vous supplier d'ouyr par les menuz
 Les pointz et traictz de nostre comedie.
 Et s'il y a rien qui picque ou mesdie,
 A vostre gré l'aigreur adoucirons.
 Mais à quel juge est ce que nous irons,
 Si n'est à vous, qui de toute science
 Avez certaine et vraye experience,
 Et qui tout seul d'autorité povez
 Nous dire : Enfans, je veulx que vous jouiez.

O Syre, donc, plaise vous nous permettre
 Sur le theatre à ce coup cy nous mettre
 En conservant noz libertez et droicts,
 Comme jadis feirent les aultres Roys.
 Si vous tiendra pour pere la Bazoche,
 Qui ose bien vous dire sans reproche
 Que de tant plus son regne fleurira,
 Vostre Paris tant plus resplendra.

C. *Epitres posthumes comprises dans l'édition de 1596.*

LIV. *Epistre perdue au jeu contre madame de Pons (1535).*

DAME de Pons, Nymphé de Parthenay,
 Pardonne moy si ceste carte n'ay
 Painte de fleurs à Minerve duysantes
 Et pour ton sens contenter suffisantes ;
 Ma Muse est bien pour satisfaire habille
 Aucuns esprits ; mais trop se sent debile
 Pour toy, qui as lettres et bon sçavoir
 Autant ou plus que femme puisse avoir,
 Avecques œil pour veoir subit les fautes
 Et discerner choses basses des hautes.

Bien est il vray que ton cueur scet user
 D'une bonté de fautes excuser,
 Et de donner aux œuvres bien dictées
 En temps et lieu louenges meritées.
 Mais je sens bien que l'heure est advenue
 Qu'en cest escrit de promesse tenue
 Plus de besoin de ton excuse auray
 Que de bon los meriter ne sçaurai.
 Et me suis veu (il n'en faut point mentir)
 D'avoir promis prest à me repentir ;
 Car dès qu'en main la plume je vins metre,
 A peine sceu forger le premier mettre,
 Et commençay à dire et à penser :
 « Presumptueux, que veux tu commencer ?
 Faut il qu'à honte acquerir tu t'amuses,
 D'crire ainsi à l'une des neuf Muses. »

Ce néantmoins, pour promesse tenir,
 Ne me suis sceu d'crire contenir ;

Mais t'escrivant (ô noble esprit bien né)
 Trouvé me suis tout ainsi estonné
 Qu'un villagois simple et pusillanime
 Qui parle en craincte à un Roy magnanime.

D'autre costé, pour mon epistre orner,
 Je ne sçauois quel propos enfourner.
 De te parler de science latine,
 D'en deviser près de toy ne suis digne ;
 Te deviser des amoureux soulas,
 C'est temps perdu : tu aymes trop Pallas ;
 Chanter la guerre et des armes la mode,
 A ton mary la chose est plus commode ;
 De tes vertus bien blasonner et paindre,
 Taire vaut mieux que n'y pouvoir atteindre.
 Parquoy à droit devant toy je m'accuse
 Que cecy n'est Epistre, mais excuse ;
 Cecy (pour vray) n'ha merité le titre
 D'Envoy, de Lay, d'Elegie ou d'Epistre ;
 Mais s'il te plaist, nonobstant sa basseur,
 Le recevoir en gré sous la douceur
 Qui est en toy par nayve coustume,
 J'estimeray avoir faict un volume.

Reçoy le donc en gré, je te supplie,
 Et, l'ayant leu, ne le pers, mais le plie
 Pour le garder : au moins quand ce viendra
 Que serai mort, de moi te souviendra.
 Et si d'icy à grand temps et long aage
 Du tien Clement se tient aucun langage
 Là où seras, par maniere de rire
 Aux assistans pourras conter et dire
 (Qui ne sera pour moy un petit heur)
 Comment jadis fut bien ton serviteur ;
 Et pour tesmoin de ce que leur diras,
 Ce mien escrit sur l'heure produiras,
 En leur disant : « Quand Marot m'escrivoit

Ces vers icy, à Ferrare il vivoit,
 Là où j'estois, et lors à grande outrance
 Le povre gars estoit banni de France,
 Par le pourchas d'aucuns ayans envie
 De quoy Vertu perpetuoit sa vie ;
 Dont il trouvoit sa perte et son soucy
 Moins ennuyeux. Leur conteras aussi
 Comment durant ceste mienne destresse
 Tous deux servions une mesme maistresse,
 Fille de France, et duchesse Renée,
 Au gré de qui semble que tu sois née.

Mille autres cas, mille autres bons propos,
 Quand seras vieille, et chez toi à repos,
 Dire pourras de moy à l'advenir,
 S'il t'en souvient ; et pour t'en souvenir,
 De bon cueur laisse à la tienne excellence
 Ceste escriture, où j'impose silence.

LV. *A madame de Soubise, partant de Ferrare
 pour s'en venir en France (1536).*

LE cler soleil sur les champs puisse luyre,
 Dame prudente, et te vueille conduire
 Jusques au pied de ta noble maison.
 Il est certain que plus tost oraison
 Pour ta demeure à Dieu je voudrois faire ;
 Mais puis que luy et le temps et l'affaire
 Veulent tous trois que ta bonté desplace,
 Monts et torrens te puissent faire place ;
 Dieu tout au long de ton allée entiere,
 Soit en ta voye et dedans ta litiere,
 Voire en ton cueur, à celle fin (Madame)
 Que tout d'un train te garde corps et ame.
 Or t'en va quand et où il te plaira ;

Plus iras loing, plus nous en desplaira ;
 Et quand à moi, tu peux estre asseurée,
 Tant que j'aurai en ce monde durée,
 Que serai tien, non point seulement pource
 Que, long temps ha, tu fuz première source
 De bon recueil à mon pere, vivant,
 Quand à la court du Roy fut arrivant,
 Où tu estois adoncq la mieux aymée
 D'Anne, par tout royne tant renommée ;
 Ne seulement pour autant que tu fis
 Mesme recueil dernièrement au filz
 En ce pays, tellement que ta grace
 Semble estre encline à ma petite race ;
 Mais pour autant que d'instinct de nature
 Toy et les tiens ayez littérature,
 Sçavoir exquis, vertus qui le ciel percent,
 Arts liberaux, et ceux qui s'y exercent.
 Cela, pour vrai, faict que trèsgrandement
 Je te revere en mon entendement.

Or adieu donc, noble Dame, qui uses
 D'honesteté tousjours envers les Muses ;
 Adieu, par qui les Muses desolées
 Souventesfois ont esté consolées ;
 Adieu qui voir ne les peut en souffrance ;
 Adieu la main qui de Flandre en la France
 Tira jadis Jean Le Maire Belgeois,
 Qui l'ame avoit d'Homere le Gregeois.
 Retirez vous, neige et temps pluvieux,
 De l'ennuyer ne soyez envieux.
 Vien, le temps doux ; retire toy, la bise :
 Ne fasche point madame de Soubize ;
 Assez elle a de fascheuse tristesse
 D'abandonner sa dame et sa maistresse.
 Assez d'ennuy elle a à son depart ;
 Assez aussi elle nous en depart.

Mais puis qu'il plaist à Dieu qu'il soit ainsi,
 Fault prendre en gré. Sept ans a qu'es icy,
 Dame trèsnoble, et trente, ou à peu près,
 Que servie as et mere et fille après ;
 C'est bien raison que maintenant disposes
 De ta maison, et que tu y reposes
 Avecques Dieu le surplus de ton aage ;
 Ce te sera quasi nouveau mesnage,
 Après tant d'ans. Donc t'y transporteras,
 Et après toy honneur emporteras ;
 Avecques toy emporteras honneur,
 De tes travaux principal guerdonneur,
 Et nous en brief sçaurons en ton absence
 Dequoy servoit par deçà ta presence.

LVI. *A un sien amy.* 1543.

CONTEMPLÉ UN peu, je te prie, et regarde,
 Amy parfait de bonne et belle garde,
 Quelle vertu souveraine ont en elles
 Nayvement les Muses eternelles,
 De nous avoir de vraie amour pourveu
 L'un envers l'autre, ains que nous estre veu ;
 De la doubler encor' après la veue,
 Et de l'avoir de telle foy pourveue,
 Qui franchement et sans peur t'ay ouvert
 Le cueur de moi, tant fut clos et couvert,
 Et toi à moi fais cognoistre par preuve
 Qu'amy plus franc au monde ne se treuve.

En verité, si des sœurs bien apprinses
 Nous n'eussions point les sciences comprinses,
 Il est certain, au moins est à penser,
 Que nostre amour seroit à commencer,
 Si qu'un tel bien ne me fust advenu ;
 Et ne me tien aux Muses moins tenu

Dont elles m'ont un tel amy gagné
 Que de m'avoir en ma langue enseigné.
 Que pleust à Dieu que l'occasion j'eusse
 Qu'auprès de toy user mes jours je peusse,
 Loing de tumulte, et loing des plaisirs cours
 Qui sont en ces ambitieuses Courts.
 Là me plairoit mieux qu'avec princes vivre :
 Le chien, l'oyseau, l'espinnette et le livre,
 Le deviser, l'amour (à un besoing)
 Et le masquer seroit tout nostre soing,
 Avec le Boys, d'histoires bien recors,
 Et le Bouchet, rond de cueur et de corps ;
 Avec Gruffy, et Chables et Ramasse,
 Jeunesse en qui vertu croist et s'amasse ;
 Avec Genton, propre et loyal amant,
 Et Marcoussé, visage d'Allemant ;
 Avec Bordeaux, qui a la bouche freche ;
 Candie aussi, qui pas moins n'en despesche,
 Et la Forest, fait de la riche taille,
 Et Saint Cassin, qui fut à la bataille,
 Sans oublier Montigny ton aymé,
 Qui pour escrire en vostre langue est né ;
 Sans oublier aussi Aignebelette,
 Qui saute en chat et gravit en belette,
 Et Rougement, qui d'or la barbe porte,
 Et Lampignam, qui l'a bien d'autre sorte ;
 Avec Regart et nostre bon Capris,
 Qui d'instrument l'art ha si bien pris ;
 Finalement, d'autres quinze fois sept,
 Dont la plus part lettres et armes scet.
 Te jurant Dieu que pas je ne sçavoie
 Que si grand fruit produit la Savoye.
 Que Dieu vous hausse en fortune prospere !
 Mes chers enfants, buvez à vostre pere ;
 Et si Amour au dard bien affiné

Tire Parvaus vers vous du Dauphiné,
Je pry Bouchet, qui cognoit sa value,
Que de ma part humblement le salue.

En telle troupe, et si plaisante vie,
A ton advis, porterons nous envie
A ceux qu'on voit si hautement jucher,
Pour mieux après lourdement trebucher ?
Doué en biens, tel fut Cresus tenu,
Qui tout à coup un Job est devenu.
Nostre voler, qui haut ne bas ne tend,
De l'entredeux seroit tousjours content :
Car cestui là qui haut ne bas ne vole
Va seurement, et jamais ne s'affolle.
Au demeurant, quel arrest ha Fortune,
Sinon l'arrest du vent ou de la lune ?
Tien toy certain qu'en l'homme tout perit,
Fors seulement les biens de l'esperit.

Ne voy tu pas, encores qu'on me voye
Privé des biens et estats que j'avoie,
Des vieux amys du pays, de leur chere,
De ceste Royne et maistresse tant chere,
Qui m'a nourry (et si sans rien me rendre
On m'a tollu tout ce qui se peut prendre),
Ce néantmoins, par mont et par campagne
Le mien esprit me suit et m'accompagne ?
Malgré fascheux j'en jouy et en usc.
Abandonné jamais ne m'a la Muse ;
Aucun n'a sceu avoir puissance là.
Le Roy portoit mon bon droit en cela.
Et tant qu'ouy et nenny se dira,
Par l'univers le monde me lira.
Toy donq aussi, qui as sçavoir et veine
De la liqueur d'Helicon toute pleine,
Escry et fay que mort, la fausse lyce,
Rien que le corps de toy n'ensevelisse.

LVII. *Epistre du biau fys de Pazy, par autre que
Marot.*

MADAME, je vous raime tan,
 Mais ne le dite pa pourtan ;
 Les musaille on derozeille.
 Celui qui fit les gran merveille
 Nous doin bien to couché ensemble,
 Car je vous rayme, ce me semble,
 Si fort que ne vou lore dize,
 Et vous l'ay bien voulu escrize
 Afin de paslé de plu loing.
 Pensé que j'avoy bien beroing
 De deveni si amouzeu !

O que je sesoy bien heuzeu,
 Ha ! Madame la renchesie,
 Se n'est que vostre fachesie,
 Non pa pou vou le reprochez,
 May si to que je veu touchez
 Vostre joly tetin molet,
 Vou m'appellé peti folet,
 Et me diran : « Laissé cela :
 Vou n'avé rien caché yla ;
 Dieu, vou devené mou privé !
 Où pensé vou estre arrivé ? »
 Et me faite laide grimasse ;
 Et tout ainsi qu'une limasse
 Qui ses deu cornuchon retise,
 Je me recuily san mo dise,
 Tou quinau et tou marmiteu.

Quan la dame a le cueur piteu,
 C'est une si joyeure chore !
 Et dit le Norman de la Rore

Si une fille est orgueilleure,
C'est une chore pezilleure
Pour un biau jeune fi et sage,
Car il n'y a si biau virage
Qui ne s'en voire egratigné,
May encor, qu'arié vou gaigné
Si j'en mousoi, ou envison ?
Ha ! cœur plu dur qu'un potizon,
Tant tu me donne de travau !
Si tu scaviez sen que je vau,
Tu feriez de moi plus gran feste.
J'ay eu le pry de l'arbalestre :
Je chante comme un pazoquet ;
Je ne voua jamais san bouquet ;
J'ay plus de bonnets que de teste ;
J'ay mon biau pourpoint des gran feste,
Des jour ouvrié et des dimanche ;
Tou les moy deu chemire blanche,
Pour estre ny salle ny ort ;
J'ai esté jusques à Nyort
Deja deu fois pour vois le monde.
Il est vrai que voureste blonde
Et aussi blanche comme laict ;
Et aussi je ne suy pas laid,
Car chacun me dit en maint lieu :
« Adieu, haut le biau fy, adieu !
Adieu hau ! respon si tu veu,
Le biau fy au jaune cheveu ! »
Je croi que trèsbien il entende,
Car j'ai les cheveu qui me pende
Dessus la chemire froncée ;
La petite jambe troussée
Pour dansez haye de Bretaigne
Et les passepié d'Allemaigne.
Il est vray qu'à la basse danc

Je n'y vien pa à la cadance ;
 May le branle et puy la recoupe,
 Des deu pié je les vou recoupe
 Menu comme chair à pasté.
 Le fy de Guillaume Gasté
 Au pri de moi n'est qu'un canar.
 J'an veu bien croize Jan Benar
 Ou Chauvin, à qui Dieu pardoin.

A propo, vou souvien ty poin
 Du jour de la Sin Nicoula,
 Que j'etien tou deux si tresla
 D'avoir dancé? Vou commensite,
 Aussi trèsbien vou rachevite ;
 Cest au jardin : mon peze entry,
 D'avantuze me rencontry
 Auprès de vous, et sy avoy
 Touriou l'yeu dessu vostre voy,
 Laquelle me ssembly depui
 Aussi claize que l'iau de puy,
 May se Piar nou regardet,
 Qui de gran jalourie ardet ;
 Et quan il m'eu bien espié
 Vou me marchiste sur le pié
 Si fort, en me sarran la main,
 Que j'en clochy le lendemain.

LVIII. *Responce de la dame au jeune fy de Pazy*

Pour vous respondre, mon amy,
 J'ay veu vostre lettre à demy,
 Car mon mazy lor arrivit,
 Qui en la lirant me trovit,
 Et Dieu scet si je fu fachée.
 J'eusse voulu estre ecorchée,

Parmanda, voize toute morte ;
 May ce que plu me reconforte,
 C'est que mon mazy n'en vy rien,
 Et aussi que je sçay tro bien
 Qui n'en eu pas esté conten.
 Notre aprenti vin ecoutan
 Pour ouy ce qui me diset ;
 May mon povre cueur souspiset
 De gran douleur et de tristesse.
 Si je n'eusse esté la maistresse,
 Mon amy, j'estés affolée.

Votre lettre m'a consolée
 Quan j'ai connu que m'aymez tan ;
 Je ne le veux croize pourtan
 Car les homme son tou trompeu,
 Et les femmes on touriou-peu
 D'estre par leu dits aburée,
 J'enten qui ne son pas rurée.
 Et de moy, la mercy à Dieu,
 Je puy bien allez en tou lieu
 Et frequentez parmy le monde.
 Vou me dites que je suis blonde,
 May je cray qui vous plait à dise ;
 Aussi je ne m'en foua que rise ;
 Si sui je comm' une autre belle.

Vou m'escrivé que suis rebelle,
 Et quan vou me voulé touchez,
 Que je ne vou laisse aprochez :
 Il est bien vrai que je m'en fache,
 Car une belle dame cache
 Tou les jour et le plu souven
 Son biau tetin et son devan.

Par votre lettre vou vanté
 Que comme un oyreau vou chanté :
 Je vou respon qu'en sui bien ayre ;

Car quan je sezets à mallaire
Vostre chan me resjouyset.

Un jour mon mazy me diset
Qui voudroit sçavoir la musicle,
Pour la chanté en la bouticle.

Vou me mandé par vostre lettre
Qu'avez le pri de l'abalestre,
Et qu'este for propre et mignon,
Touriou vestu comme un oignon,
Don en cela vou m'avé fait
Un singulier plaisir parfait ;
Car c'est l'honneur d'un biau jeune homme
D'avoir habillemen gran somme,
Et aussi que c'est la raison
Qu'un biau fy de bonne maison
Set touriou fort bien accoutré.

De ma par, je vour ay montré,
Si vouravé bonne memoise,
Notre jeu de bille d'ivoise
Et ma zobbe d'un fin dra noir.
Vous varriez, si voulé veoir,
Tou mes manchesons de velour,
Mes solié qui ne son pas lour
Pour enjambez nostre ruissiau,
Et ma cotte de dra de Siau
Bien teinte, que me la donna
Le sise Jean, quan ordonna
Et voulut par son testamen
Que je l'eusse soudainemen.

Ha ! si j'estien tou deu ensemble,
Je vou contesoy, se me semble,
Cen mille bon peti prepo.
Toute nui je per le repo,
Tan et si fort en vou je pense ;
Je ne set quelle recompense

Vou m'en fesez ; si suis je seuse
 Que n'atten maintenant que l'heuse
 Que vou reveniez de Lyon.
 Vou me donrez un million
 De biau cordon de saye fine,
 Pour en donner en ma voisine.
 Laquelle à vou se recommande.
 Autre chore ne vou demande
 Qu'autant en un mot comme en cent
 Qu'à vour aymé mon cœur consent,
 Vou supplian, mon douramy,
 N'estre à me respondre endormy,
 Si ne vené bien to icy,
 Car je seszt en gran souci,
 Si je n'avetz de vo nouvelle.
 Je prie à Dieu qui seynt telle
 Que pour vrai je les vou desise,
 Et à tant fesay fin d'escrise.

C'est de Pazy ce jour et an
 Que je m'en ally droit à Lan.

LIX. *Au Roy pour luy recommander Papillon, poëte
 Francoys, estant malade.*

ME pourmenant dedans le parc des Muses
 (Prince sans qui elles seroyent confuses),
 Je rencontray sus un pré abbatu
 Ton Papillon, sans force ne vertu ;
 Je l'ay trouvé encor avec ses esles,
 Mais sans voler, comme s'il fust sans elles,
 Luy qui, tendant à son Roy consoler,
 Pour ton plaisir souloit si bien voler
 Qu'il surpassoit le vol des alouettes.
 Roy des François, c'est l'un de tes poetes,

Papillon peint de toutes les couleurs
 De poesie, et d'autant de douleurs ;
 L'autr'hier le vy, aussi sec, aussi palle
 Comme sont ceux qu'au sepulchre on devalle ;
 Lors de la couche où il estoit gisant
 Je m'approchay, en amy lui disant
 Ce que j'ay peu pour luy donner courage
 De brievement eschapper cest orage,
 Et luy offrant tout ce que Dieu ha mis
 En mon pouvoir pour aider mes amys,
 Dont il est un, tant pour l'amour du style
 Et du sçavoir de sa muse gentille,
 Que pour autant qu'en sa plume en santé
 A ta louenge il ha tousjours chanté.
 M'ayant ouy, un bien peu sejourna,
 Puis l'œil terni, triste, vers moy tourna ;
 Sa seche main dedans la mienne ha mise,
 Et d'une voix fort debile et soubmise
 M'a respondu : « Cher amy esprouvé,
 Le plus grand mal qu'en mes maux j'ay trouvé,
 C'est un désir qui sans fin m'importune
 D'escrire au Roy la fascheuse fortune
 Qui en ce poinct malade m'ha rendu !
 Mais je ne puis, car il m'est deffendu
 Du medecin, qui à ma plume ordonne
 Un long repos, qui long travail me donne.

— Amy trèscher (ce lui respons je alors)
 De quoy te plains ? Jecte ce soing dehors,
 Car sans ta peine adviendra ton desir,
 Si onques Muse à l'autre fit plaisir ;
 Certes la tienne est du Royescoutée,
 Mais de lui n'est la nostre reboutée.

» Courage donc : Marot s'enhardira
 D'escrire au Roy, et ton cas lui dira ;
 Que pleust à Dieu que ton mal si pervers

Se peust guerir par rimes et par vers,
Ou qu'en moy fust tout ce qui est duisant
A divertir cela qui t'est nuysant. »

Ces mots finiz, plus de cent et cent fois
Me mercia. Lors de là je m'en vois
Au mont Parnasse escrire ceste lettre,
Pour tesmoignage à ta bonté transmettre
Que Papillon tenoit en main la plume,
Et de tes fais faisoit un beau volume,
Quand maladie extreme luy ha fait
Son œuvre empris demourer imparfait,
Et puis l'ouvrier a mis en tel decours,
Qu'il a besoin de ton Royal secours.
C'est tout cela que mon escrit desire
Te faire entendre, ayant cest espoir, Sire,
Que ne diras en moi presumption,
Quand de mon cueur sçaurois l'intention,
Qui de nully ne peut estre reprise,
Puis qu'amytié a causé l'entreprise.

Si Theseus, ainsi comme l'on dict,
Pour Pirithoe aux enfers descendit,
Pourquoi ne puis je en Parnasse monter
Pour d'un amy le malheur te conter ?
Et si Pluton, contre l'inimitié
Qu'il leur portoit, loua leur amitié,
Doy je penser que ton cueur tant humain
Trouve mauvais si je preste la main
A un amy, veu mesmes que nous sommes
Et luy et moy du nombre de tes hommes ?
Je croi plus tost qu'à l'un gré tu sçauras,
Et que pitié de l'autre tu auras.

LX. *Au seigneur du Pavillon, Michel Marot, filz de Clement Marot, salut.*

A mon retour du pays de Ferrare,
 Par Chamberi le chemin s'adressant,
 J'ai trouvé, certe, une chose bien rare,
 Au cabinet de mon pere Clement.
 Car, revolvant ses escrits pour les lire,
 Trop me nuysoyent et n'appaisoient mon ire,
 Si n'eusse veu epistre de sa veine,
 Qui s'adressoit à son amy Antoine,
 Dont mieux que moy entendras le dessein.
 Telle est la lettre escrite de sa main.

LXI. *Lettre de Clement Marot, par lui envoyée de Ferrare à son amy Antoine Couillart, seigneur du Pavillon lez Lorris en Gastinois (1538).*

O mon amy Antoine,
 N'est jour que ne me souviene
 Du souverain recueil
 Qu tu feiz à Clement ;
 Mais se réjouissant
 Tost commença son dueil.

Car lors que je te vei,
 Repassant à Lorri,
 Venant de Vau Luisant,
 M'en retournai à Blois,
 Où je fu des jours trois
 Aux dames devisant.

Là vint un postillon,
 Qui m'apportoit Guillon,

Me suyvant à la trace,
A la seule parole
D'une femme trop folle,
Maudite soit sa race.

De cela adverti,
Soudain de là parti,
Car j'avoï fait serment
Ne retourner en Court,
Ce n'estoit mon plus court
De le faire autrement.

Je passay donc Tharare,
Pour venir à Ferrare
Trouver la sœur du Roy.
La divine princesse
M'a faict bonne caresse ;
O que fusse avec moi !

Si tu vas à la Court,
Escri le moy tout court,
Ensemble des nouvelles :
J'y fi peu de sejour,
Mais j'en sceu pour un jour
Qui n'estoient gueres belles.

La Royne de Navarre
Me donna le bon arrhe
Qu'en passant tu me vei,
Pour me faire monter
Et soudain devaller
Les monts jusques icy.

La benigne Princesse,
Excellente deesse,
De toutes le mirouer,
Print mon fils pour son page ;
C'estoit le meilleur gage,
Qu'eusse peu luy trouver.

O que sa fille unique

Donne à la republique
 Un merveilleux espoir,
 Plein de divinité
 En sa virginité,
 Que desire reveoir.

Ce fils, pour sa jeunesse,
 A sa grande hautesse
 J'ay bien recommandé :
 S'il fait ce qu'il propose,
 Et que Dieu le dispose,
 Il en sera aydé.

Or puis que le cognois,
 Je te pri, si le vois,
 Luy donner ce motet
 De poursuivre la veine
 Du pere à toute peine,
 Et qu'il ne soit muet.

Fay de moy mention,
 Recommandation,
 A ce bon gros Tartas ;
 De peur de se blesser
 Ou bien de s'offenser
 Qu'il marche petit pas.

Si j'avois du papier
 De ramec un milier,
 Et qu'il ne fust trop tard,
 Comme à mon amy seur
 T'escrirois de bon cœur.
 Adieu donc, mon Couillart.

D. *Epitres tirées de diverses autres éditions.*

LXIII. *Troisième épître du Coq à l'Asne, envoyée de Venise le dernier jour de juillet 1536.*

DE mon Coq à l'Asne dernier,
 Lyon, ce malheureux asnier,
 Fol, folliant, imprudent, indiscret
 Et moins sçavant qu'un docteur en decret :
 « Ha, ha ! dit-il, c'est grand oultraige
 De parler d'un tel personnaige
 Que moy ! En est il un au monde
 En qui tant de sçavoir abonde ? »
 Et je respons : « Ouy, ouy vraiment,
 Et ne fut autre que Clément. »
 Le latin, le grec et l'hebreux
 Luy sont langaiges tenebreux :
 Mais en françoys de Hurepoix,
 Les beaulx escus d'or et du poids,
 Et quelque latin de marmite,
 Par Nostre Dame, je le quitte.
 Pour vray il y est plus sçavant :
 C'est raison qu'il voyse devant.
 Quand de sa proposition
 Touchant la fornication,
 Il vouldroit mieulx la trouver bonne,
 Qu'y besoigner comme en Sorbonne.
 Mais le mocquant ne se contente,
 Et a dict à ceulx de sa tente,
 S'il nous peut quelques jours avoir,
 Il employra tout son pouvoir
 Pour nous faire brusler tous vifz ;
 De ma part je n'en suis d'avis
 Et n'y sçauerois prendre plaisir.

Toutesfoys, s'il en a desir,
 Quand il sera prest, qu'il me mande,
 Et si j'y voys que l'on me pende.
 Tu dirois, mon amy Lyon,
 Pour moy quelque *Fidelium*
 Ou quelque creux *De profundis*
 Pour me tirer à paradis.
 Mais si trouvez qu'il soit ainsi
 Qu'au partir de ce monde cy
 Nous soyons saulvez ou damnez,
 Ne dictes rien, et me donnez
 Ce petit mot pour epitaphe,
 Et que sur mon corps on le graphe :
Cy pend ce fol qui s'est rendu
A credit pour estre pendu.

Quant à celluy qui s'est fasché
 Que me suis à luy attaché,
 C'est un meschant fol et flatteur,
 Insigne dissimulateur,
 Et vindicatif à oultrance ;
 Mais il ne veult que l'on le pense.
 Je ne voudrois de luy mentir,
 Parquoy ne me puis repentir
 D'en avoir dit ce qui est vray ;
 Et s'il me point, je descouvray
 Dè plus grans cas qu'il a commis
 Qu'il ne face plus d'ennemys ;
 Il en a trop ; qu'il vive bien,
 Lors seray son amy, combien
 Qu'il ne l'ait en rien meritè,
 Le traistre plein de vanité.
 Mais Dieu vueille que l'on oublie
 Ce que souffrons par sa follie ;
 Je suis trop loing pour le luy dire,
 Qui me contrainct de le rescrire ;

Et s'il dit plus en duplicquant,
Et pareillement quant et quant,
Que sçavant est. Il est bien pris :
Car encores qu'il soit repris
De tous, mesme de sa voysine,
Dont le mary faict bonne mine,
Il n'est possible qu'il s'en garde ;
Chascun jour quand il se regarde,
Il est tout certain qu'il se voit.
Je suis despit qu'il n'y pourvoit ;
Il est bon, entendez icy ;
J'en suis en merveilleux soucy.
Est ce de luy que j'ay escript ?
Nenny non, c'est de l'Antechrist :
Ce n'est pas luy, et si ne sçay,
Il en a faict son coup d'essay.
Nomme le celuy qui s'en doute ;
Par mon *vitam* je n'y voy goutte.
Est ce point Juda ou Simon ?
Non est ; cy est ; c'est il ; c'est mon.
Or me croyez : c'est Barrabas.
Prenez le, metez le là bas.
Quel bruyct, quell' pitié, quelle honte
Voilà ce qu'on nous en raconte.
Venez çà, que je parle à vous :
A ce qu'il vous dit : « Bran pour vous, »
Je le congnois, c'est un grand prestre ;
Vous faillez : il leouldroit estre,
Pourvu qu'il en eust arraché
Quelque abbaye ou evesché ;
Mais sans bonnet sa teste nue
Est pour la mytre bien menue.
N'en parlez plus ; par Dieu, c'est il ;
Tout ce qu'il sçait n'est que babil ;
Je n'en pourrois plus tant souffrir ;

Voycy que je luy veulx offrir :
 Luy bailler mon art et ma muse
 Pour en user comme j'en use,
 En me resignant son office,
 Car je sens qu'elle m'est propice.
 Faictes, si pouvez, qu'il se renge,
 Je suis trèscontent de l'eschange.
 L'estat est bon pour les affaires
 De nous et nos petis confreres.
 Si de mon art ne peult chevir,
 Voicy dont il pourra servir.
 On m'a promis qu'il a renom.
 De salpestre et poudre à canon
 Avoir muny tout son cerveau

.....
 Et les luy mettez en la bouche,
 Et puis après que l'on le couche
 Tout de son long, et en l'oreille
 Tout doucement, qu'il ne s'esveille
 Gettez y pouldre pour l'esmorche,
 Et gardez bien qu'il ne s'escorche ;
 Car d'un homme bien empesché
 Seroit un regnard escorché ;
 Et cela faict, qu'on le depute
 A servir d'une haquebute ;
 Jamais homme n'en parla mieulx.
 Les tampons sortiront des yeulx,
 Et feront un merveilleux bruyt,
 Et si la fouldre les conduyt,
 Ilz frapperont deux tout d'un coup ;
 Cela leur servira beaucoup
 Pour les despescher de ces guerres.
 Dessus, dessus à belles pierres,
 Dessus ce gros villain marault,
 Qui a crié sur nous harault

Et nous a chassé du pays !
Nous estions assez esbahiz,
Lyon, il t'en peult souvenir,
Et n'estoit temps de revenir ;
Il falloit chercher seureté.
Du povre Clement arresté
Le propos estoit, à Bourdeaulx,
Par vingt ou quarante bedeaux
Des seigneurs dudict parlement ;
Je dy que je n'estois Clement,
Ny Marot, mais un bon Guillaume,
Qui pour le proufit du royaume
Portois en grande diligence
Pacquet et lettre de créance.
Je n'avois encores souppé,
Mais si tost que fus eschappé,
Je m'en allay un peu plus loing ;
Par Dieu, il en estoit besoing ;
Car pour un tel povre souldart
Que Marot, qui n'est point pendart,
Ne fut faicte si grand' poursuyte.
J'avois chascun jour à ma suyte
Gens de pied et gens de cheval ;
Mais je fis tant pour mon travail,
Et sur petits chevaulx legiers,
Que me mis hors de tous dangiers,
J'entens pourveu que je me tienne
Là où je suis en bonne estraine.
Si nous fussions demourés là,
Tel y estoit qui n'en parla
Jamais depuis que j'en partis.
Ilz ont esté si bien rostis,
Qu'ils sont tous convertis en cendre.
Or jamais ne vous laissez prendre,
S'il est possible de fouyr,

Car après on vous peut ouyr
Tout à loysir et sans cholere ;
Mais en fureur de tel affaire,
Il vault mieulx s'excuser d'absence
Qu'estre bruslé en sa presence.

Des nouvelles de par deça :
L'autre jour quand il trespassa,
L'empereur, il n'y estoit pas,
Et n'avoit pas passé le pas
Pour dire qu'il fut trespasé ;
Il est bien vray qu'il est passé
De l'Italie en la Provence.
Les François crient Vive France,
Les Espagnolz Vive l'Empire :
Il n'y a pas pour tous à rire ;
Le plus hardy n'est sans terreur.
N'est ce pas un trop grand erreur
Pour des biens qui ne sont que terre
De mener si horrible guerre ?
Les gens d'armes sont furieux,
Chocquans au visage et aux yeux :
Il ne fault qu'une telle lorgne
Pour faire un gentilhomme borgne ;
Il ne fault qu'un traict d'arbaleste
Passant au travers d'une teste
Pour estonner un bon cerveau ;
J'aymeroïs autant estre un veau
Qui va droict à la boucherie
Que d'aller à telle tuerie.
C'est assez d'un petit boulet
Qui prend un souldart au collet
Pour le garder de jamais boire.
Fy, fy. de mourir pour la gloire,
Ou pour se faire grand seigneur
D'aller mourir au lict d'honneur,

D'un gros canon parmy le corps,
 Qui passe tout oultre dehors !
 Par ma foy, je ne voudrois point
 Qu'on gastast ainsi mon pourpoint
 Et la livrée du capitaine.
 Hau, compagnon, prenez l'enseigne ;
 Celluy qui la portoit est bas.
 Sang bieu ! velà de beaulx esbas,
 Voylà comment on s'y gouverne.
 Dedans une bonne taverne
 J'oserois entrer hardiment,
 Où l'on ne frappe nullement.
 C'est ainsi que Clement devise,
 Vivant en paix dedans Venise.

LXIII. *Quatrieme epistre du coq à l'asne,
 à Lyon Jamet (1536).*

PUISQUE sçais la rebellion,
 Je ne t'en mande rien, Lyon ;
 De quoy diable sert la redicte ?
 Or donc la sainte chatemitte,
 Ainsi que l'on dit par deçà,
 A fait feu puis un moys en çà :
 Quel bruict en ont fait noz prescheurs,
 Ces grands ordinaires pescheurs ?
 Font ilz toujours les gens absoulz
 Par force d'escus ou de soulz,
 Dont non pas Dieu, mais l'argent regne ?
 Qui voudroit mettre bride et resne
 Au grand cheval d'ambition,
 Point n'y auroit sedition.
 En danger que ces gros asniers
 Soient du lignage des musniers,
 Ayant du sac bled et farine

Toute couverte leur narine,
Ostant la feve du gasteau.
Si en leur vin mettoient de l'eau
Ceulx de Sorbonne, enluminez
Si rouges n'auroient pas leurs nez;
Et puis la belle doctorie !
Il n'est pas prins Andry Dorie ;
Barbarousse a peur qu'il ne vole.
L'aigle ne craint la Mirandolle.
Maint ennemy se rend nostre hoste,
Combien que Gennes dans sa coste
Costoye un perilleux fatras ;
Ce fut par pierres et plastras
Qu'eust espoir d'avoir recompense.
Dam Martin eust crevé sa panse,
Et quand les gens on veoit hoster,
On recule pour mieulx saulter.
Nanso est routier et trop fin.
Dieu pardoint au François Dauphin.
On dict qu'il fut empoisonné,
Et qu'il avoit assaisonné
La viande. On dict qu'un messere
A chanter messe est necessaire.
Je ne sçay pas comme il entend :
Qui ne luy en donne, il en prend.
Que du grief feu de saint Anthoine
Soit ars le cardinal Le Moyne,
Ennemy des Bazochiens.
Les pauvres voudroient estre chiens,
J'entens à l'heure qu'on repaist
Ribon ribaine. S'il nous plaist,
Il faudra de brief rendre compte ;
C'est tout un si on se mescompte
Si au point on puisse descendre.
Q'on est penault le jour des Cendre,

Quand il souvient du mardy gras !
Moindre est le dur travail des bras
Que de chanter par les couvents.
Or de chemise les doux vents
Desquels l'alaine est si trèsforte
Qu'à dampnation elle emporte
Maintz mottez de chapes et mytres.
Le fourmaige couvert de mytes
Et d'ordure est tousjours meilleur.
Encores n'est sceu le malheur
Qui doit venir de cette guerre :
Montejan tient il tousjours serre ?
J'ay grand' peur qu'il ne soit moisy
Avec son compaignon Boisy,
Sans le cheval de Pacolet.
Ont ils tousjours le bas colet,
Monstrans leurs tetasses ridées
Noz vieilles muës desbridées,
Qui sont par chevaulx bien souvent
Fendues du cul jusqu'au devant.
Et s'il est vray que là s'avance
Le vieil vidase de Provence,
Vrayment, ils sont bien eschancrées
Nos poupinettes tant sucrées,
Et le mary autour furonne.
On nous dit que dedans Peronne
Florence a fait et feu et raige :
Tellement que d'un grand couraige
Sont devenus les Percherons
Expers fourreurs de mancherons.
Les Alemans font la devise ;
Selon le poix bransle Venise ;
L'Angloys entend bien la raison.
Les gouttes viennent en saison
Quand la verole a faict son cours.

Si de la lune le descours
 Tenoit du soleil le party,
 Nos astrologues auroient menty,
 Car il n'est pas presse dans Nyce.
 Il tranche du bigot et nyce
 Ce punais lecteur Bustarin.
 Le Grand Turc et chef tartarin
 N'est pas homme de grand' colere.
 Les mers sont par la grand' galere
 De leurs cours discontinuez ;
 Mais il est cheut tant de nuez
 Que demandoient les allouettes.
 Il ne fut onc tant de chouettes,
 Et nuict et jour peuvent voller.
 La roue deffend de voller
 Qui n'aura au costé des aisles.
 Et puis, comment ! les damoiselles
 Fardent leurs bas comme leur trongne !
 Au diamant n'a point de rongne,
 Car c'est une pierre trop vive,
 Quelque chose que les gens die.
 N'est ce pas tousjours leurs devis ?
 Les Suisses sont de cest avis,
 Et du vendredy ilz ont peur.
 Minos pourroit estre trompeur,
 Comme Eacus et Rhadamas

.
 Ne laisse point là le noyeau
 Qui est plus cher que le hoyeau,
 La pelle, la hotte ou les picz.
 Gardez les attaignans aspicz,
 Qui pour l'hyver sont ja fourrez.
 Prelatz seront bien rembourrez
 Si Germanie a un concile :
 On dict qu'il est creu en Cecile,

L'esprit droict comme une lignole.
L'amiral debvoit prendre Dole,
Qui est en la Franche Comté,
Et Chamberry est revoité.
De nuict au soir se faict la brigue.
Avec une petite ligue
La balene sera tost prinse.
Aussi de peur d'estre reprise
L'accouchée des quatre livres
S'en est fuye aux champs à delivres,
Car quand le Roy est en courroux,
Il n'espargne blanc, noir ne roux.
On ente en carré le rouveau.
Encor le financier nouveau
Tiendra la langue, non large S.
Aussi celluy qui croit largesse
Estre en aucuns est bien jenin,
Sinon au sexe feminin.
Par fault *Tolle* Jesus est mort
Vendredy, dont Pilate mort
Ses levres, mais il n'est pas temps.
Saint Jehan, ainsi comme j'entendz,
Il y en eut bien d'endossez.
Il n'est œuvres que de fossez
Dont réparée est Babylonne.
Si vivante estoit Maguelonne,
Il seroit vray comme Evangile.
Le Grec, ainsi que dict Virgile,
Nomme Avernon le trou d'Enfer.
Et l'on en voit plusieurs danser
Sans son tabour, fleute et chanson.
C'est un travaillant eschanson.
Le Roy luy en est fort tenu,
Qui d'avarice est fort chenu,
Et qui n'aura les couillons chaux

Des cantarides et artichaux,
Et la mignonette d'entrée.
Ils sont de chaude rencontrée
Bigots, cagots, godz et magodz,
Fagotz, escargotz et margotz.
Parbieu, ce n'est que tous haras,
Joint Hesdin et après Arras.
On aura à vil prix la serge,
J'entens que le bagage on charge
Pour en Haynault venir charger.
En eau basse on ne peut nager,
C'est pourquoy fault trouver deniers.
Il ne sera pas des derniers
Le marquis nouveau delivray.
Sire, tandis que je vivray,
M'employeray en vostre service,
Car si le fruict du benefice
Tomboit en la main des marchands,
Et gens de bien et les meschans
Ont tout gagné à la guerite.
Dieu gard la franche Marguerite,
Fleur de blanc lis inseparable !
C'est un grand mal irreparable
Que mettre tant d'ames en danger.
On s'ennuye d'un pain à manger ;
A Venize je fais prouesse.
Il ne vault rien qui n'a richesse ;
Un flateur y est bien venu,
Qui est meschant est retenu.
Il est en bruict que Triboulet
Fy de nourrice sans du laict.
Qui sçait mentir est en credit.
Érasme est mort, et l'on me dict
Qu'on loue tousjours des gigoteaux.
Adieu jusques aux blancs mantèaux.

LXIV. *A M. Pelisson, president de Savoye*
(1543).

Excuse, las ! President trèsinsigne
L'escrit de cil qui du fait est indigne :
Indigne est bien quand il veult approucher
L'honneur de cil qu'homme ne deust toucher.
Seroit ce point pour ton honneur blasmer,
Et, le blasmant, du tout le deprimer ?
Certes, nenny. Car tout homme vivant
Ne peut aller ton honneur denigrant.
C'est toy qui es le chef et capitaine
De tous espritz (la chose est bien certaine),
Un Ciceron quant à l'art d'eloquence,
Pour d'un chascun prendre benivolence ;
Un Salomon en jugemens parfaits,
Plein de divins et de tous humains faits ;
Un vray Cresus en biens et opulence,
Humble d'autant, et remply de clemence ;
Un où le roy s'est du tout reposé
Pour le pays qu'en main luy a posé
Regir du tout, aussi le gouverner,
Droit exercer, et le tout dominer.
Brief, si j'avois des langues plus de cent,
Et d'Apollo le sçavoir tant decent,
Je ne pourrois encor bien satisfaire
A declarer l'honneur qu'on te deust faire.
Doncques de moy, qui suis infirme et bas,
Comment pourras appaiser les debats ?
Comment seront mes esperits delivres,
Pour en ton nom publier quelques livres ?
Car mes escrits n'ont merité sans faulte
De parvenir à personne si haulte.

Quoi qu'il en soit, la douceur des neuf Muses,
 Qui en toy sont divinement infuses,
 M'ont donné cueur, evitant pour un poinct
 Prolixité, dire ce qui me poinct.

Las ! cher seigneur, depuis trois mois en çà,
 De France ay prins mon chemin par deçà
 Pour voltiger et veoir nouveaulx pays.
 Mais à la fin mes sens tout esbahiz
 Si ont esté, et mesmes quand ma plume
 De son plein vol a perdu la coustume.
 Je pensois bien trouver le cas semblable
 Comme à Paris ; mais mon cas estoit fable,
 Ainsi que voy, car icy la pratique
 M'a bien monstré qu'elle estoit fort ethique,
 Et serois mis quasy en desespoir,
 Si ce n'estoit que j'ay un ferme espoir
 Que medecin seras en cest endroit,
 Quand un boiteux tu feras aller droit
 Par recipez, en me disant ainsi :
 « Pourveu tu es : ne te bouges d'icy. »

Si te supply, cher seigneur, qu'il te plaise
 D'ouïr mes ditz, les lisant à ton ayse :
 Et me pourveoir de trois mots seulement,
 Qui me pourront donner allegement.
 En ce faisant ma plume s'enflera,
 Et mon voler du tout s'augmentera,
 Pour du vouloir, aussi de la puissance,
 Faire devoir et deue obéissance,
 Tant en quatrains, dixains, rondeaux, ballades,
 A cil qui rend la santé aux malades.
 Te suppliant de recevoir en gré
 L'escrit de cil qui n'a cy nul degré,
 Et qui tousjours demourra despourveu,
 Si de par toy en cela n'est pourveu.

LXV. *A son amy Papillon, contre le fol Amour.*

J'AY tousjours sceu le bon conseil des sages,
 Et pratiqué avec ceux de grands aages,
 Et veu aussi par une experience
 Qu'Amours, de soy, n'est que folle esperance,
 Qui faict changer le sens en frenaisie
 Et la raison en vaine fantaisie,
 Aux travaillans donne la continue,
 Et aux repos l'accroist et diminue :
 Aux tourmentez la donne plus legiere,
 Et aux contens la donne tout entiere.
 Car les tourmens à ceux qu'Amours attire
 Sont doux plaisirs, et aux contens martire.

Voy donc combien, amy, tu es deceu
 De cest amour, sans t'en estre apperceu,
 Qui sous couleur d'un esperé remede
 A tuer cœur, corps et ame procede.

Premierement, le plaisir que tu prens
 Est de souffrir, et ainsi l'entreprens ;
 Car sans souffrir amour n'est pas parfait,
 Et sans pouvoir ne vient on à l'effet.
 Et quand l'on a eu le fruict de l'attente,
 Et qu'on parvient au poinct de son entente,
 Le temps de soy fait le tout oublier,
 Et bien souvent cause le publier ;
 Je ne dy pas qu'il t'en advienne ainsi,
 Et ne juge que tu prennes soucy ;
 Mais respons moy, qu'est ce que tu attens
 De ceste amour ? ou l'ennuy, ou le temps ?

Si c'est l'ennuy, le temps long te sera :
 Si c'est le temps, l'ennuy te tuera.
 Ainsi de mort ne te puis garantir,

Ou pour le moins que tu vives martyr.

Doncques amour ne peut estre propice,
 Puisque du temps faict une mort prolixie.
 Qu'est ce qu'amour? Voy qu'en dit Saint Gelays,
 Petrarque aussi, et plusieurs hommes lays,
 Prestres et clerks, et gens de tous estophes,
 Hebreux et Grecs, Latins et philosophes:
 Ceulx là en ont bien dict par leurs sentences,
 Que de grands m'aux petites recompenses.
 Je ne dis pas qu'Amour ne soit bon homme,
 Bon filz, bon fol, sage, bon gentilhomme,
 Hardy, couard, honteux, audacieux,
 Fier, humble, fin, simple, fallacieux,
 Malade et sain, aigre et doux, fantastique,
 Pasle, sanguin, joyeux, melancolique,
 Chauld, froid et sec, fascheux, plaisant, estrange,
 Diable cornu, en forme d'un bel ange:
 Amy secret et ennemy publique,
 Trèsdoux parler en faincte rhetorique,
 Grand et petit, jeune et vieil tout ensemble,
 Foible et puissant, à qui nul ne ressemble.
 C'est un marchand qui à bon marché preste,
 Mais au payer c'est une caulte beste,
 Car son credit est d'une telle attente
 Qu'il n'est celuy qui ne s'en mescontente.
 Doncques, amy, qui aimes amour suivre,
 Pense le mal qui vient de le poursuivre,
 Et voy le bien qu'on a de le laisser;
 En y pensant ne te pourra blesser,
 Mais bien plus tost d'une playe guerir
 Qui te pourroit par temps faire mourir.

Ce que je dy vient de l'affection
 Et la pitié qu'ay de ta passion,
 Voyant du tout la raison estre absente,
 Par folle amour qui en toy est presente.

Croistre je voy d'un costé ta douleur,
Et amoindrir d'un autre ta couleur,
Qui monstre assez le nombre de ta peine
Et le sejour de ta fièvre incertaine,
Qui demourra, si ton mal ne s'escarte,
Et continue, ou bien en double quarte.
Parquoy, mieux vault tost en sortir blessé
Que tard de mort en venir offensé.
Qu'est ce qu'amour, sinon double amertume,
Tournant bon droict en mauvaise coustume,
Alienant le sens et la raison,
Voisin suspect et certaine prison,
Qui sous couleur d'une esperance folle
Ses favoris mord, destainct et affolle,
En attendant le pretendu plaisir,
Dont mal vient tost, et le bien à loysir ?
Encore plus : car le bien, quand il vient,
Ce n'est qu'ennuy, quand après en souvient.
Le bien que j'eus une fois de m'amy
En peu de temps tourna en infamy :
Car en amour fut si très-malheureuse
Après l'effect, que de moy fut jalouse,
Moy d'elle aussi, tant qu'au lieu de le taire,
Chascun cogneut nostre secret affaire,
Elle par trop avoir d'affection,
Moy d'autre part peu de discretion.
Comme aux amans Cupido les yeux bande,
Sans y penser nous banda de sa bande ;
Et desbandez quand nous fusmes tous deux,
Veymes l'erreur d'amour, dont je me deulx.

FIN DU TOME I.

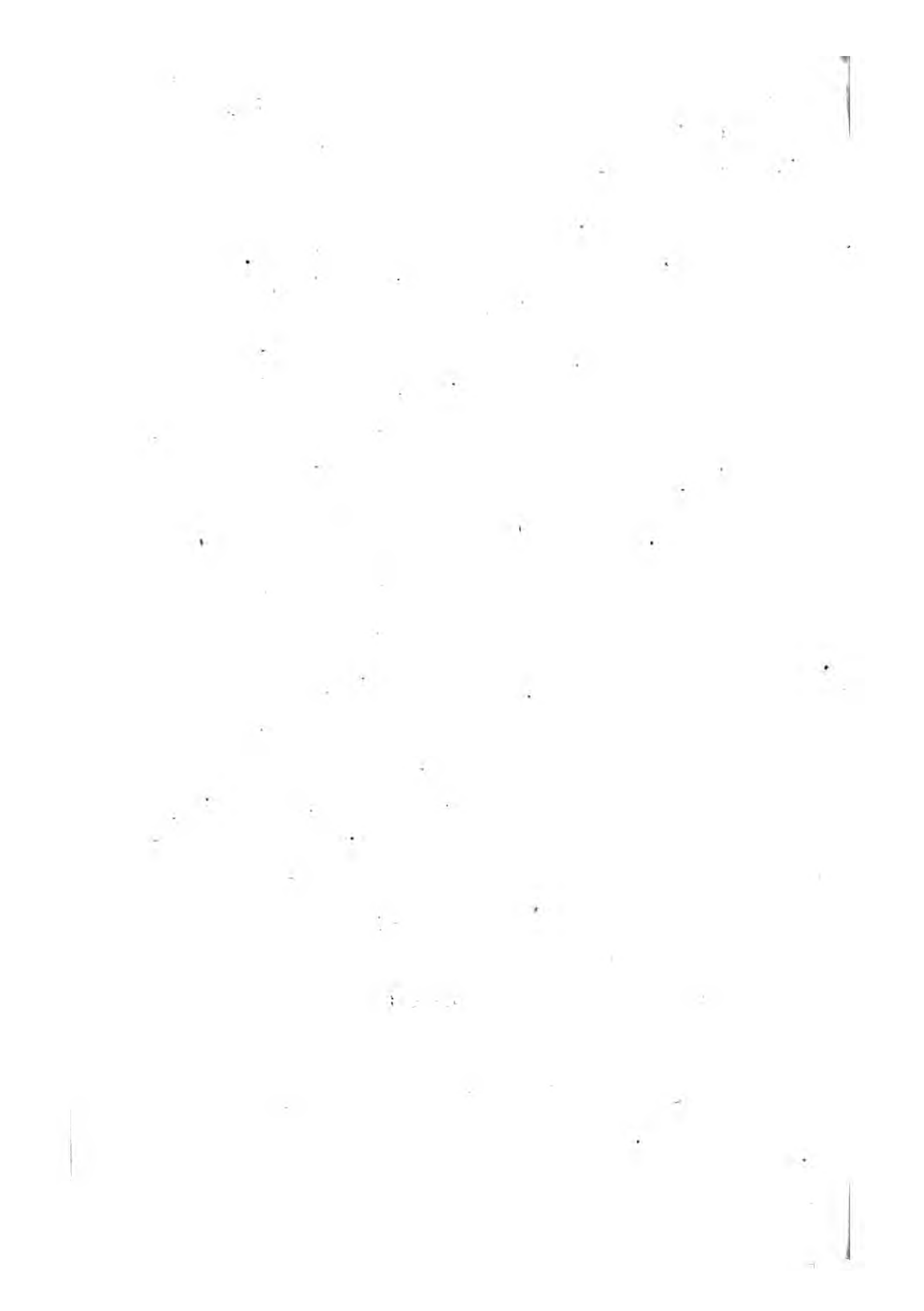


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
Avis de l'éditeur.....	v
L'auteur à son livre.....	i
A sa dame.....	i

OPUSCULES.

A. Pièces comprises dans l'édition de 1538.

I. Le Temple de Cupido.	
Au Roy François I ^{er}	5
A messire Nicolas de Neufville.....	7
Texte.....	8

B. Pièces ajoutées en 1544.

II. Dialogue de deux amoureux.....	25
III. Églogue au Roy, sous les noms de Pan et Robin.....	39
IV. L'Enfer.....	
Estienne Dolet à Lyon Jamet.....	47
Texte.....	49

C. Pièces ajoutées aux œuvres de Marot après sa mort.

V. Eglogue sur la naissance du filz de Mgr le Dauphin.....	64
VI. Avant naissance du troisieme enfant de madame la duchesse de Ferrare.....	68
VII. Epistre envoyée à Monsieur Danguien.....	71
VIII. Sermon du bon Pasteur et du mauvais.....	74
IX. Le Riche en povreté.....	87
X. La Complaincte d'un pastoureau chrestien.....	97
XI. Le Balladin.....	107
Sonnet de l'auteur.....	116
XII. Douleur et Volupté.....	117

EPISTRES.

A. Epitres comprises dans l'édition de 1538.

I. Maguelonne à son amy Pierre de Provence.....	128
II. Le Despourveu à Madame la Duchesse d'Alençon.....	134

	Pages.
III. Du camp d'Attigny, à madicte dame d'Alençon.	140
IV. A ladicte dame, touchant l'armée du Roy en Haynaut.....	141
V. A la damoysele negligente de venir veoir ses amys.....	146
VI. Des jartieres blanches.....	148
VII. Au Roy.....	149
VIII. Pour le capitaine Bourgeon, à Monsieur de la Rocque.....	150
IX. Pour le capitaine Raisin, audict seigneur de la Rocque.....	151
X. A Monsieur Bouchart, docteur en théologie...	153
XI. A son amy Lyon.....	154
XII. Aux dames de Paris, excuses d'avoir fait aucuns adieux.....	157
XIII. Aux dames de Paris qui ne vouloient prendre les precedentes excuses en payement.....	158
XIV. A la Royne Eleonor, à son arrivée d'Espagne avec Messieurs les Enfans.....	165
XV. A Monseigneur de Lorraine, luy presentant le premier livre translaté de la Métamorphose...	168
XVI. A Monseigneur le Grand Maistre de Montmorency, luy envoyant un petit recueil de ses œuvres.....	170
XVII. Pour Pierre Vuyart, à madame de Lorraine	172
XVIII. Epistre qu'il perdit à la condennade contre les couleurs d'une damoysele.....	174
XIX. A une jeune dame, laquelle un vieillard marié vouloit espouser et decevoir.....	175
XX. A celui qui l'injuria par escript et ne s'osa nommer.....	177
XXI. Pour un gentilhomme de la Court, escrivant aux dames de Chasteaudun.....	178
XXII. A Guillaume du Tertre.....	182
XXIII. Pour un vieil gentilhomme, respondant à la lettre d'un sien amy.....	182
XXIV. Du coq à l'asne, à Lyon Jamet.....	184
XXV. Au chancelier du Prat, nouvellement cardinal.....	188
XXVI. Audict seigneur, pour se plaindre du tresorier Preudhomme.....	190
XXVII. Au Roy, pour le delivrer de prison.....	190
XXVIII. Au Reverendissime cardinal de Lorraine.	192
XXIX. Au Roy, pour avoir esté derobé.....	195

TABLE DES MATIÈRES. 293

	Pages.
XXX. A un sien amy, sur ce propos.....	199
XXXI. A un qui calumnia l'epistre precedente..	199
XXXII. Au lieutenant Gontier.....	200
XXXIII. A Vignals, thoulousain.....	201
XXXIV. A Monseigneur de Guise, passant par Paris.....	201
XXXV. Au Roy, pour succeder en l'estat de son père.....	202
XXXVI. Pour la petite princesse de Navarre....	205
XXXVII. Au general Prevost.....	207
XXXVIII. A Alexis Jure, de Quiers en Pied- mont.....	208
XXXIX. A une damoyelle malade.....	209
XL. A deux damoyelles.....	209

B. *Epîtres ajoutées en 1544.*

XLI. A ceulx qui, après l'epigramme du Beau Tetin, en feirent d'autres.....	210
XLII. Au Roy, du temps de son exil à Ferrare...	211
XLIII. A Monseigneur le Daulphin, du temps de son dict exil.....	219
XLIV. Du coq à l'asne, à Lyon Jamet.....	221
XLV. Lyon Jamet à Marot.....	227
XLVI. Adieu aux dames de la Court, au mois d'oc- tobre.....	230
XLVII. A madame la duchesse de Ferrare.....	233
XLVIII. A Monseigneur le cardinal de Tournon, Marot retournant de Ferrare à Lyon.....	234
XLIX. Adieux à la ville de Lyon.....	236
L. Le Dieu gard à la Court.....	238
LI. Fripelipes, valet de Marot, à Sagon.....	240
LII. Epistre à Sagon et à la Hueterie, par M. Ch. Fontaine.....	248
LIII. Au Roy, pour la Bazoche.....	254

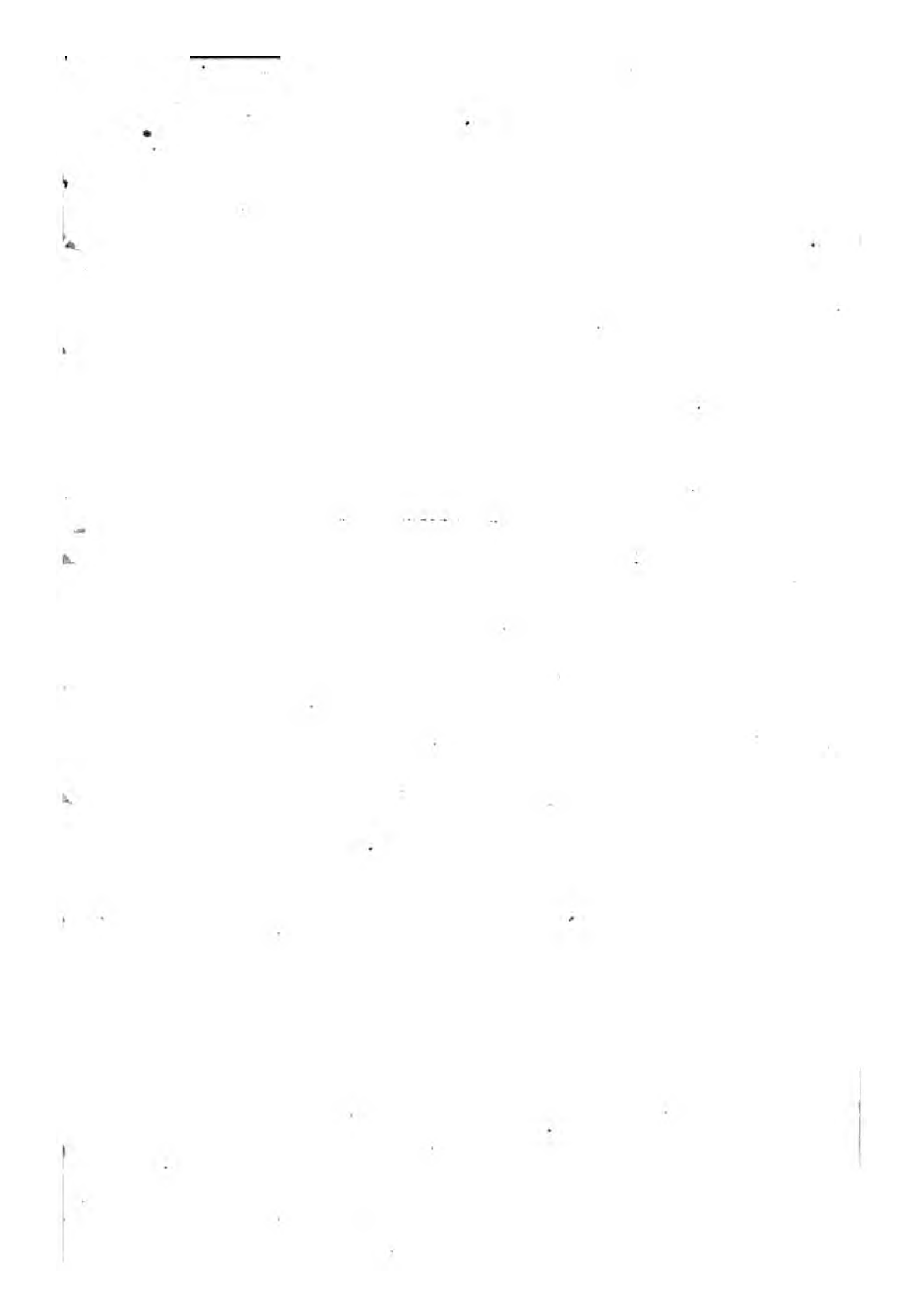
C. *Epîtres posthumes, comprises dans l'édition de 1596.*

LIV. Epistre perdue au jeu contre madame de Pons	255
LV. A madame de Soubise, partant de Ferrare pour s'en venir en France.....	257
LVI. A un sien amy.....	259
LVII. Epistre du biau fys de Pazy.....	262
LVIII. Responce de la dame au jeune fys de Pazy.	264
LIX. Au Roy, pour luy recommander Papillon, poète françois, estant malade.....	267

D. *Epîtres tirées de diverses autres éditions.*

	Pages.
LX. Au seigneur du Pavillon, Michel Marot....	270
LXI. Lettre de Clement Marot au sieur du Pavillon.....	270
LXII. Troisième epistre du Coq à l'asne.....	273
LXIII. Quatrième epistre du Coq à l'asne, à Lyon Jamet	279
LXIV. A M. Pelisson, president de Savoye.....	285
LXV. A son amy Papillon, contre le fol amour...	287

FIN DE LA TABLE.



Imp. EUGÈNE HEUTTE et Cie, à Saint-Germain.

